Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/enpaysturclled00pern

EN PAYS TURC

L'île de Chio

PAR

HUBERT PERNOT

Avec 17 mélodies populaires et 118 simili-gravures

PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

1903

EN PAYS TURC

L'ILE DE CHIO

★

EN PAYS TURC

L'ILE DE CHIO

PAR

HUBERT PERNOT

Avec 17 mélodies populaires et 118 simili-gravures

Exécutées d'après les clichés de l'auteur

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, rue de Mézières et rue Madame, 26

—

1903

5136251

PRÉFACE

En parcourant l'île de Chio, dans un but scientifique, il m'a semblé que son aspect, son état politique, les mœurs et les pensées de ses habitants étaient de nature à intéresser le public. Le présent volume contient les observations que j'ai faites, à ces divers points de vue, durant les étés de 1898 et de 1899.

On trouve côte à côte, à Chio, l'élément turc et l'élément hellénique. Je crois avoir parlé de l'un et de l'autre sans parti pris. Il ne tenait qu'aux Turcs de se montrer à moi sous un jour plus favorable. Quant aux Grecs, s'ils m'accusent d'être mishellène, ils auront tort : j'aime la Grèce, mais non d'un amour aveugle ; surtout je ne crois pas qu'on la serve, en cachant ce qu'il peut y avoir de mauvais en elle.

Les faits rapportés dans ce livre sont scrupuleusement vrais. Je n'ai pas voulu écrire un roman, mais un récit de voyage, et jamais je n'ai sacrifié la véracité au pittoresque ; quand j'ai parlé de quelque chose par ouï-dire, je l'ai indiqué expressément.

Qu'il me soit permis de remercier ici, pour l'aimable accueil qu'ils m'ont fait à Chio, MM. Panayotìdis, directeur de l'hôpital Skylìtsi, Pandélìdis, Papazìs, Quintàna, consul d'Angleterre, Th. D. Stamatiàdis, directeur de la Société du port et des quais, et Zolòtas, principal du Collège.

Paris, mai 1901.

L'avant du bateau.

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE DE SMYRNE

I

La baie de Smyrne. — But de mon voyage. — Nous débarquons. — Ce que craignent les douaniers turcs : explosifs, livres, téléphones. — Dynamite et dynamos. — Un inspecteur des douanes. — Premiers ennuis.

Les paquebots des Messageries maritimes vont du Pirée à Smyrne en dix-huit heures environ. On double généralement le cap Sunium vers le soir et on arrive au matin. Après une nuit de sommeil, alors que l'œil garde encore la vision des paysages de l'Attique, on éprouve un sentiment de surprise en contemplant, du pont, la côte d'Asie Mineure. Près d'Athènes, les montagnes sont arides, pures de lignes, vives de couleur, elles tombent brusquement dans la mer.

Celles de la baie de Smyrne ont des flancs plus verts, des formes plus estompées, des pentes moins rapides. Entre elles et le rivage, des jardins, des maisons de campagne, nichées dans des bouquets d'arbres, donnent une impression de fraîcheur. Le panorama, à cette heure, est tout en demi-teintes. On croirait longer les bords d'un lac de Suisse.

Nous étions au 20 juillet 1898. Je voyais la Turquie pour la première fois. Le Ministère de l'Instruction publique m'avait chargé d'une mission à l'effet d'étudier les dialectes grecs de l'île de Chio. J'emportais avec moi un appareil photographique, un phonographe et un cylindre enregistreur destiné à des observations linguistiques.

Un de mes amis m'avait dit, avant mon départ : « Vous aurez des difficultés avec vos instruments. Pourquoi ne demandez-vous pas un firman à la Sublime Porte ? » L'idée m'avait paru comique. Un firman pour un phonographe, à six jours de Paris ! J'avais du reste une lettre du Ministre des Affaires étrangères, qui me recommandait au bienveillant accueil de nos agents diplomatiques et consulaires. Pour plus de sécurité, je passais par Smyrne, afin d'y voir le consul général de France. M. d'Ormesson, notre ministre à Athènes, avait eu l'obligeance de le prévenir de mon arrivée et l'avait prié de me faciliter l'entrée de mes appareils.

Smyrne est là, devant nous. Le bateau stoppe à cinquante mètres du quai. Un essaim de barques s'est pendu à ses flancs, quelques-unes depuis longtemps déjà, lorsqu'il commençait à peine à ralentir sa marche. Les bateliers crient, gesticulent, grimpent le long des cordages. Juifs, Turcs, Arméniens et Grecs sont là réunis, guettant l'étranger, lui parlant dans les jargons les plus disparates :

« Κύριε mousson, bono barque ! »

M. S..., attaché au consulat, est venu à bord, accompagné

d'un kavas. Les kavas sont des huissiers qui font en même temps fonctions de gardes du corps. Le nôtre se nomme Ali. C'est un Albanais de haute taille. Il porte un costume blanc à braies, brodé d'or, un fez orné d'une large bande également blanche, un yatagan, un revolver en bandoulière et une ceinture d'étoffe écossaise, d'où sort une tabatière, entre deux crosses de pistolets incrustés d'argent. Nous sommes cinq dans notre barque : M. Féraud, docteur de la marine, Milwitzky, jeune Américain qui compte passer quelques jours à Chio, M. S..., Ali et moi. Sur un avis du consulat, j'ai laissé mes appareils à bord. Ali a fait disparaître dans les replis de sa ceinture le revolver du docteur et le mien, car l'importation des armes est interdite en Turquie.

On m'a conté des choses surprenantes sur les douanes ottomanes. Elles craignent, dit-on, par-dessus tout, les matières explosives, les livres et les téléphones. Un jour, les Assomptionnistes de Jaffa ont fait venir de France un jeu de quilles. Grand émoi chez les douaniers à la vue des boules. Ils délibèrent et les envoient à la direction de l'artillerie, à Constantinople. Au bout de plusieurs mois, le jeu de quilles arrive enfin à Jaffa, mais toutes les boules ont été sciées par le milieu. Un jeune Grec de mes amis, qui habite la Turquie, a demandé à Paris un petit Larousse et a constaté, en le recevant, qu'il y manquait la lettre M en entier : les pages avaient été arrachées, sans doute parce qu'elles contenaient des passages peu orthodoxes sur l'histoire ou la religion turques. Quant à l'interdiction des téléphones et des appareils électriques en général, j'en ignore la vraie raison : selon les uns, le sultan croirait que l'électricité fait périr les animaux ; selon d'autres, l'administration aurait été effrayée par la ressemblance des mots *dynamite* et *dynamo*.

Un douanier ottoman pourrait à la rigueur trouver dans ma malle tous ces objets prohibés ; elle contient en effet des produits photographiques, des ouvrages grecs, toujours suspects aux Turcs, et des rouleaux de phonographe. Mais sans doute les choses se passeront ici comme au Pirée, où une réquisition de la Légation a levé toute difficulté.

Notre escorte nous signale à l'attention des employés. Le docteur leur remet discrètement une pièce de dix francs par l'intermédiaire d'Ali. C'est le bakchich traditionnel. Puis il décline sa qualité : il vient diriger l'hôpital français de Smyrne. Les douaniers prennent alors ses caisses, restées à terre faute de banquettes, brisent les planches qui résistent à leur pesée, ouvrent chaque paquet, constatent avec satisfaction que la gaîne de revolver est vide et remettent le tout pêle-mêle, après vingt minutes du plus minutieux examen.

— Vous n'avez pas de chance, nous dit M. S... Les inspecteurs des douanes sont à Smyrne ; tout ce beau zèle est pour eux.

Les livres ont été mis à part. On les dépose aux pieds d'un personnage à redingote noire, assis sur une estrade. C'est un des inspecteurs en question. Il choisit dans le tas un Traité de médecine, dont il tourne lentement les pages. Je m'approche et j'ai peine à réprimer un éclat de rire : l'inspecteur tient le livre à l'envers ! M. S... le lui fait respectueusement observer. Il le retourne, sans se départir de son impassibilité, et une courte conversation s'engage entre eux, en turc.

— Que dit-il ? demandons-nous.

— Il prétend que ce ne peut pas être un livre de médecine, parce qu'il n'y a pas d'images !

De réquisition, point ; l'escorte qu'on nous a envoyée est purement honorifique. Un instant j'espère que ma malle

passera inaperçue et qu'on l'enlèvera avec les bagages du docteur, mais il n'en est rien. Je vois déjà mes livres confisqués. J'ai là des épreuves d'imprimerie qui certainement n'échapperont pas à la destruction ; c'est un long travail que je devrai refaire. Nous déclarons alors, Milwitzky et moi,

Les quais de Smyrne.

que nous comptons repartir le lendemain et que nous laisserons nos bagages en douane ; les douaniers promettent de n'y pas toucher ; on les ouvrira seulement à notre arrivée à Chio.

II

M. le Consul général de France. — Le consul d'Amérique. — Mon ami Lazare.

Après un premier déjeuner à l'hôtel Fra Giacomo, nous gagnons le consulat de France. J'ai été averti que je ne pour-

rais débarquer pour l'instant ni mon phonographe, ni mon cylindre enregistreur. Les craintes de mon ami se trouvent en partie réalisées. Ces deux appareils seront transportés à Constantinople par l'*Orénoque ;* de là, ils reviendront à Smyrne, où ils pénétreront subrepticement. L'expédient auquel on aura recours ne manque pas d'originalité ; je regrette de ne pouvoir l'indiquer ici ; peut-être servira-t-il plus d'une fois encore aux voyageurs français dans l'embarras.

J'expose à notre consul le but de mon voyage et les quelques difficultés que j'ai déjà rencontrées.

— Ne pourriez-vous pas vous passer de vos instruments ? fait-il.

Mon arrivée trouble manifestement sa quiétude, et je lis dans ses yeux la question qu'il n'ose me faire :

— Cela vous gênerait-il de retourner en France par le prochain paquebot ?

— N'existe-t-il pas, Monsieur le Consul, des autorités auxquelles vous pourriez vous adresser officiellement ?

— Il n'y a rien à faire de ce côté-là. Puisque ces instruments vous sont, dites-vous, indispensables, nous ne pouvons qu'écrire à Constantinople, pour demander un iradé. Mais ces messieurs ne sont pas pressés ; nous savons quand nous écrivons, nous ne savons jamais quand on nous répondra. D'ailleurs, vos appareils seront bientôt en lieu sûr ici. Si vous ne voulez pas rester à Smyrne jusqu'à l'arrivée de cet iradé, partez pour Chio, abouchez-vous avec les douaniers, prévenez-les que vous attendez d'autres colis. Vous avez le choix entre deux procédés : ou bien leur expliquer que ce sont des instruments scientifiques, ce que sans doute ils ne comprendront pas, ou bien leur dire que vous vous livrez au commerce et que vous voulez faire entendre en Europe des

chansons villageoises qu'on n'y connaît pas encore. Ce dernier moyen me semble le plus pratique.

— Si j'attendais ici le retour de mes instruments et si je les emportais avec moi ?

— Vous ne pourriez pas les faire entrer à Chio ; on vous les confisquerait.

— Ainsi, je dois avant tout compter sur moi-même.

— Parfaitement.

Là-dessus, je prends congé de notre représentant à Smyrne et nous nous rendons au consulat américain, qui est à quelques pas. Nous pénétrons, sans faire antichambre, dans un bureau où cinq personnes, dont le consul lui-même, travaillent autour d'une table chargée de paperasses. Les présentations sont vite faites et la conversation s'engage aussitôt, cordiale.

— Vous êtes venus visiter un étrange pays, nous dit le consul, M. Madden. Tenez, au moment où vous êtes entrés, nous nous occupions d'une affaire assez caractéristique. Vous avez vu l'homme à grosse bedaine, qui vient de sortir ? C'est un Arménien. Il veut vendre un terrain à un Américain, mais de telle façon que ses propres enfants aient le droit, à l'insu de l'acheteur, de reprendre le terrain à leur majorité. Ne pouvant résoudre lui-même ce problème difficile, il n'a pas hésité à s'adresser à moi, en cherchant naturellement à me tromper sur ses véritables intentions.

Et, comme nous parlons du rôle des consulats en Turquie :

— Ah ! oui, les consulats ! Le meilleur moyen pour ne pas réussir est de s'adresser à eux ; un bakchich vaut toutes les recommandations officielles. Ici, voyez-vous, les consuls sont impuissants, parce qu'ils se mêlent trop de politique. Seul, le consul américain possède un peu d'autorité : n'étant

pas diplomate et n'ayant rien à espérer du gouvernement ottoman, il ne se croit pas tenu de le ménager ; or, avec les Turcs, il n'y a qu'un argument qui compte : la force. Allons, au revoir. Si vous restez quelques jours ici, il est probable que vous aurez besoin de moi. Je suis à votre disposition.

Du consulat d'Amérique nous allons chez mon ami Lazare. Je l'ai connu jadis étudiant en droit, à Athènes ; c'est maintenant un avocat distingué. Il est à son bureau et j'ai peine à reconnaître, dans le personnage ventripotent qui se lève pour nous saluer, le fringant cavalier qui paradait autrefois rue d'Hermès. Nous nous donnons le baiser sur la bouche, il met un faux-col, enfile un veston et s'apprête à nous servir de guide. Nous sommes dans la rue Franque, la principale de la ville. C'est une rue étroite, mal pavée, sans caractère, avec des magasins où sont étalées les nouveautés parisiennes des années précédentes. En passant devant un chemisier, Lazare, qui habite la campagne, veut changer de faux-col, pour nous faire honneur. Le chemisier se met à rire.

— Il rit, me dit Lazare, parce qu'il n'a pas le numéro qu'il me faut : quarante-sept ! Je fais venir mes faux-cols de Constantinople. Mais tel que vous me voyez, je danse la valse française pendant vingt minutes. Tous les jours, je fais deux heures de cheval ; à la fin, mon cheval pleure, un cheval arabe magnifique, mon cher, qui trotte comme une demoiselle.

Le soleil est sur son déclin. C'est l'heure où la bourgeoisie de Smyrne va prendre le frais sur les quais, après la sieste de l'après-midi. La brise souffle du large. Des navires de tous pays et de tous tonnages sont amarrés à la rive : lourds paquebots d'Europe entourés de chalands, petits voiliers grecs ventrus sentant les fruits ou la saumure, bateaux de

la Mer Noire à la poupe évasée et bariolée, chargés de grains. Des files de chameaux, guidés par un bourriquet, s'avancent d'un pas mesuré, au son cadencé d'une cloche que porte le premier d'entre eux. Les terrasses des brasseries et des cafés s'animent peu à peu. Des dames, généralement mal faites, en toilettes blanches ou roses, viennent là prendre des glaces,

Un faubourg de Smyrne.

devant des théâtres en plein air, où des chanteuses italiennes roucoulent des romances sur des airs d'orgue de Barbarie.

— Le narghilé de Monsieur Lazare ! crie le garçon, dès que nous sommes assis.

On apporte presque aussitôt l'instrument demandé et, comme je m'étonne de cette promptitude, Lazare m'apprend qu'il est gratuitement l'avocat de tous les garçons de café de Smyrne.

— C'est le seul moyen d'être bien servi, ajoute-t-il ; j'y ai du bénéfice.

Il partira pour Rhodes dans la nuit et me reproche de ne l'avoir pas prévenu de mon arrivée : mes appareils seraient entrés sans difficulté ; mais maintenant il est trop tard, l'*Orénoque* est en route pour Constantinople.

— Vous pourrez vous recommander de moi auprès de Socrate bey, le sous-gouverneur de Chio, me dit Lazare. C'est un chrétien et il m'a quelque obligation. Je lui ai prêté une petite somme qu'il a oublié de me rendre.

III

Ma malle. — Les théories d'Ali. — Un Albanais au service de l'Amérique.

Le lendemain, nous nous occupons de nos malles. J'ai peur qu'on ne les ait ouvertes, malgré cadenas et serrures. Les fonctionnaires du bureau de douane où nous les avons laissées nous disent qu'elles ont été transportées au *koumèrki* (1) et qu'elles sont d'ailleurs à notre disposition. Le koumèrki est au bout du quai ; nous nous y rendons en tramway. Là, on nous demande un papier du premier bureau, établissant que les malles sont à nous. Nous refaisons le chemin en sens inverse ; quand nous revenons, il est midi, le koumèrki vient de fermer. Un bateau russe appareillera pour Chio dans quelques heures ; je cours à l'agence prendre des billets, mais au moment où je vais payer, le Juif qui nous sert d'interprète m'engage à ne pas me hâter.

— Écoute, Monsieur, le koumèrki ouvre à une heure et le bateau part à trois ; deux heures, c'est peu, pour retirer des malles.

(1) Entrepôt.

En effet, au koumèrki, on refuse de nous délivrer nos bagages avant de les avoir visités. J'ai beau invoquer la promesse qu'on m'a faite la veille, dire que nos malles passent d'un bateau français dans un bateau russe, ce qui devrait les dispenser de toute visite ; à chacun de ces arguments, l'employé remue lentement la tête de bas en haut, en gardant à ses lèvres le bout d'ambre de son narghilé. C'est une façon de dire *non*, en langage oriental ; les gens nerveux élèvent en même temps les sourcils et font légèrement claquer la langue contre la partie antérieure du palais : *teh !*

Le plus simple est encore de retourner au consulat. Deux heures sonnent, les quais sont presque déserts ; des gens dorment à terre, la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Nous réveillons les kavas et j'entre en conversation avec Ali, pendant que Milwitzky fait sa sieste sur une chaise. Ali partage ce qu'il appelle nos amertumes. Ah ! si on l'avait laissé faire ! Il aurait mis nos bagages dans une barque qu'il aurait envoyée au large. La nuit venue, la barque aurait abordé près des quais. Deux *hamals* (1), et c'était fini. Inutile M. le Consul.

Vers quatre heures, le personnel du consulat arrive. Notre représentant n'étant pas visible, j'expose la situation à son secrétaire. Il me promet que, le lendemain, le drogman ira à la douane et essaiera d'obtenir livraison de ma malle. Pour celle de Milwitzky, on ne peut rien faire et on l'invite à s'adresser au consulat américain.

— Je vais vous donner un kavas, nous dit M. Madden, dès les premiers mots. Yàni, suis ces messieurs et annonce au koumèrki que, si on ne remet pas les malles immédiatement, j'irai moi-même les prendre par force. Au cas où vous

(1) Portefaix.

ne réussiriez pas, ajoute-t-il, en s'adressant à nous, revenez demain à dix heures.

Le kavas qui nous accompagne est au service du consulat des États-Unis depuis vingt-six ans. C'est un gros Albanais, à tête de dogue, vêtu d'un costume bleu foncé sans ornements ; on le prendrait presque pour un marin de l'Archipel. Comme arme, il n'a qu'un solide gourdin lié à son poignet. Une fois au koumèrki, il fait sa commission, mais la réponse reste la même. Yàni du reste paraît très rassuré sur l'issue de cette aventure ; il a confiance dans l'énergie de son consul.

— The Americans is brave people, nous dit-il, dans son anglais.

Et comme il est polyglotte, il ajoute, en faisant allusion aux douaniers :

— Αὔριο θὰ φάνε κάμποσες μπαστουνιές. Demain, ils mangeront quelques bons coups de bâton.

IV

Un incident diplomatique. — Nous employons la force. — Nous négocions. — Les Turcs ont le dessus.

La perspective de prendre la douane d'assaut, en chantant le Yankee Doodle, trouble le sommeil de mon compagnon qui fait irruption dans ma chambre, de grand matin, et me crie ironiquement :

— Éveillez-vous ! Le consul de France vous envoie vos bagages !

Nous déjeunons et vers neuf heures et demie nous sommes devant le consulat américain. Une barque, à l'arrière de laquelle flotte le drapeau des États-Unis, nous attend près

du quai. M. Madden arrive bientôt, légèrement nerveux. Un de ses deux kavas est malade, il a été lui-même, la veille, en demander un à son collègue de France, qui avait oublié mon existence et auquel il a dû rafraîchir la mémoire, mais il ne pense pas qu'on l'enverra. En effet, au lieu du kavas, c'est le premier drogman et le secrétaire du consulat français, qui viennent nous rejoindre. Pendant que notre barque gagne lentement la douane, je me livre à une comparaison mentale entre les deux façons de procéder que j'ai sous les yeux, et je ne peux m'empêcher de donner la préférence à celle des Américains. Pour tout dire, je souffre aussi dans mon amour-propre, en songeant que la seule carte de visite de Milwitzky aura plus fait, pour nous tirer de ce mauvais pas, que toutes mes recommandations officielles.

Nous abordons. Les fonctionnaires français proposent d'aller, une fois encore, demander les malles au bureau; M. Madden refuse et nous nous dirigeons vers l'endroit où sont nos bagages. Néanmoins mes compatriotes, obéissant visiblement au mot d'ordre qu'ils ont reçu, sont allés parlementer. Ils reviennent, un moment après, nous annoncer qu'ils ont échoué dans leur démarche. Le consul ordonne alors au kavas d'enlever les deux malles, en commençant par celle de Milwitzky. Mais notre unique batelier n'est pas assez robuste pour se charger à lui seul de la besogne. Le kavas l'aide, d'une main; de l'autre, il tient en respect, avec son gourdin, les employés qui cherchent à s'interposer. On crie, les curieux s'amassent; M. Madden a de petits mouvements d'impatience; nos représentants restent à l'écart, en simples spectateurs, craignant manifestement de se mettre quelque mauvaise affaire sur les bras. Le douanier qui, la veille, était si placide, a enfin quitté son narghilé. Il accourt, blême d'émotion, prend la main du consul dans les siennes,

la caresse, entraîne doucement celui-ci vers son bureau, lui explique par interprète qu'il perdra sa place, si l'on emporte ainsi les malles, et lui demande un instant de répit, pour en référer à son supérieur qui habite non loin de là. En attendant, on nous apporte du café.

Smyrne. — Une épave.

— Les négociations vont commencer, nous dit M. Madden. Que n'ai-je eu mon second kavas ! L'affaire, à cette heure, serait toute réglée.

En Turquie, les présentations les plus simples prennent un caractère solennel. On se salue, en portant successivement la main droite vers la terre, à ses lèvres et à son front ; ce qui veut dire, j'imagine : je m'humilie devant vous et je baise la poussière de vos pieds. Parfois on se contente des deux derniers mouvements, voire même du dernier, suivant le rang de la personne qu'on salue. Celle-ci en fait autant, et cela peut durer indéfiniment ; la politesse m'a paru consister à ne pas finir le premier. Le directeur des douanes,

après avoir fait à chacun de nous un salut que nous lui rendons de notre mieux, s'assied sans dire un mot, et les présentations commencent. Le sous-directeur, un peu rassuré maintenant, décline les titres et qualités de son supérieur ; le drogman américain fait de même pour le consul et pour chacun de nous ; après chaque présentation, il y a une pause et de nouveaux salamalecs ; puis le directeur, en signe de bonne amitié, nous offre des cigarettes, que nous allumons.

— Well, dit M. Madden, et il expose en anglais l'objet de sa visite ; le drogman traduit en turc, comme il traduira tout à l'heure en anglais la réponse du directeur.

— La loi, déclare ce dernier, est formelle : on ne saurait laisser passer les malles sans les ouvrir.

M. Madden objecte que telle n'est pas du tout la loi ; les précédents qu'on invoque ne sont pas probants ; il s'agissait de gens qui traversaient le territoire ottoman, tandis que nous y touchons seulement.

— Eh bien, il existe un moyen d'arranger les choses : on va faire une visite pour la forme ; on soulèvera seulement le couvercle des malles, sans toucher aux effets.

L'esprit turc est fertile en expédients de ce genre. Celui-ci a pour but de montrer aux curieux amassés, que, malgré les consuls, force est restée à la loi, mais que l'administration s'est montrée généreuse et n'a pas usé de ses droits jusqu'au bout. Ai-je besoin de dire que M. Madden n'accepte pas cette proposition ?

On s'arrête enfin au compromis suivant : nos malles ne seront pas ouvertes, mais on les plombera et on les mettra à bord d'un bateau grec en partance pour Chio, qui les transportera comme colis et à nos frais. Mes compatriotes parlent de triomphe. J'en souhaite de plus éclatants à

notre diplomatie, dans ses négociations futures en Orient.

Quelques semaines plus tard, M. Madden nous écrivait :

« Je ris encore, en pensant à notre aventure de la douane. C'est la première fois que j'ai échoué ici dans une de mes entreprises, et cela à cause de mes alliés les Français. Si le drogman n'avait pas dit au chef de la douane ce que j'allais faire, j'aurais eu vos bagages dans ma barque avant qu'il s'en fût aperçu. Si je recommence, je ne prendrai plus d'alliés, soyez-en sûr. »

Le lendemain de ce petit incident, nos malles et nous faisions route vers Chio.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Une rue de Chio.

Chio. — Bella Vista.

CHAPITRE II

LA VILLE DE CHIO

I

Un voyage sur un bateau grec. — Arrivée à Chio.

Un voyage sur un bateau grec! On peut avoir vu l'Hermès de Praxitèle, contemplé l'Hymette au coucher du soleil, admiré l'Acropole au clair de lune, fréquenté Phalère et Kiphissia, les jours selects, pris des glaces chez Yannàki, ou mangé l'agneau à la palikare dans la plaine de Marathon; si l'on n'a pas voyagé sur un bateau grec, on ne sait rien de la Grèce. D'abord parce que c'est le seul moyen de visiter une foule d'endroits délicieux, où les usages européens n'ont pas encore pénétré ; ensuite parce que, pour le Grec, un bateau à l'arrière duquel flotte le drapeau bleu et blanc,

c'est non seulement son pays, c'est presque sa maison.

Le Grec des villes, l'Athénien surtout, laisse difficilement l'étranger pénétrer dans son intimité. Il l'accueille volontiers, mais dans son salon ou son jardin, en lui offrant des confitures et du café ; il l'invite rarement à dîner, et jamais à la fortune du pot, comme cela se fait en France. Montez sur un navire battant pavillon hellénique, vous y verrez des Grecs chez eux ; depuis la femme du peuple endimanchée, à demi couchée sur le pont, qui ôte son corset, afin de manger son melon plus à l'aise, jusqu'au jeune homme des premières, qui fait ses études à Paris et qu'on prendrait pour un Parisien, n'était la hauteur démesurée de son faux-col ; en passant par le gros commerçant, qui rote à table avec un bruit de tonnerre, et par l'avocat, qui se promène en chemise de nuit et en caleçon, la sieste faite.

Pour qui sait s'y prendre, ce spectacle coûte généralement peu. Les billets se marchandent comme les pastèques au bazar ; il suffit de laisser entendre qu'on n'est pas pressé de partir et qu'on peut prendre le bateau du voisin. Moyennant deux francs cinquante, j'ai fait, une fois, vingt-quatre heures de traversée en première classe, de Volo à Athènes, sur un des meilleurs paquebots grecs, grâce à la concurrence que se faisaient ce jour-là trois compagnies rivales. Les commandants embarquent les marchandises les plus diverses : machines, sacs, tonneaux, mulets, mobiliers, brigands accompagnés de soldats en fustanelle. Si la mer est belle et le trajet peu long, cet amas de choses et de gens amuse les yeux et intéresse l'esprit. Il est rare qu'une chanson mélancolique, air de danse ou *mané*, ne se mêle pas au bruit de l'hélice. Survienne le mauvais temps, peut-être le chanteur ne s'interrompra-t-il pas, mais le bateau deviendra un des séjours les plus affreux qu'on puisse imaginer. J'ai gardé un souve-

nir particulièrement désagréable d'une traversée de neuf heures, commencée sous les plus heureux auspices, où je dus sept heures durant, me tenir, faute de place, sur une marche d'escalier que j'avais choisie à dessein, pour mieux jouir du paysage. L'eau de mer inondait mes épaules et, près de moi, couché dans un des canots attachés aux flancs de la coque de noix qui nous balançait, un vieux marin maudissait les gens qui ont le mauvais goût d'être malades à la moindre brise.

L'*Ionie*, sur laquelle nous quittâmes Smyrne, était suffisamment confortable. La mer se montra clémente. Au coucher du soleil, nous longions les côtes de Chio.

Combien de gens ne connaissent cette île que par les premiers vers de *L'Enfant grec !*

> Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil ;
> Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
> Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
> Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
> Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois,
> Un chœur dansant de jeunes filles.

La description est poétique, mais inexacte, du moins en partie. Chio n'a jamais eu ni charmilles, ni grands bois, les coteaux y sont rares. C'est une île montagneuse, abrupte, à l'aspect aride et bouleversé, surtout dans sa partie nord.

La ville principale, où touchent les navires, est située à l'est. Elle porte officiellement le même nom que l'île, mais on l'appelle couramment ἡ χώρα, *la ville*. Vue de la mer, elle n'offre à l'œil qu'une longue file de maisons blanches, aux toits plats, adossées à des éminences plantées d'arbres. Le paysage est large, mais sans profondeur apparente. De hautes montagnes ferment l'horizon.

Dès que nous eûmes mis le pied sur le quai, un *zaptieh* (1) en guenilles vint s'assurer de notre identité et nous conduisit au *konak* (2), où il nous mit en présence du directeur de la

L'ancien quai.

police. Ce fonctionnaire nous accueillit avec amabilité ; je lui expliquai les raisons qui nous amenaient à Chio ; il eut l'air de les comprendre et nous laissa revenir à la douane.

La nuit tombait, les bureaux venaient de fermer.

— C'est demain dimanche ; vous n'aurez vos malles que lundi, nous dit-on. Mais voyez à côté ; peut-être vous donnera-t-on vos valises.

L'employé chargé de surveiller les bagages à la main me dit que la loi en interdisait la livraison, de nuit ; mais il se

(1) Gendarme.
(2) Palais du gouverneur

prêta à une transaction et nous permit d'emporter quelques menus objets. J'allégeai nos valises de leur contenu, je lui confiai solennellement le contenant, puis je lui remis un

Le nouveau quai.

medjidié, sous le couvert d'une poignée de main. Il me tendit, en échange, une carte où je lus, en français :

SOLIMAN EFFENDI
Fonctionaire au salon de la douane.

II

L'hôtel Tsòla. — Le système monétaire de Chio.

— A quel hôtel devons-nous descendre ? demandions-nous de tous côtés.

— Chez Tsòla, nous disait l'un.

— A l'hôtel du Levant, répondait un autre.

— A la Nouvelle Chio, conseillait un troisième.

Nous prîmes le parti de nous fier à nos portefaix et nous nous aperçûmes, en arrivant, que ces diverses appellations désignaient un même hôtel, qui du reste est le seul de la ville. Il ne diffère pas des hôtels qu'on rencontre communément dans les îles de l'Archipel. Au début, on les trouve détestables ; quand on a passé quelques semaines dans les villages environnants, ils paraissent luxueux.

J'ai surtout apprécié, à la Nouvelle Chio, la salle de douches du jardin, qui constitue, la nuit, un excellent cabinet de photographie, et les bouteilles de bière de Munich, qu'on boit relativement fraîche, si l'on recommande à Miké — c'est le nom du garçon — de les plonger au préalable dans le puits, durant quelques heures. Le prix des chambres est de deux francs cinquante, pour les étrangers. Les repas sont à la carte ; Bati, l'hôtelier, s'arrange généralement pour que les dépenses de la journée s'élèvent à cinq francs par personne, chambre comprise.

Dans la salle à manger, des bouteilles de champagne sont rangées sur les tables, pour tenter les clients. Les voyant toujours intactes, j'eus un jour la curiosité de m'enquérir de leur âge.

— Les grandes bouteilles, me confia Bati, ne sont là que depuis cinq ans. Je les ai renouvelées à la suite d'un déjeuner que firent ici des touristes anglais. Mais les petites ont au moins dix ou douze ans d'exposition.

En face de la porte d'entrée, bien en évidence, Bati a placé le portrait du sultan, ou du moins l'image fantaisiste qui en tient lieu. La religion musulmane défend en effet à ses adeptes de laisser reproduire leurs traits, et les Euro-

péens qui ont assisté au *Sélamlik* (1) savent avec quel soin la police veille à ce que les invités ne portent sur eux ni jumelles, ni appareils photographiques. Ayant ainsi témoigné de son loyalisme envers le chef des croyants, Bati a cru pou-

L'hôtel Tsòla. — Bati.

voir exposer, sur le mur gauche de la salle, le portrait du roi Georges, en grand uniforme, et celui de la reine Olga, vêtue du costume grec. Il en est ainsi dans presque tous les cafés de l'île. Un fonctionnaire ottoman m'a rapporté cette phrase naïve, que lui avait dite un paysan, à la fin de la dernière guerre turco-grecque :

— Ἀλήθεια πῶς ὁ ἀφέντης μας ὁ Σουλτάνος νίκησε τὸ βασιλιά μας τὸ

(1) Parade qui a lieu le vendredi, lorsque le sultan se rend à la mosquée.

Γιώργιο, μπέη μου ; — Est-il vrai, mon bey, que le sultan, notre maître, ait vaincu Georges, notre roi ?

Bati fut pour moi plus qu'un simple hôtelier. Ce fut mon meilleur professeur d'arithmétique. Sans lui, je n'aurais jamais pénétré les arcanes du système monétaire de Chio. Je pris ma première leçon, le soir même de notre arrivée, en changeant un napoléon. Bati mit ses lunettes, se livra à de laborieux calculs et m'aligna sur son comptoir trente-cinq pièces de billon, aussi grandes mais moins épaisses que des pièces de cinq francs, une autre un peu plus petite, puis trois autres encore, qui me parurent être des centimes. Le tout pesait une bonne livre. Bati, voyant mon étonnement, crut que j'émettais des doutes sur la justesse de ses opérations.

— Que ta Seigneurie prenne son carnet et écrive, dit-il. Le napoléon vaut 109 piastres : 35 fois 3 piastres et 2 paras et demi font 107 piastres et 7 paras et demi. Ajoute une piastre et 25 paras, cela fait 108 piastres et 32 paras et demi. Ajoute encore 7 paras et demi. Tu vois bien que cela fait 109 piastres !

— Où sont les piastres et les paras ? fis-je, ahuri.

— C'est une façon de parler, me dit Bati. Il n'y en a pas. A Chio, nous ne connaissons que les *monès*, les *métalliks*, les *demi-triària* et les *triària*. Une monì vaut 2 paras et demi ; un métallik vaut 12 paras et demi ou 5 monès ; un demi-triàri vaut 65 paras, ou 5 métalliks et une monì ; un triàri vaut 3 piastres et 2 paras et demi, ou 9 métalliks et 4 monès.

Le triàri, que j'estimai à un peu plus de cinquante centimes, puisqu'il en fallait un peu plus de 35 pour faire vingt francs, ne me parut pas avoir une valeur intrinsèque supérieure à celle d'un de nos gros sous, et je me demande encore aujourd'hui pourquoi le métallik, dont l'alliage est

semblable à celui de la monì, vaut cinq fois plus que celle-ci, tout en pesant moitié moins. Bati lui-même n'a jamais pu résoudre ce problème.

Ce soir-là, en me conduisant à ma chambre, il tint à me

Enfants à la fontaine.

faire comprendre en quoi le système monétaire de Chio l'emportait sur celui de Smyrne.

— La monnaie de Smyrne est peut-être plus portative, mais la nôtre offre plus d'unité.

— J'en conviens, lui dis-je. Hier, on m'a donné, à Smyrne, en échange d'une pièce de vingt francs, des monnaies turques, italiennes, françaises, anglaises, des roupies indiennes et un sou de la République Argentine. Là aussi, on m'a fait l'addition en piastres et en paras. Mais si tu connaissais le système décimal, ô Bati !

III

Les tremblements de terre. — Les massacres. — Saint-Minas. — Rêve et réalité.

Le dimanche matin, en ouvrant ma fenêtre, je fus surpris de voir qu'elle donnait sur des ruines : non pas de ces ruines, où la vétusté des pierres, les noircissures des bois décèlent l'œuvre du temps ou du feu; les murs qui restaient semblaient solides, des morceaux de plafond gardaient encore leurs peintures, des barres de fer pendaient, tordues.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à Miké.

— Les effets du grand tremblement de terre, répondit-il.

Il me donna des détails. Ce fut en 1881, le dimanche 22 mars, à une heure et demie de l'après-midi, qu'eut lieu la catastrophe. Dès les premières secousses, tout un quartier de la ville s'écroula, ensevelissant des centaines de personnes. C'étaient des secousses tournantes, les plus terribles de toutes. Elles se répétèrent trois jours. Les marins français et autres, envoyés de Smyrne et d'Athènes, mirent plus d'une semaine à retirer les morts des décombres.

A l'extérieur, des villages entiers avaient été détruits; seuls, ceux de l'extrême sud étaient restés indemnes. Le nombre des victimes, dans l'île entière, dépassa cinq mille.

— Notre pauvre pays est couvert de ruines. Vous les verrez, si vous restez ici. Dieu nous garde ! conclut Miké, en se signant.

En effet, nous retrouvâmes, un instant après, dans une des ruelles voisines de l'hôtel, le même spectacle, d'autant plus affligeant, que des maisons nouvelles, élevées à côté des anciennes, rendaient plus sensible encore leur effon-

drement. Au-dessus du portail d'une église également ruinée, un écusson, sans doute celui de quelque famille génoise, fixa un moment nos regards. Une vieille femme assise sur le seuil, voyant en nous des étrangers, nous dit d'une voix douce :

En route pour la ville.

— Οἱ Τοῦρκοι, στὸ χαλασμό. — Les Turcs, pendant la destruction.

C'est par ce mot significatif que les gens de Chio désignent les événements de 1821. Nous comprîmes que l'église avait été détruite par les Turcs, à l'époque des massacres.

On sait quelle en fut la cause. En mai 1821, Tombazis, avec une flottille, apparut devant Chio et tenta d'en gagner les habitants à la cause des Grecs révoltés contre les Turcs.

Les Chiotes, plus commerçants que soldats, refusèrent de s'engager dans une aventure dont ils redoutaient l'issue. Mais les Turcs avaient craint un instant; ce fut assez pour qu'ils songeassent à se venger. Ils envoyèrent d'Anatolie des renforts qui commencèrent le pillage de l'île. Deux mille Samiens, débarqués contre l'assentiment des habitants, le continuèrent. Fustel de Coulanges, qui visita l'île en 1855, décrit ainsi les événements qui suivirent :

« Le 11 avril 1822, parut la flotte ottomane, forte de sept vaisseaux et huit frégates. Elle avait été envoyée spécialement contre Chio, sous les ordres du capitan-pacha en personne. Le fer pour les hommes, l'esclavage pour les enfants et les femmes, le feu pour la ville, tel était l'ordre du sultan.

« Il fut exécuté à la lettre ; mais on différa le massacre, afin que personne ne pût y échapper. Beaucoup de Chiotes s'étaient cachés dans les montagnes; on proclama une amnistie pour les attirer dans la ville, et les consuls européens eurent le malheur de se rendre garants de la bonne foi des Turcs. Les Chiotes revinrent et le carnage commença. Tout ce qu'on a dit de cette affreuse boucherie, tous les détails que les journaux du temps ont rapportés, tout ce qui en a retenti dans l'Europe, est exactement vrai. Il n'y a pas eu, il ne put pas y avoir d'exagération. Il est très-vrai que les démogérontes, l'évêque et les soixante-huit otages ont été pendus aux vergues du vaisseau amiral. Il est très-vrai que quinze mille sauvages, venus d'Anatolie, ont été transportés à Chio, et qu'en mettant le pied dans l'île, ils ont reçu la défense de rien épargner. Il est très-vrai que tout ce qu'il y a eu de population mâle dans la ville et dans les villages a été égorgé, que les femmes et les enfants ont été emmenés en troupeaux et vendus sur les marchés de Smyrne, de Brousse et de

Constantinople. Tout cela est très-vrai, quoique le motif et le but d'une telle barbarie soient encore inexpliqués. Si vous passez dans un village, on vous montre une fenêtre d'une maison, et l'on vous dit : « Ici, le propriétaire a été pendu. » Dans cette autre, toute une famille a été brûlée. Vous trouvez

Près de la léproserie.

de temps en temps d'immenses tas de crânes humains ; là, avaient été apportées à l'aga turc les têtes de tout un village. Interrogez chaque famille, chacune a une histoire lamentable à vous raconter. J'ai connu une femme qui avait vu massacrer son mari sous ses yeux ; elle et ses cinq enfants avaient été dispersés comme esclaves dans les pays turcs ; devenue libre au bout de sept années, elle avait parcouru l'empire à la recherche de ses enfants ; elle en avait retrouvé quatre et était revenue avec eux s'établir à Chio. Toute per-

sonne âgée de plus de trente-deux ans, que l'on rencontre aujourd'hui à Chio, a été esclave et a vu son père égorgé. Un très petit nombre seulement parvint à s'enfuir et fut recueilli sur des navires de Psara. Quinze cents environ trouvèrent un refuge dans les consulats : tout le reste périt ; on tua durant cinq mois. La contrée qui produit le mastic avait d'abord été épargnée, faute du moindre prétexte pour la ravager. Mais la mort du capitan-pacha, dont le vaisseau fut brûlé par Canaris, et la panique qui saisit alors les Turcs fut un nouveau crime à venger sur les Chiotes, et il se trouvait que l'on n'avait plus que la riche contrée du midi à dévaster.

« Après les hommes, on s'attaqua aux murailles. Toutes les maisons de la ville sans exception, et presque toutes celles des villages furent démolies par le feu et par la pioche. On ne comprend pas que les forces humaines aient suffi à tant détruire. Encore faut-il remarquer que les Turcs n'ont pas détruit dans un moment de colère, mais de sang-froid, maison par maison, avec ordre, en long temps, et avec une cruauté patiente (1). »

Changez les dates, décuplez le nombre des égorgés, et vous aurez lu la description des massacres arméniens de 1896 ; même motif et même but encore inexpliqués, même barbarie dans la conception, même méthode dans l'exécution. Il n'y a pas jusqu'aux caractères des victimes, qui n'aient été semblables. Seulement, cette fois, nos journaux se sont tus, et les faits n'ont pas retenti dans l'Europe.

Ce furent, pour Chio, des temps sombres. Actuellement encore, le voyageur ne peut parcourir cette île ensoleillée,

(1) *Mémoire sur l'île de Chio*, p. 459-461 du tirage à part (*Arch. et Miss.* V (1856), p. 639-641.)

sans rencontrer leur ombre. Allez voir la léproserie située à quelques kilomètres de la ville. L'excursion en vaut la peine. Au fond d'une fraîche vallée, un lépreux vous montrera les

L'higoumène de Saint-Minas.

restes d'une église dévastée par les Turcs. Les saints peints sur les murs ont les yeux crevés et des trous à la place du cœur. Une visite au monastère de Saint-Minas vous frappera plus encore. Il se trouve au sud de la ville, sur une colline élevée, d'où l'on découvre la mer. On y va en une heure et

demie, à dos d'âne ou de mulet. Des hommes, des femmes, des enfants s'étaient réfugiés là ; les massacreurs en firent une immense hécatombe. Nous nous y rendîmes, dans l'après-midi du dimanche. L'higoumène, en habits de travail, nous accueillit sur la porte. Son vêtement n'avait rien d'ecclésiastique ; seuls ses longs cheveux serrés en chignon, sa barbe inculte, son bonnet de feutre brun, dénotaient un moine grec. Il nous conta, en buvant du raki et en cassant des amandes avec ses doigts noueux, qu'il avait assisté aux massacres. Il avait alors quinze ans et s'était échappé dans une barque. Je lui offris de le photographier ; il accepta, pour me faire plaisir, mais s'obstina à revêtir son froc et à remplacer son bonnet par le chapeau des prêtres orthodoxes. Un an après, je ne devais plus le revoir. Il nous guida dans le monastère. Une porte bardée de fer gît dans la cour. Elle a sans doute arrêté un instant l'élan des Turcs, car elle est criblée de balles. On a exposé, dans une sorte de chapelle, une partie des ossements des victimes ; j'ai tenu dans ma main un crâne d'enfant, troué deux fois par les balles et fendu d'un coup de yatagan. L'église fut brûlée avec tous ceux qu'elle contenait, et sur le pavé de l'église actuelle, qui est l'ancien pavé, on voit encore des traces de graisse humaine, que n'ont pu faire disparaître les lavages répétés. Des têtes y ont marqué leur forme.

Nous étions de retour avant le coucher du soleil. L'idée nous vint de gravir une des hauteurs qui dominent la ville, du côté de Vounàki. Vu de là, le panorama est d'une beauté saisissante. Des maisonnettes couvertes de tuiles et blanchies à la chaux sont disséminées à vos pieds, au hasard des plis de terrain, parmi les champs plantés d'oliviers. Soit goût, soit nonchalance, en posant là sa demeure, l'homme n'a pas modifié la nature ; aucun chemin tracé ne relie entre elles

ces habitations. Seule, à gauche, une route discrète descend vers le centre de la ville, en passant par le quartier juif. En face de vous, par delà l'église franque, un minaret se dresse, dans l'enceinte d'une vieille forteresse génoise. C'est là que vit, protégée par de hautes murailles et de vastes fossés,

Un faubourg de Chio.

presque toute la population ottomane de l'île. A côté, deux longues jetées et la mâture de quelques navires indiquent l'emplacement du port. Les maisons, autour de lui, se font plus serrées, puis elles s'espacent de nouveau et se perdent, au sud, dans un océan de verdure. C'est le *kàmbos*. Les orangers, les citronniers, les amandiers, la vigne et les lauriers-roses y croissent à profusion. Il a pour pendant, au nord, l'immense plaine de Livàdya et de Vrondàdo, toute verte elle aussi, et fermée brusquement par l'énorme masse de l'Èpos. Sur ce tableau, dont la pureté de l'atmosphère permet de distinguer les moindres détails, répandez des couleurs nuancées à l'infini, depuis le blanc cru jusqu'au

mauve le plus tendre ; donnez-lui la mer comme décor, non pas une mer sans limites, mais un détroit, au fond duquel apparaît la côte d'Asie, qu'on sait lointaine et qu'on voit cependant toute proche, et vous vous croirez transporté dans un pays de rêve, jusqu'au moment où, le soleil disparaissant de l'horizon, un coup de canon, parti du vaisseau turc ancré dans le port, ébranlera l'air et vous rappellera à la réalité.

Célébration de la fête du sultan.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Les remparts de la forteresse.

CHAPITRE III

LES TURCS

I

Encore nos malles. — La censure à Chio.

Le lecteur me pardonnera, je l'espère, de l'entretenir un peu longuement de ma personne, dans ce chapitre encore. Ainsi le veut la suite des événements que j'ai entrepris de raconter. Je dédie ces quelques pages à Son Excellence Rechid pacha, ex-gouverneur de Chio, aujourd'hui gouverneur de Mytilène, qui m'en a fourni la matière et dont on trouvera plus loin le portrait.

Nous n'étions pas sans inquiétude, quand nous prîmes, le lundi matin, le chemin du bureau de douane où devait avoir lieu l'ouverture de nos malles, car nous savions que de Smyrne étaient venues des instructions nous concernant.

Djevdet bey, le directeur des douanes de Chio, nous fit bon accueil et nous offrit, suivant l'usage, des cigarettes et du café. Ce fut un des rares fonctionnaires turcs de l'île avec lesquels nous nous liâmes de sympathie. Sa bonhomie n'avait d'égale que son ignorance. Il me demanda ce jour-là quel était mon pays, celui de mon ami, si la France était loin de la Turquie, s'il y avait, chez nous aussi, des oranges et des citrons, et si l'on passait par la France, en venant d'Amérique. Lui-même avait été jusqu'à Constantinople ; il savait ce qu'est un voyage et s'étonnait que nous eussions pu, Milwitzky et moi, nous rencontrer, pour venir à Chio.

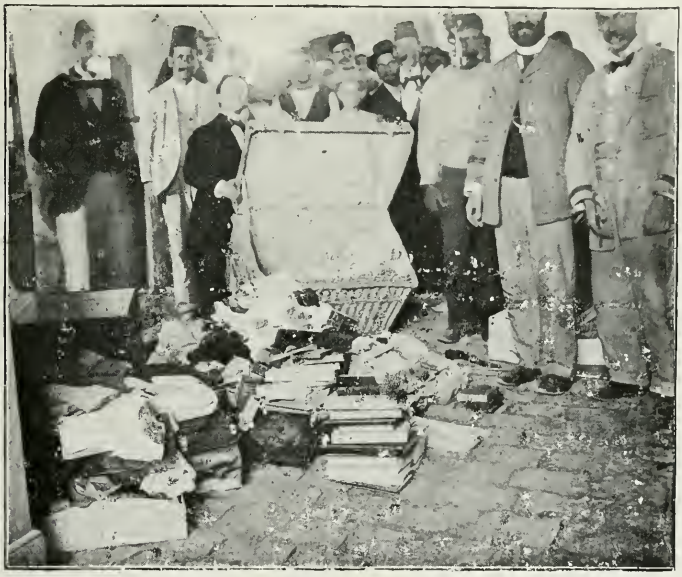
Tout près de là, des douaniers, outils en mains, attendaient l'ordre d'ouvrir nos bagages. Ils commencèrent par ma malle, qu'ils explorèrent minutieusement. Les rouleaux de phonographe leur parurent suspects.

— C'est pour le téléphone ? fit l'un d'eux, d'un air indifférent.

Je savais à quoi m'en tenir sur le sort des téléphones en Turquie, et je répondis que c'étaient les accessoires d'une machine à écrire, qui m'arriverait plus tard ; le reste fut à l'avenant. On déposa mes livres dans un coin, pour un examen ultérieur ; mais, pendant qu'on fouillait les bagages de Milwitzky, je pus les faire disparaître un à un parmi des chemises et des vêtements. Entre temps, j'arrivai à photographier nos malles mises à sac. Les douaniers suivaient mes mouvements avec intérêt. Quand ils comprirent, aux éclats de rire de Milwitzky, ce que je voulais faire et qu'ils songèrent à m'en empêcher, il était trop tard.

Parmi les livres de mon compagnon, on retint au hasard une vingtaine de volumes, qui furent transportés à la censure. Djevdet bey, qui avait prudemment disparu pendant ces diverses opérations, revint alors et voulut nous présenter

lui-même au gouverneur. Nous trouvâmes celui-ci au konak. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de petite taille et d'esprit obtus. A mesure que je lui exposais le but de mon voyage, son visage se rembrunissait ; je le quittai, en emportant l'impression qu'il se défiait de moi. Dans la



Visite de nos malles.

salle voisine, Socrate bey, l'ami de Lazare, faisait office de censeur. C'est, paraît-il, un des privilèges de sa charge. On prétend qu'il possède une belle bibliothèque. Son examen fut long et se termina par la confiscation d'un volume sans valeur, qui contenait quelques poésies de Valaorìtis. Milwitzky protesta pour la forme ; il savait que cette décision était sans appel possible et il se consola d'autant plus facilement qu'on avait laissé dans sa malle un second exemplaire

du même ouvrage. Quelques autres livres, en caractères hébraïques, avaient éveillé les soupçons de Socrate bey ; ils furent envoyés au rabbin et nous revinrent indemnes le lendemain.

II

Un gouverneur ottoman. — M. Spadàro, notre représentant. — Milwitzky foule aux pieds les protocoles. — Un texte de loi en Turquie. — Je passe pour un Arménien.

J'avais résolu de commencer mes explorations par le village de Pyrghi, qui est au sud de l'île, à environ cinq heures de la ville. Mon compagnon, qui faisait à Chio un voyage de touriste, m'y suivit. Nous y étions depuis deux jours à peine, quand un cavalier m'apporta une lettre de M. Spadàro, brave pharmacien, qui tient à Chio les intérêts de la République française, en qualité d'agent vice-consul. Elle était ainsi libellée :

« Avant-hier, S. Exc. le Gouverneur m'a envoyé son drogman pour causer avec moi de votre allée à Pyrghi. Il est nécessaire d'avoir la bonté à votre descente de venir me voir. »

Je me rendis à ce désir. M. Spadàro m'apprit que le drogman du pacha tenait à s'entendre avec moi pour me faciliter, dans la mesure du possible, mon séjour à Pyrghi. Le drogman me dit que c'était le gouverneur lui-même qui voulait me parler, et celui-ci, après les samalecs habituels, m'annonça qu'il me fallait, pour rester dans les villages de l'île, demander une autorisation spéciale à la Sublime Porte ; en attendant, il m'invitait à ne pas sortir de la ville. Je mani-

festai mon étonnement, mais Son Excellence me déclara que telle était la loi.

Rechid pacha.

— Si cependant j'enfreins votre défense, Monsieur le Gouverneur, demandai-je, qu'arrivera-t-il ?

— Vous ne le ferez pas, car vous ne voudrez pas violer la loi.

— Pourtant, j'ai laissé mes effets à Pyrghi et je ne saurais, Excellence, ne pas changer de chemise, tant que je n'aurai pas la réponse de Constantinople.

— Eh bien ! puisque vous dites que vous n'avez pas de chemise, que faire? La loi n'a pas prévu ce cas. Retournez à Pyrghi et revenez demain.

J'objectai la fatigue de ces voyages répétés et le mauvais entretien des routes.

— Vous m'étonnez, me dit Rechid pacha. Nous payons cependant chaque année pour réparer les chemins, mais les passants les abîment. Alors, revenez après-demain.

— Je ferai mon possible, Excellence, à moins que je ne sois malade, et je vous avoue que je ne me sens pas très bien; ces diables de mulets ont le trot si dur, que mon compagnon et moi sommes en piteux état. A propos, cette défense s'applique-t-elle aussi à M. Milwitzky ?

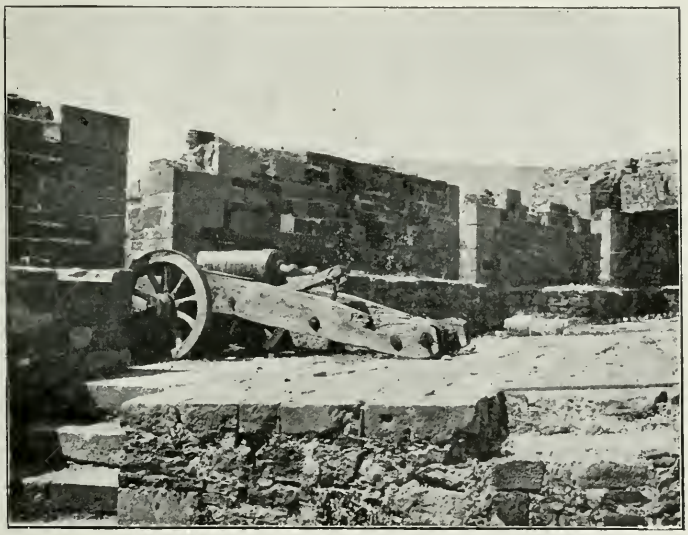
Rechid pacha eut un instant d'hésitation, dans lequel il pesa sans doute les suites de l'aventure où il allait se lancer. Un Français, cela ne tirait pas à conséquence. Simple affaire de diplomatie ; un bon Turc sort toujours de là. Mais un Américain, c'était plus risqué. Cependant il me répondit affirmativement.

En sortant du konak, je fis une nouvelle visite à M. Spadàro, dans son officine. Il me conta longuement sa carrière. Deux événements l'avaient marquée : l'arrivée du *Bouvet* dans les eaux de Chio, au moment du tremblement de terre, et une visite de M. Félix Faure aux tanneries de la ville, avant son élection à la Présidence. A mon tour, je lui fis part de ma conversation avec le gouverneur.

— Tout est donc pour le mieux, mon cher ami, me dit-il. Je savais bien que cela s'arrangerait. Télégraphiez à Constantinople. Une fois l'autorisation arrivée, vous n'aurez plus rien à craindre et vous irez alors où bon vous semblera. J'ai fait mon possible, voyez-vous, pour vous aplanir les difficultés. Et maintenant, rendez-moi un service. Quand

vous verrez mes supérieurs, dites-leur simplement : M. Spadàro a fait son devoir.

Milwitzky prit les choses moins philosophiquement et, de l'hôtel Tsòla, se précipita au konak. La sentinelle, croyant qu'il avait été appelé par le gouverneur, s'effaça devant lui.



Les défenses de Chio.

Il tomba en plein conseil. Pacha, cadi, beys et effendis de toutes sortes délibéraient gravement. Qu'on se figure la stupéfaction de ces braves Ottomans, tous en redingote noire, quand ils virent un Américain minuscule, vêtu d'un costume de cycliste et coiffé d'une casquette, faire irruption parmi eux, au mépris de tous les protocoles ; le pacha lui-même en resta cloué sur son siège. Milwitzky, étonné de cet accueil et l'interprétant mal, prit une chaise, s'assit, croisa les jambes et attendit. Force fut au gouverneur de rompre le silence. Il confirma à Milwitzky ce qu'il m'avait dit ; celui-

ci voulut avoir par écrit, pour le transmettre à son consul, le texte de loi qu'on invoquait dans la circonstance, il fut convenu qu'on le lui enverrait le jour même, et il repartit comme il était venu. Quelques heures après, un officier lui apportait le curieux document suivant, rédigé en turc :

Préfecture de Chio.

—

Monsieur William,

Hôtel Tsòla.

Comme suite à la demande verbale que vous m'avez adressée, je viens vous informer que, pour habiter pendant quelques mois sur le territoire de l'empire ottoman, dans le but d'y faire des recherches, il faut posséder un permis émanant du Sadrasama (1); autrement on assume la responsabilité d'un acte commis contre les usages et les lois ottomanes, ce qui est considéré, dans tous les pays, comme un manque d'égards et de soumission aux lois qui les régissent.

Néanmoins, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'il vous sera permis d'effectuer le voyage, aller et retour, de Chio à Pyrghi, en un laps de temps de deux jours, afin de vous permettre d'aller chercher vos effets.

Rechid.

Cependant des bruits étranges nous parvenaient. Le préfet de police qui nous avait si bien accueillis, le jour de notre arrivée, prétendait que je n'étais pas Français, mais Arménien, ce qui est bien, en Turquie, le pire de tous les

(1) Grand vizir.

états. Était-il vraisemblable aussi qu'on vînt de France pour étudier des patois? Et l'Américain, qui ne savait pas un mot de grec, en quoi les dialectes de Chio pouvaient-ils l'in-

Une rue de Pyrghi.

téresser? Vraiment, on croyait les Turcs trop naïfs. N'avait-on pas poussé l'audace jusqu'à me donner des lettres officielles! Comme si les espions les plus dangereux n'étaient pas toujours les mieux recommandés !

III

Une sommation par estafette. — Corruption de fonctionnaire. — Correspondance officielle.

Lorsque nous revînmes à Pyrghi, deux individus nous suivaient ; c'étaient des agents chargés de nous surveiller. Ils s'acquittèrent de leurs fonctions avec conscience, sinon avec habileté, nous accompagnant dans nos promenades, fréquentant les mêmes maisons que nous, mangeant quand nous mangions, dormant quand nous dormions. Cet état de choses dura quinze jours. Ils étaient faits à nous, nous étions faits à eux, et nous risquions d'oublier Rechid pacha, lorsqu'un soir le galop d'un cheval, résonnant sur les pavés des ruelles, remplit d'émoi tout le village. Un *sovari* (1) mit pied à terre devant notre maison. Il m'apportait dans son mouchoir la lettre suivante de M. G. P., agent vice-consul intérimaire, en l'absence de M. Spadàro.

Chio, le 16 août 1898.

Monsieur H. Pernot,

S. E. le Gouverneur m'a appelé et me dit de vous écrire par cette lettre, qu'il va vous envoyer par estafette, que vous devez, vous ainsi que votre compagnon américain, quitter Pyrghi avec vos effets et venir à Chio, *immédiatement*. Je ne puis, en cette occasion, que vous répéter les idées relatives prudentes que j'ai déjà eu l'honneur d'exprimer à vous et à M. William.

Bien à vous,
G. P.

(1) Cavalier.

P. S. —Je pense qu'on pense arriver jusqu'à employer la *force* contre vous.

Le même.

— Prends ces deux triària, dis-je à l'estafette. Je vais écrire au gouverneur que je ne peux pas retourner à la ville, parce que je suis malade. Ne trouves-tu pas que j'ai mauvaise mine ?

— Oui, je l'ai remarqué en entrant. Tu as raison, soigne-toi. D'ailleurs tu aurais bien tort de quitter Pyrghi maintenant. Il y aura dans quelques jours des passages de cailles ; si tu voulais, nous pourrions chasser ensemble.

Dans ma réponse à M. P., je le priai d'annoncer à Rechid pacha que j'avais écrit à notre ambassadeur et que mon état de santé ne me permettait pas de retourner à la ville pour le moment. Quant à Milwitzky, il allégua qu'il restait pour me soigner.

Le 19 août, nouvelle lettre de M. P., apportée cette fois par un paysan.

Cher Monsieur Pernot,

S. E. le Gouverneur m'ayant appelé avant-hier, m'a remis votre lettre du 16 courant, ainsi que celle de M. Milwitzky. Je les lui ai données à lire en appuyant de tout mon possible votre cause. Il en a été fâché et me dit que des mesures coërcitives étaient déjà prises contre vous. N'ayant pas de vos nouvelles, je vous prie de m'écrire au plus tôt pour en tenir au courant le Consulat général de Smyrne. Hier, le Consulat de Smyrne a demandé télégraphiquement de vos nouvelles. Nous avons répondu qu'on continuait à vous embêter. Il paraît qu'on a peur de se charger de lettres pour

vous (1). J'ai avec bien des difficultés pu trouver le porteur de celle-ci.

G. P.

Du même, le 22 août.

Cher Monsieur Pernot,

Samedi 20, arriva un télégramme de l'Ambassadeur provoqué par le vôtre, disant que le Grand Vizir devait avoir déjà donné des ordres pour qu'on ne vous embête pas. Le Gouverneur a répondu à M. Spadàro évasivement et M. Spadàro a télégraphié à Constantinople la réponse du Gouverneur.

Je vous salue à la hâte ainsi que M. William. Quel dommage qu'on ne vous ait pas portés par force ici ! Tous deux bien entendu, et surtout M. W.

G. P.

IV

Rechid pacha entreprend de nous boycotter. — On arrête un paysan. — Les gérontes de Pyrghi. — La photo-jumelle, arme offensive. — Panayòti. — Je photographie Rechid pacha malgré lui. — Ibrahim. — Comment on se procure un domestique, en Turquie.

Le dimanche 21 août, au matin, j'avais observé un changement dans l'attitude des gens de Pyrghi à notre égard : les portes de plusieurs maisons étaient restées closes, mal-

(1) Les facteurs n'existent pas à Chio. On prend soi-même sa correspondance à la poste ; les lettres à destination des villages sont portées par des paysans de bonne volonté descendus à la ville pour leurs affaires.

gré nos appels ; dans la rue, le vide se faisait autour de nous, et le nombre des sbires qui nous gardaient avait doublé. Un *géronte* (1) se glissa subrepticement chez nous et me donna des explications. Il avait dû, par ordre supérieur, assembler le peuple sur la place publique, à l'issue de la messe, et faire défense à tous, excepté à la femme qui nous servait, de nous adresser la parole, de se laisser photographier, d'avoir avec nous des relations quelconques.

— Viens donc ce soir avec ton collègue, lui dis-je, nous causerons.

— Y aura-t-il du *tarama* (2) ?

— Certainement, et du vin à discrétion.

— Compris ; nous viendrons.

Durant toute la journée, les agents se montrèrent féroces. Un nommé Kostis Mangaïkas qui, pour son malheur, n'avait pas été à la messe et n'avait pas entendu la proclamation, s'avisa de nous parler et fut aussitôt appréhendé au corps.

— Δὲν μποροῦν νὰ δέρουν τὸ γάδαρο, κὰὶ δέρνουν τὸ σαμάρι. Ils ne peuvent taper sur l'âne et c'est sur le bât qu'ils tapent, disaient les paysans, dans leur langue imagée.

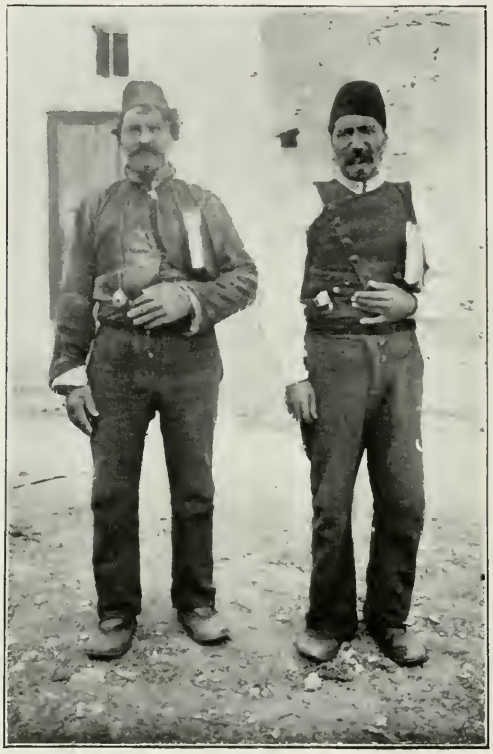
Les gérontes nous firent visite le soir, en grand mystère. Le tarama et les nombreuses rasades les rendirent éloquents. Ils nous parlèrent en termes touchants d'un des agents arrivés le jour même. Le malheureux n'était marié que depuis deux jours ; il errait sur les terrasses, conversait avec les étoiles, et poussait des soupirs à fendre les pierres de la vieille tour.

— Quant à Kosti, nous dirent-ils, on parle de l'emmener

(1) Sorte de maire. Il y en a deux dans chaque commune.

(2) Caviar rouge, dont on fait une grande consommation pendant les jours maigres.

en prison demain, mais il vient de gagner la montagne. Voyons, toi, William. Il paraît que tu es le neveu du roi d'Amérique. Nous espérons bien que tu vas télégraphier à



Les gérontes de Pyrghi.

ton oncle et qu'il prendra Kosti sous sa protection. D'ici là, si les Turcs nous rendent responsables de Kosti, il faudra bien qu'il se livre ; alors nous descendrons à la ville avec lui. Naturellement vous lui paierez ses journées, puis-

que c'est à cause de vous qu'on l'a arrêté, et les nôtres aussi, puisque c'est à cause de lui que nous descendrons.

Nous promîmes de régler la note qu'on nous présenterait. Cette déclaration eut pour effet de ramener Kosti au village, le lendemain, et de faire regretter aux paysans leur timidité de la veille. Chançard de Kosti, qui gagnerait son argent à l'ombre, les bras croisés, pendant que les autres s'éreinte-

Les terrasses de Pyrghi.

raient au soleil, à soulever des mottes de terre! Une heureuse inspiration nous vint encore, qui rendit presque illusoire le boycottage tenté par le gouverneur. Dès qu'un agent nous serrait de trop près, je tirais ma jumelle et je la braquais sur lui. Le pauvre diable, craignant de voir entre mes mains une photographie dont je pourrais par la suite me servir contre lui, s'empressait de mettre entre nous un mur ou une maison. Je n'arrivai à photographier séparément que le brave Panayòti, ancien préfet de police, que les sur-

prises du tableau d'avancement avaient remis, un beau matin, au rang de simple agent ; j'avais gagné ses sympathies en l'accueillant poliment, un jour qu'il nous apportait un message.

— Avec le Français, on peut encore s'entendre, disait-il, tandis qu'avec l'Américain ! Quand vous venez à lui de la part du gouverneur, il vous reçoit étendu sur son lit, vêtu seulement d'un pantalon et d'un filet à larges mailles !

Le jour de la fête du sultan, j'eus cependant le plaisir de trouver réunie devant mon objectif, dans une immobilité forcée, la collection presque complète des policiers de Chio, encadrant Rechid pacha en grand uniforme. On la trouvera page 39. Son Excellence occupe le centre de la photographie, ayant à gauche l'évêque grec. Devant lui, le rabbin dit une prière en l'honneur du padichah. La plupart des assistants tiennent leurs mains en avant, dans l'attitude de gens qui liraient le Coran. A droite du gouverneur est le mufti et, plus bas, sur la troisième marche, le préfet de police ; il a, tout près de lui, Ibrahim et le jeune agent nouvellement marié, qui excitait la pitié des gérontes de Pyrghi.

Brave Ibrahim ! Je fis sa connaissance un matin, sur la place publique de Pyrghi.

— Depuis quand es-tu là ? lui demandai-je.

— Depuis hier soir.

— C'est pour nous que tu es venu ?

— Eh ! que faire ? On nous envoie, nous sommes bien forcés d'obéir. A chacun ses tourments, effendim. Moi, j'ai laissé à la ville ma femme et mes enfants ; ces déplacements doublent mes dépenses et on ne me paie rien de plus. Puis je m'ennuie ici. J'aimerais trouver quelque occupation ; si tu as des commissions à faire, effendim, je suis à tes ordres.

— C'est entendu, Ibrahim. En attendant, ne te fatigue pas à nous suivre ; quand nous voudrons quitter Pyrghi, nous te préviendrons, sois-en sûr.

Je tins scrupuleusement ma promesse.

— Ibrahim, disais-je, nous partirons demain, au lever du soleil.

Dès minuit, Ibrahim s'asseyait sur notre seuil et nous attendait patiemment, en fumant des cigarettes. Au moment du départ, nous chargions nos bagages sur son mulet et il nous remettait le tout consciencieusement, en arrivant à destination.

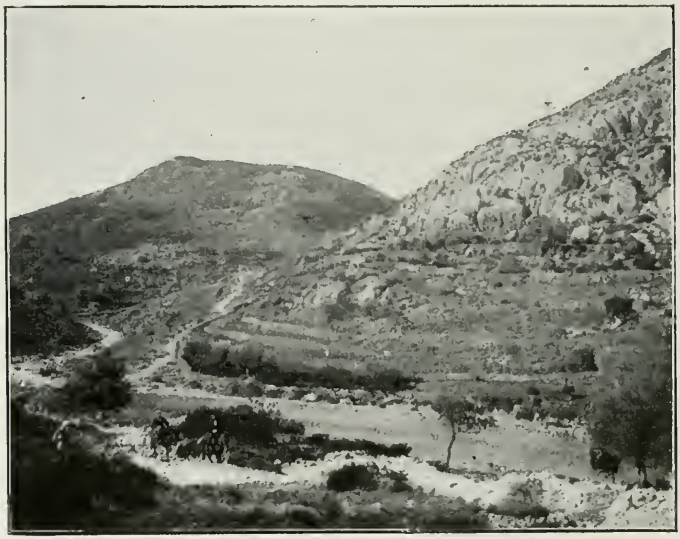
V

Rechid pacha nous rend célèbres. — Histoire de deux mulets et d'un préfet de police.

Je pourrais écrire un volume, si je voulais narrer par le menu tous les incidents qui marquèrent les premiers mois de notre séjour à Chio : Milwitzky poursuivi, à son retour de la ville, par un policier turc qui avait reçu l'ordre verbal de l'arrêter et qui, pour ne pas l'atteindre, préféra se blesser en tombant de mulet, notre correspondance passant de la poste autrichienne dans le cabinet du gouverneur, pour ne plus en sortir, et les agissements de certains personnages presque officiels, Grecs de sang, chrétiens de religion, espions turcs par intérêt, qui crurent, jusqu'au bout, s'être glissés dans notre intimité ; mais je me contenterai de rapporter encore la dernière de nos aventures, qui n'a pas été la moins caractéristique.

Nos provisions s'épuisant, nous fûmes, vers la fin d'août,

forcés de descendre à la ville, pour les renouveler. Nous voyagions avec des mulets de Pyrghi, que nous logions dans un *khan* (1). Dès que Rechid pacha apprit notre arrivée, il nous dépêcha un officier qui nous fit, une fois de plus, défense de retourner dans les villages. C'était l'idée fixe de



La route de Pyrghi.

son Excellence ; nous ne nous en émûmes pas. Vint ensuite M. Spadàro, qui nous informa que le gouverneur était décidé à nous faire arrêter, si nous mettions notre projet à exécution. Nous le priâmes d'avertir ce dernier que nous repartirions pour Pyrghi à quatre heures précises. Sur ces entrefaites, une âme charitable nous prévint que la police cherchait nos mulets et qu'elle avait défendu à tous les

(1) Écurie publique.

loueurs de la ville de donner ce jour-là leurs animaux sans autorisation. Milwitzky courut alors au khan avec un garçon de l'hôtel et ramena les mulets, qu'il cacha soigneusement dans le jardin de la Nouvelle Chio. Bien nous en prit ; quelques instants après, des agents exploraient les cours, tâchant d'y découvrir nos montures. Toute la police avait été mobilisée. Les habitants se pressaient autour de l'hôtel, pour assister à l'arrestation des Européens. Jamais Chio n'avait vu tel concours de peuple. Grâce à Rechid pacha, nous connûmes un jour la célébrité.

Quatre heures sonnèrent. Nous ouvrîmes la porte du jardin, tirant nos bêtes par le licol... Plus un agent dans la rue ; les curieux en furent pour leurs frais. On nous arrêtera au sortir de la ville, pensions-nous ; mais, là encore, notre attente fut déçue. La nuit nous surprit en chemin, une nuit d'Orient, calme et lumineuse, avec un ciel bleu foncé et de grosses étoiles tombant en pluie autour de nous. L'énervement de la journée nous en fit mieux sentir la poésie. Quand nous atteignîmes Pyrghi, Milwitzky disait des vers et nous avions chanté des airs populaires que rythmaient les sabots des mulets, sur les pierres de la route.

Quelques jours après, un télégramme de ma sœur m'annonçant qu'elle arrivait de Smyrne nous amena derechef à la ville. Nous trouvâmes Bati consterné : le préfet de police avait mandé le domestique qui avait aidé Milwitzky à retirer nos mulets du khan ; il l'avait frappé, menacé de prison et avait parlé de fermer l'hôtel. Par un heureux hasard, ce fonctionnaire vint le soir même dîner tout près de nous, en nombreuse compagnie. Quand il eut achevé son repas, je lui demandai quelques explications.

— Voici, dit-il : on a volé, il y a trois ou quatre mois,

des mulets qui ressemblaient aux vôtres ; nous voulions voir si ce n'était pas ceux-là.

L'entretien prit là-dessus une tournure assez vive, et j'ex-

Panayòti.

primai publiquement à mon interlocuteur les sentiments que m'inspirait sa conduite envers le garçon d'hôtel.

— Maintenant, me dit Bati, en me prenant à part, tu feras

bien de te tenir sur tes gardes. C'est un Crétois ; il ne te pardonnera jamais l'affront que tu lui as fait.

J'appris plus tard qu'après cette altercation, le préfet de police tint conseil avec ses invités sur ce qu'il convenait de me faire.

— Traduis-le devant les tribunaux, insinua l'un.

— Puisqu'il ira prendre sa sœur, cette nuit, au bateau, dit un autre, défends aux bateliers de le ramener ; nous en serons débarrassés.

— Crée-lui plutôt des difficultés quand il débarquera, suggéra un troisième.

A en juger par les événements qui suivirent, ce fut cette dernière opinion qui prévalut. Le bateau arriva très avant dans la nuit. Ma sœur m'apportait mes instruments, qu'elle avait fait sortir de Smyrne par un expédient ; il s'agissait de les débarquer. Les circonstances s'y prêtaient peu. J'expliquai au batelier ce que j'attendais de lui et il nous ramena vers la terre.

VI

Formalités d'embarquement et de débarquement.

C'est la règle en Turquie que, pour se rendre d'un point à un autre du territoire, il faille un *teskéré* (1) délivré par les autorités ottomanes. Sans cela, on ne peut ni s'embarquer ni débarquer. A Constantinople, où les paquebots des Messageries maritimes abordent à quai, un fonctionnaire se tient au pied de la passerelle, dont il ne permet l'accès que sur un mot du bureau des passeports. Quiconque veut s'embarquer doit

(1) Passeport.

montrer patte blanche. Les étrangers quittant la Turquie ne sont dispensés de l'obligation du passeport que s'ils produisent une passe émanant de leur chancellerie. Les Américains la libellent généralement ainsi : « M. X., citoyen américain, est libre de quitter la Turquie. » Chez nous, qui sommes plus respectueux des formes, on écrit : « La Chancellerie de l'Ambassade de France prie l'honorable Bureau des passeports de vouloir bien permettre l'embarquement de M. Y., sujet français, qui se rend à Z. » A Smyrne, comme les paquebots se tiennent à une certaine distance du quai, on inscrit à la craie sur un tableau, après interrogatoire, le nom des gens qui vont momentanément à bord et le nom de leur batelier. Celui-ci répond de ceux-là ; s'il ne les ramène pas, il est jeté en prison. A Chio, le règlement est le même. On ne peut faire une promenade jusqu'à Tchesmé, sur la côte d'Asie, à deux heures de la ville, qu'avec un teskéré dûment visé pour la circonstance. Un paysan se propose-t-il de se rendre à Athènes ? Il faut qu'il ait payé ses impôts et demandé un certificat aux gérontes. La police lui délivre ensuite un passeport, si elle le juge à propos, moyennant une demi-livre turque et un triàri, environ douze francs, le double de ce que lui coûte le trajet par bateau. En songeant à toutes ces formalités, on ne sait qui on doit le plus admirer, du berger qui fait si bonne garde autour de son troupeau, ou des brebis qui trouvent, dans l'amour de la liberté et dans la crainte de l'abattoir, les moyens de s'enfuir du bercail.

VII

Les différents sens du mot *vrè*. — Un coup de poing bienfaisant. — J'ai un procès sur les bras.

Nous trouvâmes sur le quai, un groupe de fonctionnaires entourant un lieutenant en uniforme. Il me demanda brusquement nos teskérés et, comme je lui tendais celui de ma sœur, m'interpella en se servant du mot *vrè*. En grec, on emploie familièrement ce vocable, dans des expressions comme βρὲ ἀδερφέ, *vieux frère*, en s'adressant par exemple à un ministre. Ce peut être aussi une injure, quelque chose comme le français *animal ;* tout dépend du ton qu'on y met. Le ton ici ne laissait aucun doute sur la signification ; elle n'avait rien d'amical. Je me servis, dans ma réponse, du même terme, avec la même intonation ; l'officier bondit du tabouret sur lequel il était assis et m'envoya, en plein visage, un coup de poing qui, fort heureusement pour mon anatomie, dévia un peu et ne me causa qu'une légère douleur.

Le piège qu'on m'avait tendu était grossier. On espérait me voir riposter, on m'aurait fait ensuite un mauvais parti et des témoins seraient venus attester que j'avais été le provocateur. Je n'eus garde de sortir de mon calme. Cet incident d'ailleurs n'avait pas été inutile. Notre batelier, profitant de l'inattention momentanée des douaniers, s'était éloigné du quai et, le lendemain, j'entrais en possession de mes instruments. Quinze jours après, arrivait de Constantinople l'ordre de les laisser pénétrer à Chio.

Au lever du soleil, je frappai à la porte de M. Spadàro, auquel je fis part de mon aventure. Il s'en montra fort ému

et, pour me donner des preuves de son énergie, me conta l'histoire d'un chapeau d'évêque, qu'il avait un jour arraché

L. Ribot. M. Pernot. W. Milwitzky.

A. Chorèmi. H. Pernot.

Paris à Pyrghi.

aux douaniers. Je déposai entre ses mains une plainte écrite ; il manda son drogman, celui-ci envoya chercher la casquette galonnée, emblème de ses fonctions, et ma lettre parvint

ainsi au gouverneur, qui se déclara prêt à faire ce qu'exigeaient les lois. Bienfaisant coup de poing! Du jour où je le

Mesta. — Un philosophe.

reçus, les rôles furent intervertis dans mes relations avec Son Excellence. Kostis Mangaïkas, descendu la veille avec les gérontes, regagna Pyrghi le lendemain, après quelques heures de prison seulement, et nos mulets purent enfin digérer

en toute quiétude la paille des khans de la ville. J'appris du reste, par un fonctionnaire ottoman auquel j'avais donné, à la fin du mois, les quelques medjidiés qu'il attendait en vain de son gouvernement, qu'un long télégramme était venu de Constantinople et qu'on paraissait ennuyé au konak. En effet, la surveillance se relâcha autour de nous et, si la fameuse proclamation aux habitants de Pyrghi ne fut jamais rapportée, du moins ceux-ci purent-ils, dans la suite, converser avec nous en toute liberté.

Quant à l'officier qui m'avait frappé, il fut poursuivi devant les tribunaux. J'assistai à la première audience, à laquelle il fit défaut, et j'appris la fin du procès par les lettres suivantes :

Chio, le 31 décembre 1898.

Cher Monsieur,

Après votre départ, la marche générale de l'affaire n'a eu aucun changement de procédure. A la deuxième audience, la première c'est-à dire en votre absence, ont été interrogés les autres témoins, qui ont dit la vérité. Le tribunal a alors émis sentence contre le Mulazim, le condamnant à la prison pour dix jours et aux frais du tribunal.

D. Spadaro.

Chio, le 10 avril 1899.

Monsieur,

Ali-Mulazim a fait appel à Rhodes et S. E. le Gouverneur de Chio m'a transmis une citation pour vous, que j'ai transmise au consulat général de France à Smyrne. Suivant mes conseils, vous devriez avoir ici un fondé de pouvoirs, pour vous représenter dans toutes les phases de cette affaire.

D. Spadaro.

VICE-CONSULAT DE FRANCE
A RHODES.

Rhodes, le 12 mai 1899.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre et je m'empresse d'y répondre. Vous n'avez pas à vous préoccuper du tribunal de Rhodes. Votre agresseur a été, il y a quelques jours, jugé et définitivement condamné par la Cour d'appel de Rhodes à vous payer deux livres turques, à titre de dommages-intérêts. Cette sentence a été communiquée aux autorités de Chio, qui devront veiller à son exécution, car Ali-Mulazim est actuellement dans l'île de Léros, qui dépend administrativement de Chio.

A. BOUSQUET.

Le jugement du tribunal de Rhodes satisfit tout le monde, y compris les gérontes de Pyrghi, qui profitèrent de l'aubaine. Quant à Ali-Mulazim, il paya d'autant plus facilement ces deux livres, qu'il avait obtenu de l'avancement, en changeant de résidence. La vigueur de ses biceps lui réserve de hautes destinées. S'il continue à choisir, pour ses exploits, des têtes d'Européens, nous le verrons un jour grand-vizir.

Athènes. — L'Hymette.

APPENDICE AU CHAPITRE PRÉCÉDENT

LES GRECS

Contribution à l'étude des douanes grecques. — Le *dembirazisme*. — Pourquoi l'octroi du Pirée n'a pas de tarif. — M. Simòpoulos, ministre des finances. — About, grand évergète.

Un voyageur, qui entasserait dans une malle les objets les plus disparates et se proposerait de leur faire franchir les frontières des divers pays du globe, écrirait, je crois, s'il notait fidèlement ses tribulations, une excellente étude d'ethnographie comparée ; l'esprit d'un peuple se reconnaît autant à ses douanes qu'à sa langue ou à la conformation de son crâne. Peut-être quelqu'un entreprendra-t-il un jour une pareille œuvre ; qu'il me soit permis d'y apporter dès maintenant ma contribution, en ce qui concerne la Grèce. Les faits que je vais conter ont leur place toute marquée à la

suite de ce chapitre, puisqu'il s'agit encore de mon phonographe. Ils se sont passés en novembre 1899, à mon retour de Chio.

Quand je posai le pied sur le sol grec, j'éprouvai une vive satisfaction, à l'idée que mes bagages et moi rentrions enfin dans le monde civilisé. Ce n'est pas que la Grèce n'ait ses petits inconvénients pour les Européens, comme on nous appelle là-bas ; mais ces inconvénients mêmes n'ont-ils pas un charme particulier ? Un Turc en assomme un autre, vous dites : « Ce sont des barbares. » Deux Grecs en décousent pour un oui et un non, vous songez au bouillant Achille et vous les félicitez d'être restés si semblables à leurs ancêtres. En Turquie, la répression des abus ne donne lieu qu'à des comédies. En Grèce, où on a le sentiment du ridicule, on se garde de rien réprimer. Καλέ, δὲν πειράζει, *dembiràzi*. Eh ! ça ne fait rien, dit-on. On a volé un riche banquier ; δὲν πειράζει, il était riche. On a pris l'argent d'un pauvre homme ; δὲν πειράζει, il en gagnera d'autre. Les Turcs ont battu les Grecs ; δὲν πειράζει, les Grecs les battront à leur tour. Le *dembirazisme* est la grande curiosité de la Grèce moderne.

Les douaniers du Pirée sont vêtus comme vous et moi. Cela ne fait rien ; puisqu'ils fouillent dans les malles, on sait bien que ce sont des douaniers. D'ailleurs la Grèce est un pays libre, chacun s'y habille comme il l'entend.

Après la visite de mes bagages, je me disposais à héler un cocher.

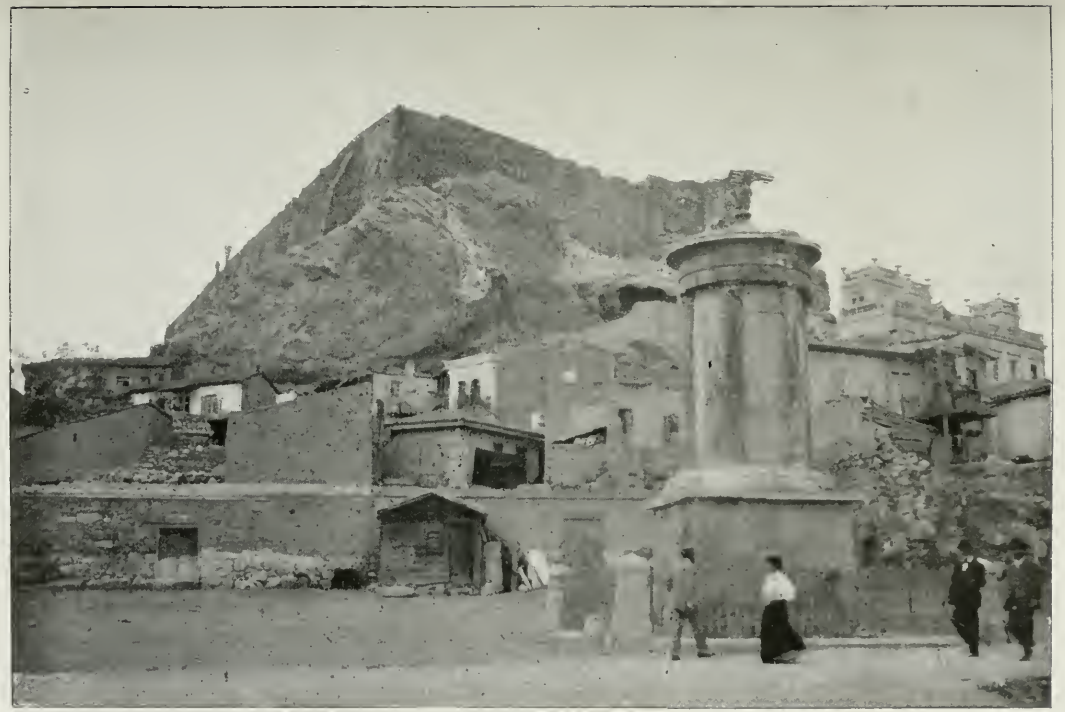
— Qu'est-ce que vous avez là ? me dit quelqu'un, sur la porte.

— Un phonographe, répondis-je.

— Bien. Cinq drachmes quarante, pour l'octroi.

— Puis-je avoir un reçu ?

— Parfaitement.



Au pied de l'Acropole.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

— Mais pardon, vous inscrivez chronographe. C'est d'un phonographe qu'il s'agit.

L'employé ratura les deux premières lettres du mot grec qu'il avait écrit, laissant ainsi une faute d'orthographe, qui faisait de mon innocent appareil un instrument à enregistrer les meurtres, et les droits à percevoir restaient toujours les mêmes.

— Montrez-moi donc le tarif, lui dis-je.

— C'est facile, viens avec moi.

Le tarif était représenté par un personnage qui s'écria :

— Comment cinq drachmes quarante, un phonographe ! Es-tu fou, mon pauvre ami ? Monsieur, c'est trente drachmes.

Ce chiffre me surprit d'autant plus que, l'année précédente, j'avais fait entrer à Athènes ce même phonographe, sans bourse délier. Mais il était dangereux d'insister ; je fis seulement observer que je retournerais en France, la semaine suivante, avec cet appareil.

— Alors la chose est simple, me dit-on. Ce ne sera qu'un versement provisoire ; on t'en rendra le montant à la sortie du phonographe. Vois plutôt ; nous inscrivons sur le registre, en grosses lettres : *dépôt.*

— Et le bureau sera ouvert, au moment de mon départ ? demandai-je, un peu sceptique.

Mon interlocuteur, à ces mots, prit un air si scandalisé que la confiance me vint enfin. Je lui remis une pièce de vingt francs, sur laquelle il me rendit quelques sous, et je me dirigeai vers Athènes.

Pourtant, la question du tarif m'obsédait toujours. A mi-chemin de la capitale, se trouve un second bureau d'octroi. C'est là que j'eus la solution du problème.

— Puis-je jeter un coup d'œil sur le tarif ? interrogeai-je, après avoir montré mon laissez-passer.

— Le tarif ? me dit l'employé. Est-ce que tu t'imagines que nous sommes un hôtel, pour avoir un tarif ?

Une rue d'Athènes.

Je regrette de n'avoir pu, pendant mon court séjour à Athènes, me livrer à des recherches plus approfondies sur cette question; elle en valait la peine. Les quelques amis, auxquels j'en parlai, se bornèrent à me dire :

— Vous avez eu tort de laisser tant d'argent entre les mains d'un de nos fonctionnaires. Nous serions bien étonnés, si vous rentriez dans vos fonds.

Lorsque je me présentai à l'octroi du Pirée, le jour de mon départ, pour en retirer la somme que j'y avais déposée, je trouvai le bureau ouvert, mais l'employé était absent. Je m'informai, j'explorai les cafés des environs ; peine perdue.

Les préposés à la douane ne cachaient pas leur contentement.

— Fais constater son absence par un agent de police, me dirent-ils. Au besoin, nous servirons de témoins, et s'il lui arrive quelque affaire, ce sera bien fait pour lui, le cornu !

Le bateau sifflait, je suivis leur conseil, puis je montai à bord.

Je suis de ceux qui croient à une régénération possible de la Grèce, et je ne néglige aucune occasion d'y contribuer, selon mes faibles moyens. « Prévenons une irrégularité, me dis-je. Mes vingt francs ne sauraient figurer dans les recettes budgétaires du royaume de Grèce. Écrivons à M. Simòpoulos, ministre des finances ; il sera édifié du même coup sur la façon dont les droits d'octroi sont perçus au Pirée. » J'adressai à M. Simòpoulos une lettre recommandée, dont il ne m'accusa pas réception. Je lui en adressai une seconde, quelques mois après ; elle eut le même sort que la première. J'avais compté sans le dembirazisme.

J'aurais voulu finir cette anecdote sur une comparaison antique, mais j'ai peine maintenant à me représenter Ulysse autrement qu'avec une moustache de palikare et une tunique « couleur de grand chemin » : le souvenir d'Hadji Stavros me hante. J'aimerais voir une statue d'About sur la place de la Constitution. Monsieur Simòpoulos, j'offre mes vingt francs comme première souscription.

La route de Langàda.

CHAPITRE IV

LE NORD DE CHIO

I

Nord et sud. — Un savant à Chio. — La symphonie grecque; agoyates et mulets. — Une source célèbre qui n'a pas d'eau.

Si l'on fait abstraction de la ville et de la plaine qui l'entoure, l'île de Chio peut se diviser en deux parties : au nord, le pays haut, et au sud, les villages à mastic. La nature du sol, aussi bien que le caractère des habitants, justifie cette distinction. Au nord, les montagnes sont plus élevées; on y trouve, par endroits, des vallées relativement fertiles, avec de l'eau en abondance. Au sud, la terre est plus sèche, moins propre à la culture. En revanche, les paysans y sont généralement simples et attachés aux traditions. En parlant de ceux du nord, ils les appellent volontiers τετραπέρατοι, des

finauds. L'épithète m'a paru justifiée, sauf pour quelques villages perdus dans la montagne, et dont les habitants sont franchement barbares, comme il arrive fréquemment chez

Kanellakis.

ceux que la civilisation a dépouillés de leur ingénuité première, sans leur avoir encore rien donné en échange.

Lorsque je visitai la partie septentrionale de l'île, en août 1899, j'avais pour guide et pour compagnon de voyage

Constantin Kanellàkis, Sior Kosti, comme on l'appelle couramment. Grec d'origine, raïa par la force des choses, Sior Kosti est un homme d'une cinquantaine d'années, au teint bruni, dont le physique rappelle un peu celui de Coraï, son illustre compatriote. Il a eu d'humbles commencements,

La Pierre du Maître.

s'est instruit lui-même et a publié, en 1890, un volume de Mélanges, où il a rassemblé des documents intéressants, sur l'histoire, la langue et les traditions de son île natale ; car il est en même temps historien, linguiste, folkloriste, numismate, paléographe, épigraphiste, topographe, marchand d'objets d'art, cultivateur, homme d'affaires des paysans qui descendent à la ville, et guide des étrangers qui montent aux villages. Grâce au fez qu'il porte constamment, Sior Kosti peut vaquer à ces multiples occupations, sans éveiller la méfiance des autorités turques.

Un matin, à six heures, trois mulets nous attendaient à la porte de l'hôtel Tsòla. Kanellàkis avait discuté le prix, la veille, avec les *agoyates* (1) ; car dans les pays grecs, lorsqu'on emploie les indigènes, il est indispensable de faire avec eux un accord, une « symphonie », comme on dit.

— Combien me prendras-tu ? demande-t-on.

L'individu interpellé répond invariablement, de l'air d'un homme qui ne tient pas à l'argent :

— Δὲ μαλλώνομε. Nous ne nous querellerons pas.

Malheur au voyageur naïf qui en reste là ! Quoi qu'il fasse, il n'échappera pas à son misérable sort : il sera écorché vif, à l'heure du paiement. Si, au contraire, on a soin d'insister dès le début, l'accord se fait sans trop de peine et le Grec en respecte toujours scrupuleusement les termes.

Sior Kosti avait loué les mulets à raison de trois francs chacun. Nous mîmes sur eux une valise, considérablement alourdie par une provision indispensable de triària, un sac de voyage, une caisse de conserves, mon phonographe, mon cylindre enregistreur, mon lit de camp, un paquet de couvertures, une caisse de rouleaux de phonographe et un grand panier, où nous avions entassé un fourneau à pétrole, des casseroles et tous les menus objets qui n'avaient pas trouvé place ailleurs. Kanellàkis se hissa entre deux caisses. L'un des agoyates grimpa sur la pyramide de bagages que portait le second mulet. Je m'installai sur le troisième qu'on avait peu chargé, et nous partîmes dans la direction de Livàdia ; l'autre agoyate suivait à pied.

— Faisons un petit détour, dit Kanellàkis, après que nous eûmes marché une heure en suivant le rivage, et allons voir la source du Pacha.

(1) Conducteurs.

L'expérience m'a rendu sceptique, à l'égard des sources célèbres de la Grèce. Lorsque vous voyagez dans ce pays, si votre hôte, au moment où vous vous mettez à table, n'énumère pas les qualités de l'eau qu'il vous sert, soyez sûr

La pierre du Maître.

que c'est de l'eau de citerne. Mais il se rattrapera, en vous parlant avec enthousiasme de celle du village voisin :

— Elle est si fraîche, s'écriera-t-il, qu'on ne peut y plonger la main ! Tu en bois un verre, après déjeuner, et l'appétit te revient aussitôt. On a toujours faim, dans ce village-là.

On m'en avait dit autant de la source du Pacha. On m'avait vanté aussi son abondance : quand on y puisait de l'eau, elle se renouvelait instantanément. Cela tenait du merveilleux. Nous vîmes, près d'elle, une vingtaine de femmes rangées à la file. La source était dans un creux de rocher ; l'eau tombait goutte à goutte, sur un fond de sable : on la

recueillait dans un gobelet et on la versait dans des cruches, avec mille précautions.

— C'est l'eau la meilleure de l'île, me dit Kanellàkis. Si vous voyiez la source en hiver!

II

L'École d'Homère.

Tout près de là, à cent pas de la mer, s'élève la *Daskalòpetra* ou *Pierre du Maître*, appelée aussi par quelques lettrés *Pierre* ou *École d'Homère*. C'est un rocher terminé en plate-forme. Vers son milieu, se trouve un bloc, haut d'environ 80 centimètres et, à l'une de ses extrémités, un banc taillé dans le roc. On a beaucoup disserté sur la destination de ce monument. Une tradition, qui n'a cours que chez les gens cultivés et qui ne mériterait pas d'être signalée, si tous les voyageurs ne s'en étaient faits l'écho, veut que le bloc en question ait été le siège d'Homère et le banc celui de ses auditeurs. Pockocke décrit ainsi l'ensemble de ces vestiges anciens (1), dont il donne même plusieurs dessins :

— Au bout de cette plaine, et vers l'extrémité sud de la baie, se trouve la remarquable antiquité qu'on appelle École d'Homère. Elle est près de la mer, au pied d'une montagne nommée Épos. C'est une portion du rocher, qui avance sur le reste. La partie supérieure est taillée en forme de banc tout autour. Ce banc avait sans doute plusieurs côtés inégaux, bien qu'on dise communément qu'il était

(1) *A Description of the East and some other Countries*. Londres, 1743-1745, vol. II, 2, pag. 6 et pl. 37.

rond. Il est très cassé et très mutilé, et le côté le plus proche de la mer s'est effondré. A l'intérieur de ce banc, est un cube

La pierre du Maître. — Le banc.

qui s'élève à trois pieds au-dessus du roc. Du côté le plus proche de la mer, est un demi-relief représentant une personne assise, avec une figure plus petite de chaque côté. On peut supposer que celle du milieu est Homère et que celles qui sont de chaque côté sont des muses. Les têtes sont

emportées (1), sauf pour le lion de derrière. Sur les trois autres côtés, sont des reliefs d'animaux. Celui de derrière est un lion passant. Les deux autres ont la tête emportée et sont très déformés ; cependant il semble que ce soient des lions, qui peuvent représenter le feu et la force avec lesquels écrivait ce poète. »

Chandler dit également (2) :

« Ce qui reste de plus curieux à voir est ce qu'on a nommé à tort *l'École d'Homère*. Ces ruines sont sur la côte nord de l'île, à quelque distance de la ville, et paraissent avoir fait partie d'un temple de Cybèle, découvert et bâti sur la cime d'un rocher. La forme en est ovale, et au centre est l'image de la déesse à qui il manque la tête et un bras : elle est, suivant l'usage, représentée assise. Sur chaque côté de sa chaise, ainsi que derrière, était gravée la figure d'un lion, et au pourtour intérieur règne un cordon bas ou espèce de siège d'environ cinq verges de hauteur. Tout ce travail grossier, confus et probablement de la plus haute antiquité, est taillé dans la montagne. »

Actuellement, le bloc du milieu n'offre aucune trace de sculpture. Fustel de Coulanges (3) pense qu'il en a toujours été ainsi, mais la description de Pockocke me semble trop précise, pour ne mériter aucune créance.

(1) « Les statues des personnes placées de chaque côté d'Homère sont emportées jusqu'au milieu, de telle sorte que, dans les figures ci-contre, ce qui n'est pas ombré, au-dessus de la ligne qui montre la place de la cassure, a été suppléé par l'imagination du dessinateur. »

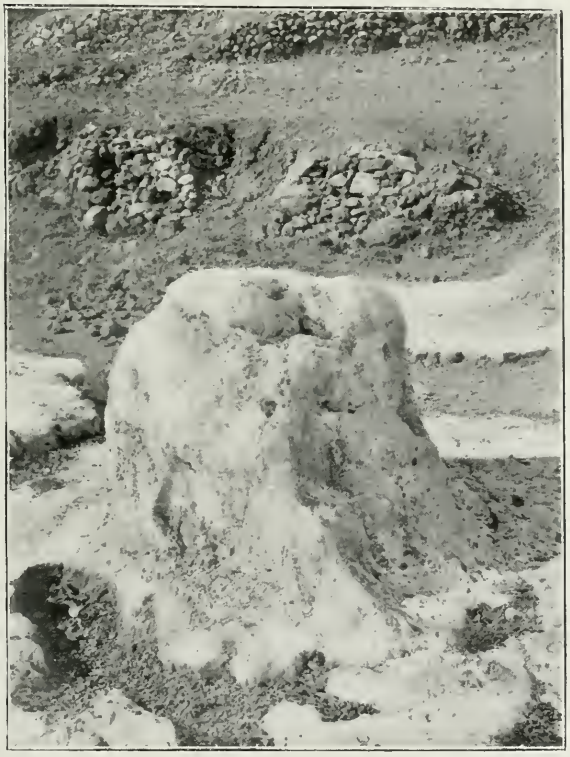
(2) *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce* [1764], par le docteur Richard Chandler... Traduits de l'anglais... Paris, 1806, t. I, p. 119-120.

(3) *Mémoire sur l'île de Chio*, p. 18 du tirage à part (*Arch. des Miss.*, V, 1856, p. 498). Cf. Krumbacher, *Griechische Reise*, Berlin, 1886, p. 242-243.

III

Le port de Langàda. — Màrmaro. — L'hospitalité en Grèce. — Étonnement et réflexion. — Une lettre au phonographe.

J'ai rarement vu de site aride et rocailleux comme celui



La pierre du Maître. — Le bloc.

qui s'étend de la Daskalòpetra jusqu'à Langàda : un vrai désert de pierres. A Langàda, nous découvrîmes, le long d'un port assez profond, une rangée de maisons neuves adossées

à la montagne. Des jardins bien entretenus prouvaient que la terre, en ces parages, est plutôt inféconde par manque de soins que par nature ; quelques filets de pêcheurs séchaient sur le rivage. Si l'île de Chio possédait des routes praticables, ce port acquerrait vite de l'importance, malgré la proximité de la ville ; c'est le débouché naturel des productions du nord de l'île. Malheureusement, pendant longtemps encore, Langàda ne sera relié à Kardàmyla que par des sentiers, où les mulets trébuchent à chaque pas. En été, on utilise, sur une partie du chemin, le lit d'un torrent bordé d'osiers et ombragé par des lauriers-roses qui ont les dimensions de véritables arbres ; mais, dans la mauvaise saison, les communications deviennent impossibles.

Vers midi, six heures après avoir quitté la ville, nous étions à Màrmaro. Mon podomètre marquait 37.460 pas de mulet ; nous avions fait seize kilomètres environ. Le village de Màrmaro est à une demi-heure de celui de Kardàmyla, auquel il sert de port ; un port d'ailleurs peu sûr, car le vent du nord y pénètre, sans rencontrer le moindre obstacle. Les environs produisent des figues, des amandes, du raisin et des caroubes ; on n'y trouve presque pas de blé et la pomme de terre n'y est cultivée que depuis quelques années.

Dans la plupart des villages grecs, les hôtels sont chose inconnue ; le voyageur loge chez l'habitant. L'accueil qu'il y reçoit varie suivant les régions et suivant les recommandations qu'il porte avec lui. J'ai souvent trouvé en Grèce l'hospitalité antique. Plus d'une fois, mon hôte ne m'a demandé mon nom qu'après plusieurs nuits passées sous son toit. J'ai ainsi noué, en quelques heures, des amitiés auxquelles je ne puis songer sans émotion. Il m'est arrivé aussi de discerner d'habiles calculs, sous un désintéressement apparent : tel m'a offert un hareng saur et quelques tomates,

qui comptait retrouver ce frugal repas, sous forme de copieux déjeuners, à Athènes ou même à Paris. Dans un pauvre hameau du Péloponèse, je dus payer, au prix du dîner d'un de nos bons restaurants, un menu composé uniquement d'oignons crus, de fromage de chèvre et de pain noir amolli dans l'eau.

Le port de Langàda.

Mais, en somme, les bons souvenirs que je garde de l'hospitalité grecque l'emportent de beaucoup sur les mauvais, et ceux-ci mêmes ne sont tels que par comparaison avec les premiers : on trouve monstrueux, en Grèce, dans cet ordre d'idées, ce qui, chez nous, paraîtrait simplement anormal. Dans les villages de Chio, les bonnes traditions n'ont pas disparu. L'étranger, même seul, y est généralement bien accueilli. S'il est accompagné d'un guide comme Kanellàkis, on le reçoit à bras ouverts.

Constantin Mavris, chez qui nous descendîmes, était meu-

nier de son état, meunier d'un moulin à vent, s'entend. Il nous donna la meilleure chambre de sa maison.

Nous passâmes l'après-midi à visiter Màrmaro. Ce village, comme d'ailleurs tous ceux du nord de l'île, n'a pas de caractère particulier ; les rues et les maisons sont celles qu'on trouve dans tout l'Archipel ; les hommes portent des braies ou sont vêtus à l'européenne ; seules, deux ou trois bonnes vieilles ont gardé quelques restes d'un costume que nous retrouverons mieux conservé, dans la partie méridionale de l'île.

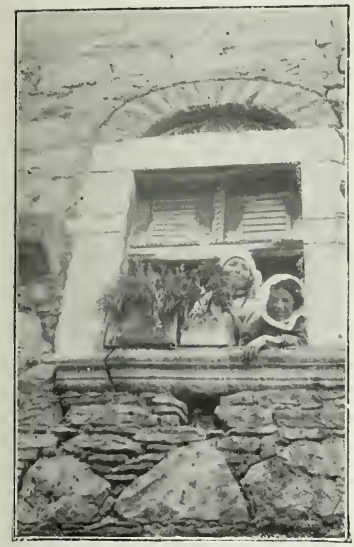
Le soir de notre arrivée marquera, je crois, dans les annales de la famille Mavris. Chacun de nos préparatifs en vue du repas du soir fut, pour nos hôtes, un sujet d'étonnement réfléchi. L'absence de fumée, dans mon fourneau à pétrole, les frappa vivement. Ils se passèrent de main en main le couteau qui nous servait à ouvrir les boîtes de conserves et montrèrent d'abord une certaine incrédulité en voyant le contenu de celles-ci. Pouvait-on vraiment garder de la sorte des légumes et des viandes? Kanellàkis triomphait modestement et leur expliquait que les haricots qu'ils avaient sous les yeux avaient été cueillis à des centaines de lieues de Chio, depuis peut-être des dizaines d'années. Mon lit de camp démontable, un lit de vingt-neuf francs acheté au Bon Marché, et le sac de couchage destiné à me préserver des punaises obtinrent, eux aussi, un grand succès de curiosité. Mais tout cela ne fut rien, en comparaison de l'effet produit par le phonographe, qui redisait les chansons de Màrmaro, avec la prononciation locale et les moindres modulations. Une même phrase venait à toutes les lèvres :

— Αὐτοὶ οἱ Εὐρωπαῖοι ! μόνο μιὰ ψυχὴ δὲν μποροῦν νὰ κάνουν ! Ces Européens ! Il n'y a que l'âme qu'ils n'arrivent pas à fabriquer !

Quelqu'un ajouta même :

— C'est la mort des notaires ! On n'aura plus besoin d'eux désormais, pour faire son testament.

Nous rendîmes visite, le lendemain, à une famille de



Mesta. — Curiosité.

Kanellàkis.

paysans dont le fils complétait à Paris ses études de médecine. Ils eurent d'eux-mêmes l'idée d'imprimer sur un rouleau une lettre collective, que je me chargeai de transmettre. La voici, dans toute sa simplicité :

Le père. — Élie, tu te plains que nous ne te donnions pas souvent de nos nouvelles. Ne te plains pas, mon enfant. Écris-nous souvent, que nous sachions ce que tu fais.

La mère. — Élie, je t'envoie des compliments par notre ami qui est venu chez nous, et je le charge de t'embrasser sur les deux joues.

Puis, les distiques rimés que voici :

Je t'envoie des compliments au moyen du rossignol
Et du merle de roche, qui ne nous trahira pas.

L'expatrié, sur la terre étrangère, va pareil à un arbre fleuri ;
Il s'épanouit comme l'œillet, et pourtant il n'a pas de parfum.

La sœur, *également en vers :*

Les montagnes de Paris, Christ, abaisse-les,
Pour que je voie notre Élie ; après, tu les relèveras.

Kardàmyla aux eaux fraîches ; Paris, plein de beautés ;
[Élie], tu ne vois ni ta mère, ni tes sœurs.

Le maître d'école, *en prose !* — Eh ! Élie, quoi de neuf ? Je t'envoie un baiser par notre ami.

A mon retour, je prévins le destinataire. Mais, soit fausse honte, soit indifférence, il ne vint pas entendre ces distiques. La fleur s'était fanée, au contact de notre civilisation.

IV

Amàdes. — L'instruction que reçoivent les Grecs est basée sur un principe faux. — Conséquences.

Nous ne fîmes, à Kardàmyla, qu'un séjour de quelques heures. De là, nous nous dirigeâmes sur Amàdes, en suivant un sentier qui longe la mer d'assez près. Il y a, dans ces parages, quelques plages admirables ; nous trouvâmes même, sur notre route, un ruisseau bien ombragé, avec de l'eau en abondance. A Amàdes, notre première visite fut pour l'école du village.

Il est assez curieux que le gouvernement ottoman n'ait jamais fait aucun effort pour organiser à sa guise l'instruc-

tion des raïas ; le turc n'est enseigné dans aucune des écoles grecques de Chio ; les instituteurs sont nommés par l'évêque, payés par les communes, et l'enseignement qu'ils donnent est le même que dans la Grèce libre. C'est d'ailleurs le moins

L'école de Mesta.

pratique que l'on puisse imaginer, et je croirais volontiers que, si l'administration turque l'a laissé subsister, c'est qu'elle n'en trouvait pas qui servît mieux ses intérêts. L'instruction que reçoivent les Grecs d'aujourd'hui, paysans et citadins, est tout entière basée sur un principe qui peut s'énoncer ainsi : « Notre langue n'est plus celle de Platon ; mais Platon était un grand homme ; écrivons et parlons dans sa langue, nous serons aussi de grands hommes. » On applique ce principe dès les classes enfantines ; je laisse à penser quels en sont les résultats. Les écoliers d'Amàdes connaissaient par le menu les aventures d'Ulysse et la jeunesse de Cyrus,

mais ils ne savaient pas quelle était la capitale de la Grèce.

Le mal que fait à l'hellénisme un pareil état de choses est incalculable. A l'heure actuelle, si l'on offrait aux habitants de Chio les moyens de régler, par un plébiscite libre, leur situation politique, les votes se répartiraient ainsi : Personne ne songerait à l'autonomie ; ce genre de gouvernement ne convient pas au caractère timoré des indigènes. Bon nombre de commerçants de la ville réclameraient le *statu quo*, car, si mauvaise que soit l'administration turque, on en trouverait difficilement une, qui se laissât plus aisément berner ou qui se prêtât mieux aux intrigues particulières. Les autres, avec quelques villageois lettrés, opteraient peut-être pour l'annexion à la Grèce. Mais presque tous les paysans, bien qu'ils se sachent Grecs de race, tiendraient à devenir sujets européens. A ceux-ci il ne faudrait pas demander de préciser. Pour eux, les Européens sont des *lords*, qui louent des mulets, achètent les denrées à bon prix et inventent des machines, afin de diminuer le travail de l'homme ; quant à l'Europe, c'est une grande nation, qui possède beaucoup de cuirassés et qui peut tout ce qu'elle veut.

Cette conception est enfantine, dira-t-on. Soit. Mais en est-elle moins dangereuse, et aurait-on à constater son existence, si les Athéniens pensaient moins à Platon et plus à l'avenir, si leurs journaux étaient rédigés en une langue compréhensible pour tous ; en un mot, si, sous prétexte de se rapprocher des Anciens, ils n'éloignaient pas d'eux la partie la plus vivace du peuple grec ?

L'école de Pyrghi.

Obtenu avec jumelle Mackenstein

V

Le phonographe, instrument diabolique. — Berceuses et mirologues.

Notre séjour à Amàdes devant être de peu de durée, nous donnâmes, dans l'après-midi, une séance de phonographe. C'est un excellent moyen de réunir les paysans ; entre chaque audition, les conversations vont bon train, les imaginations sont excitées et le linguiste trouve matière à des observations intéressantes. Nous eûmes notre succès habituel.

Comme j'errais dans le village, quelques heures après, en quête de renseignements phonétiques, j'entendis un vieillard gronder sévèrement un jeune homme.

— Vous avez eu tort d'aller là, disait-il. Une machine comme celle-là ne peut pas être naturelle. Ces hommes-là ne m'inspirent pas confiance. Ce ne sont pas des gens du bon Dieu.

— Mais, grand-père, objectait l'autre, puisqu'ils sont venus avec une lettre de l'évêque.

— Comment peux-tu le croire ? Vous êtes en train de vous damner !

— Mais, grand-père, j'ai vu la lettre.

— De tes propres yeux ?

— Assurément.

— Quand je te disais que ce sont des diables !

Le soir, nouvelle séance, dans l'intimité, cette fois. Je priai notre hôtesse, la femme de Yannakos, de me dire quelques berceuses. Elle y consentit volontiers, mais s'arrêta dès les premiers mots.

— Sans berceau, je ne peux pas, dit-elle.

On lui présenta une chaise qu'elle se mit à balancer, et l'inspiration lui vint :

Dodo, dodo, sa mère et trois sœurs le berçaient ;
Ce n'était pas assez, on prit une nourrice.
Berce l'enfant, nourrice ; apaise-le, nourrice ;
S'il demande le sein, donne-lui à téter,
Car sa mère est allée à la froide fontaine ;
Elle est au froid ruisseau, pour y laver ses langes.
Ruisseau, lave-les-lui ; sèche-les-lui, soleil ;
Pliez-les-lui, touffes d'osier.

Viens le prendre, sommeil. Je lui mettrai trois gardes,
Trois gardes, trois gardiens, tous les trois courageux :
Le soleil sur les monts, et l'aigle dans les plaines,
Et le frais vent du nord au milieu de la mer...
Le soleil s'est couché, l'aigle s'est endormi,
Et le frais vent du nord est allé chez sa mère.
— Où étais-tu, mon fils, avant-hier et hier ?
Aurais-tu querellé les étoiles, la lune,
L'étoile du matin, avec qui je suis liée ?
— Je n'ai pas querellé les étoiles, la lune,
L'étoile du matin, avec qui tu es liée :
Je gardais un fils d'or dans son berceau d'argent.

L'air de ces berceuses varie un peu avec les villages, mais toujours il participe de la tristesse qui caractérise les chansons populaires de ces pays. La musique, pour le Grec, n'est qu'un moyen d'alléger ses peines. C'est pourquoi il chante sans cesse, quand il travaille, quand il s'ennuie, et jusque dans ses désespoirs d'amour. Chanter n'est pas pour lui un signe de gaieté. C'est en chantant qu'il pleure ses morts.

Mérimée, dans *Colomba*, a décrit, pour la Corse, cette coutume funèbre. Aujourd'hui encore, elle est en Grèce des plus vivaces. Dès que le moribond a rendu l'âme, les femmes du village accourent et, avec les parentes, se répandent sur son corps en lamentations versifiées, qui se continuent bien après l'enterrement ; j'ai entendu des mères pleurer ainsi un en-

fant plusieurs années après sa mort. A Chio, ces *mirologues* ne sont habituellement qu'une suite de distiques ; ailleurs, en Épire par exemple, ce sont parfois de véritables compo-

Kalamoti. — Jeune mère.

sitions littéraires. Les clichés tiennent naturellement une large place dans ces sortes de chants, surtout quand le défunt est un vieillard. Si c'est un jeune homme ou une jeune fille qu'a prématurément enlevé Charon, il n'est pas rare que

les inspirations s'élèvent jusqu'à la plus haute poésie.

J'insistai auprès de notre hôtesse, pour qu'elle me dît un mirologue. Elle s'y refusa. Mais, comme elle avait perdu un fils en bas âge, un an auparavant, Kanellàkis lui expliqua qu'elle pouvait, par le phonographe, perpétuer le souvenir de son enfant. Ceci la décida. Elle commença, les yeux secs. Les larmes vinrent avec les mots, et toutes les femmes présentes pleurèrent avec elle. Moi-même j'eus peine à cacher mon émotion, quand j'entendis ce chant sauvage, entrecoupé de sanglots. En voici les paroles :

Toutes les amertumes sont amères et toutes les peines sont pénibles,
Mais comme l'extinction [d'une famille], il n'y a pas d'autre peine.
Tu es parti. Que m'as-tu laissé ? Une cruche de poison.
Quand je me lève, j'en bois, tous les matins un peu.

VI

Un enterrement à Viki.

Le village de Viki, où nous nous rendîmes en quittant Amàdes, n'est distant de ce dernier que de trois ou quatre kilomètres. Construit sur un plateau, il n'a pas pu s'étendre et a conservé assez bien la forme quadrangulaire qu'avaient sans doute, il y a quelques siècles, tous les villages de l'île ; il possède encore une tour, presque ruinée.

Au moment où nous mettions pied à terre sur la place publique, notre attention fut attirée par une dispute assez vive qui s'était élevée, à quelques pas de là, entre un homme en habits de travail, une pioche sur l'épaule, et une vieille qui filait sa quenouille.

L'homme disait :

— Tu l'enseveliras!

— Jamais de la vie! criait la vieille.

— Mais tu es sa seule parente.

— C'est ça qui m'est égal! Nous étions fâchées.

— Je ne te donnerai pas la communion.

— J'irai communier ailleurs.

Mesta. — Scène d'enterrement.

— Dieu te punira, dit l'homme, qui était le pope de Viki, et il s'éloigna en grommelant.

— De quoi s'agit-il? demandai-je à la femme.

— D'une vieille, qui vient de mourir. Je suis sa seule parente, c'est possible. Mais nous ne nous parlions pas, et je n'ai pas envie qu'elle revienne, la nuit, me tirer par les pieds... *Mori*, vas-tu laisser ton aiguille! Tu n'entends donc pas le trépas? cria-t-elle, en se tournant vers une jeune fille qui cousait sur le seuil.

— Pourquoi donc lui défends-tu de coudre? fis-je, étonné.

— Parce que c'est un péché.

— Un péché? Et comment?

— Le mort s'imagine qu'on lui coud son linceul, et cela lui déplaît.

Achille, aux Enfers, disait : « Ne me console pas de la mort, brillant Ulysse ; j'aimerais mieux être cultivateur, aux gages d'un autre, chez un homme pauvre, ayant peu de ressources, que de régner sur toutes les ombres (1). » Le christianisme s'est implanté en Grèce ; mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les Grecs sont restés païens.

Une heure après cette scène, la cloche reprit son glas.

— Est-ce un nouveau trépas ? demandai-je.

— Non, dit quelqu'un, c'est l'enterrement.

J'eus la curiosité d'y assister. Quand j'arrivai, le cortège sortait de l'église.

A Athènes, on mène les morts en voiture et au trot. Je connais une vieille Anglaise, qui, depuis vingt ans, injurie les conducteurs de corbillard, sans leur avoir fait encore ralentir leur allure. Il est vrai qu'elle ne les a jamais injuriés autrement qu'en anglais. A Viki, cette Anglaise coulerait des jours heureux : les voitures n'existent pas. Quatre paysans robustes portaient sur leurs épaules une civière faite de planches mal jointes, où l'on avait placé le cadavre à découvert. Des femmes apparaissaient sur le pas des portes, ayant à la main une écuelle pleine d'eau, dont elles jetaient le contenu sur le corps. Il faisait chaud ; on était pressé. Les ruelles étaient en pente ; il y avait de gros pavés et des angles difficiles. Le pope courait devant, en agitant un encensoir et en nasillant des prières. Parfois, il se retournait, pour crier aux porteurs :

— Attention, ici ! Ne tombez pas !

Ceux-ci s'arc-boutaient aux murailles. La morte dodeli-

(1) *Odyssée*, XI, 488-491.

Mesta. — Scène d'enterrement.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

nait de la tête, ou bien avait des soubresauts, suivant la nature du terrain.

On arriva au cimetière. C'était, autour d'une chapelle, un espace exigu, couvert de cailloux et de mauvaises herbes. Une fosse avait été creusée, à trois quarts de mètre de profondeur; on en avait retiré quelques ossements. Les hommes mirent bas la civière et la morte apparut en entier, les bras et les jambes liés par des mouchoirs. Elle reposait sur un vieux sac, un de ces sacs qu'on place sur le dos des mulets; les porteurs le saisirent par les côtés et déposèrent le cadavre rigide dans la fosse.

La défunte avait aux pieds deux chaussures dépareillées.

— Elle n'a plus besoin de ses souliers, dit le pope; ôtez-les-lui.

— C'est dommage aussi de lui laisser ce mouchoir, fit quelqu'un.

Et on enleva le mouchoir qui cachait sa poitrine. Un homme prit alors un morceau de cire, le façonna en forme de croix et le plaça sur la bouche de la morte, pour empêcher le diable de pénétrer en elle. Le pope grava, avec la pointe de son couteau, quelques signes sur un fragment de brique, qu'il appliqua sur cette cire; puis il fit un mélange de terre et d'eau, le jeta sur le corps, en disant : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière », et le fossoyeur acheva sa besogne.

En Tsakonie, j'ai vu remplacer l'eau par du vin. C'était sur la face même du mort et au moyen d'une pelle, qu'on projetait ce mélange, d'ailleurs plus solide que liquide, car le pope gardait le vin qui restait, pour son usage personnel.

Comme on descendait la vieille dans sa tombe, un homme prit quelques feuilles à des branches qui pendaient au-dessus de nos têtes, et se boucha les narines. C'était, paraît-il,

pour que la maladie n'entrât pas en lui. A défaut de feuilles, on peut se servir d'ail.

Je me fis scrupule de prendre des instantanés de ces diverses scènes, et j'eus tort : personne n'y eût trouvé à redire. Un jour qu'à Mesta, j'allais photographier un enterrement au passage, les prêtres s'arrêtèrent et les porteurs posèrent la morte à terre. Mesta est un gros village du sud, et ce cortège avait un aspect beaucoup plus imposant que le précédent.

La cérémonie terminée, le pope de Viki me prit par le bras et me conduisit à la chapelle, pour m'en faire admirer les peintures.

— Vois-tu celui-là ? me dit-il, en montrant le prophète Ézéchiel. C'est le premier de tous les rois... Mais, dis-moi, tu n'es pas de Chio ?

— Non.

— Et d'où es-tu ?

— De France.

— Alors, tu dois connaître mon fils.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Georges.

— Où habite-t-il ?

— En Amérique

VII

Superstitions.

L'ignorance et la superstition vont de pair. Les prêtres grecs — j'entends ceux des villages et bon nombre de ceux des villes — étant aussi superstitieux qu'ignorants, il est naturel qu'il en soit de même de leurs ouailles. Peut-être les

folkloristes me sauront-ils gré de rapporter ici quelques croyances populaires de l'île de Chio. La superstition joue un rôle si considérable dans la vie des indigènes, qu'une partie du village de Pyrghi a été abandonnée, parce qu'on la croyait hantée.

Quand une poule chante le coq, c'est, comme chez nous,

Mesta. — Après l'enterrement.

l'indice d'un malheur ; on lui coupe le cou, sur le seuil de la maison. (Pyrghi.)

On trouve dans les champs une pierre noire, qu'on appelle ἀστροπελέκι, *foudre ;* suspendue au cou des poules, elle les préserve des plombs du fusil. (Saint-Georges.)

On n'enlève pas, de nuit, les balayures des maisons ; on les laisse dans un coin jusqu'au matin. (Elỳmbi.)

Il n'est pas de bon augure de coudre un bouton ou de faire une reprise sur le vêtement que porte une personne. Pour conjurer le mauvais sort, la personne dit : Que couds-

tu? » Et on répond : « Le bât de l'âne. » Ainsi trois fois (1). (Pyrghi.)

Lorsqu'on revient d'un enterrement, il est prudent de cracher trois fois dans un puits, sur sa propre image, je suppose. (Elỳmbi.)

Pour se préserver de la fièvre, on jeûne et on chôme, le jour de la Saint-Jean. A Elỳmbi, j'ai vu un homme qui portait autour de son cou, en signe d'esclavage, un fil de fer que lui avait passé le pope, au nom de saint Jean Prodrome. Le fil de fer serrait un peu et l'homme attendait avec impatience la fin de sa servitude, qui devait durer deux ans.

Dans le même village, une femme avait le gros orteil entouré d'une ficelle ; c'était pour empêcher ses chevilles de se choquer. On lie l'orteil correspondant à la cheville qui frappe l'autre ; on se met sur la margelle d'un puits, le pied coupable pendant à l'intérieur du puits, et on le frappe avec une verge, en disant : Si tu bats encore ton frère, je te noierai (2). »

Lorsqu'on a un pied engourdi, on met sur son sourcil un petit morceau de bois enduit de salive, et on dit : « Sors, sors, engourdie ; va-t'en chez la femme enceinte ; porte-lui une charge de bois et des fèves toutes préparées. » (Pyrghi.)

Le jour où tombe le 24 juin est appelé *lyotropi* (jour où tourne le soleil). Supposons que ce soit un jeudi. Tous les jeudis de l'année seront lyotròpi. Ce jour-là, on ne com-

(1) En Hollande, dans la province de Frise, celle qui ferait une reprise ou coudrait un bouton à son propre vêtement, lorsqu'elle le porte, ne se marierait pas avant sept ans :

Wie de kleeren naait aan zijn huid
Wordt in geen zeven jaar de bruid.

(2) Le mot grec signifie *noyer* et *étrangler*.

mencera rien ; on ne sèmera pas, on n'entreprendra pas de voyage, on ne se mariera pas, etc. (Elỳmbi.)

Un premier-né ne doit pas dépasser une autre personne dans la rue ; autrement cette personne ne grandit plus. Quand cela arrive, le premier-né revient sur ses pas et la dépasse une seconde fois, pour faire un nombre pair. (Elỳmbi.)

La route de Pyrghi.

Une fiancée ne va jamais chez son fiancé. C'est l'inverse qui a lieu. Le soir des accordailles, le prêtre défend au jeune homme de quitter la maison de la jeune fille : si les astres le voyaient, le mariage serait sans résultats. Durant les trois jours qui suivent la noce, la mariée ne passe pas de rivière, afin de ne pas irriter les néréides, sans doute parce que celles-ci sont célibataires. (Elỳmbi.)

Le jour de la Saint-Siméon (22 mars et 13 septembre), les femmes enceintes ne sortent pas du village de Pyrghi. Elles

ne doivent toucher ni clé, ni poêle, ni figue, ni grenade, ni tomate; elles n'ouvrent pas les portes et ne font pas à manger, de peur que Saint Siméon ne marque leur enfant. Elles ne mettent le pied dans une maison étrangère que quarante jours après leur accouchement.

Quand les mères prennent avec elles leur enfant dans les champs, elles lui suspendent au cou l'Évangile, enfermé dans une toile, pour éloigner les néréides. (Pyrghi.)

Lorsqu'on sèvre un enfant né avec le mauvais œil, s'il pleure et qu'on lui offre de nouveau le sein, il fera mourir ceux à qui il donnera le mauvais œil. (Pyrghi.)

Le mauvais œil, chez les enfants, peut être guéri de deux façons : soit par un premier né qui leur lèche le front trois fois, en crachant successivement à droite et à gauche et en prononçant une malédiction, soit au moyen d'une aiguille et d'un clou de girofle. Voici comment on procède, dans ce dernier cas. On pique le clou de girofle au bout de l'aiguille et on fait, avec lui, le signe de la croix sur la figure de l'enfant. On place ensuite ce clou de girofle sur de l'encens en ignition. S'il n'éclate pas, on le laisse se consumer, on le fait respirer à l'enfant et on le jette dès qu'il ne donne plus de fumée. On répète l'opération. Si le nouveau clou de girofle brûle comme l'autre, c'est que l'enfant ne souffre pas du mauvais œil ; s'il éclate, on fait comme précédemment et le patient guérit à coup sûr. (Elỳmbi.)

Quand un enfant a un furoncle ou un abcès, la mère va vers un four tourné au levant. Elle prend du noir de fumée avec son doigt et fait trois fois le signe de la croix sur la partie malade, en disant : « Je te croise et je te barbouille. En arrière, non en avant. Gaf, gaf, gaf (1). (Elỳmbi.)

(1) Pour d'autres superstitions, voir Kanellakis, *Chiaca Analecta*, Athènes, 1890, p. 359-374.

L'incantation suivante, prononcée par un prêtre, guérit de toutes les maladies. Je la traduis d'après un manuscrit daté de 1784, que j'ai rapporté de Pyrghi.

« Prière pour une personne malade. Le prêtre dit le *Dieu soit loué* et le *Trois fois saint*, avec le *Pater* et le tropaire

Kato-Phana. — Un olivier.

du jour. — Seigneur, guérisseur des malades, dieu de toute supplication, toi qui as voulu que l'homme fût non pas épuisé de douleurs, mais plein de santé, relève et prends en pitié ton serviteur un tel, accablé par une maladie corporelle. Ne te détourne pas de lui, éteins sa fièvre, apaise son mal, délivre-le de son malaise, toi qui as fait lever la belle-mère de Pierre du lit où elle souffrait et qui l'as guérie, pour ton service. Roi immortel, assiste ton serviteur, adoucis son mal d'âme et de corps. Toi qui, par l'intermédiaire d'un

ange, as tiré de sa prison l'apôtre Pierre, et qui as délivré l'apôtre Paul, le héraut de l'Église, d'Artémis et des ruses du diable, délivre aussi ton serviteur un tel, des douleurs qui l'accablent... Aidez-le, neuf martyrs qui fîtes des miracles à Cyzique ; aidez-le, dix martyrs qui êtes morts en Crète ; aidez-le, trente-trois martyrs de Rome... Aidez-le, saint Parthénius de Lampsaque ; aidez-le, saint Julien de Césarée... Je vous adjure, soixante-douze maladies de l'homme, de sortir et de vous éloigner du serviteur de Dieu ; que cette maladie soit venue du ciel, des astres, du soleil, de la lune, de l'air froid, du tonnerre, de l'éclair, d'un tremblement de terre, d'un choc, de cadavres, d'oiseaux de proie, de branches, d'un ravin, d'une montagne, d'un versant, d'une plaine, d'une vallée, d'une pierre, de l'eau d'une fontaine, d'une route, d'une ville, d'un champ, d'une macle, d'un jardin, de la croisée de deux ou de trois routes, de dedans, de dehors, d'une cour, d'un four, d'un caillou, d'une porte, d'une fenêtre, d'un grenier, d'une cave ou d'une aire, de quelque lieu qu'elle soit venue, pour tourmenter le serviteur de Dieu ; que ce soit l'œuvre d'un mage envieux ou de toute autre personne, de la jalousie, de la médisance, de l'inimitié, du mauvais œil, d'un sort ou de toute autre calamité ; qu'il s'agisse d'une enflure, du mutisme, des mains, du cœur, des pieds, d'une apparition de démons, des néréides, d'un obscurcissement du temps ; que ce soit un mal de tête, d'yeux, de dents, de talon, de mains, de jointures, de la dysurie ou de la trisurie, des tranchées, du sommeil ou du trop de sommeil. Quoi que vous soyez, vous qui faites tort au serviteur de Dieu, je vous adjure de vous éloigner de lui. Allez-vous-en dans les montagnes sauvages, dans les bois inféconds, dans la terre sans eau, déserte, inculte, où il n'y a personne. En quelque lieu que vous soyez, pour faire tort

au serviteur de Dieu, dans ses cheveux, dans son cerveau, dans son crâne, sur son front, sur ses tempes, dans ses narines, sur ses paupières, sur ses sourcils, dans son nez, dans ses oreilles, dans son cou, sur ses épaules, sur le

Pope de Pyrghi.

dos de ses ennemis, dans sa poitrine, dans son foie, dans son cœur, dans sa bouche ou dans ses dents... éloignez-vous et allez dans la tête de celui qui vous a envoyées ici ; que ce soit un étranger, un parent, un fils adoptif, un esclave, une

esclave, un mage, une magicienne, un sorcier, une sorcière, un bohémien, une bohémienne ou un homme envieux. Je vous adjure, maladies impures, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et de sa dextre immaculée, de vous éloigner du serviteur de Dieu... Seigneur, donne-lui la santé, la paix et une longue vie, afin que par toi aussi soit glorifié le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles. *Amen.* »

VIII

Kambya. — Le Saint-Élie. — La Forteresse de la Juive. — Les Anglais chercheurs de trésors. — Ayàzmata. Confort inattendu.

A mesure qu'on s'éloigne de Kardàmyla, en se rapprochant du mont Saint Élie et par conséquent du nord de l'île, les gens se font moins civilisés. Sous ce rapport, les habitants de Viki ont comme émules leurs voisins de Kambya. Après être restés quelques heures dans ce dernier village, où nous trouvâmes du reste, chez un jeune médecin, une cordiale hospitalité, nous résolûmes de partir, le soir même, pour Ayàzmata, en faisant un détour, de façon à passer près de la Forteresse de la Juive. Nous vîmes, en sortant de Kambya, un rocher élevé, surmonté d'une chapelle, qui nous parut avoir été jadis fortifié, au moins sur un de ses côtés. Il porte le nom de Sainte-Paraskévi. Près de lui, un autre rocher, plus petit, représente, dit-on, un monstre pétrifié par cette sainte. Dans les flancs du premier est une caverne, qu'on appelle le Trou du Diable.

De Kambya jusqu'à la mer, nous suivîmes un sentier escarpé, avec des sauts qui parfois atteignaient trois quarts

de mètres. Les mulets tantôt s'élançaient des deux pieds, en baissant la tête, tantôt s'enlevaient brusquement en hauteur. Les casseroles sonnaient dans les paniers et, devant moi, le fez de Kanellàkis oscillait lamentablement. Nous avions fran-

La Forteresse de la Juive.

chi les derniers contreforts du Saint-Élie. Le mont se dressait derrière nous, calme et nu, sur une large base de vallées profondes. Des champs rocailleux s'étendaient à nos pieds ; l'île de Mytilène apparaissait au loin, sur le bleu des eaux, et à notre droite, une lourde montagne sans végétation dominait la mer. C'est là que s'élevait autrefois la Forteresse de la Juive. Aujourd'hui, il n'en reste que des débris de tours et de murailles.

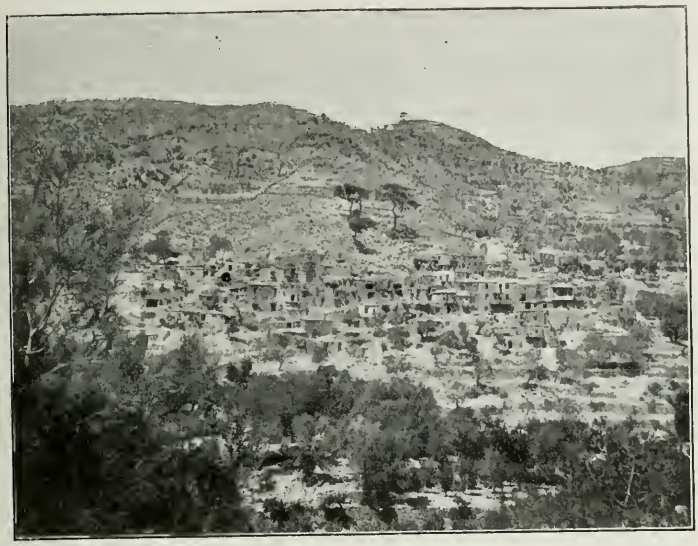
On chante sur elle, à Kambya, la chanson que voici :

J'ai été dans tous les châteaux, j'ai fait le tour de tous les châteaux.
Mais comme le château de la Juive, je n'en ai pas vu d'autre.

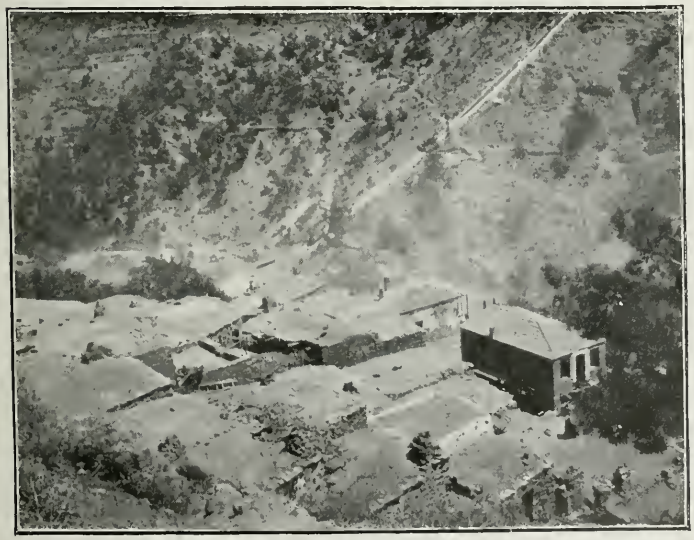
Tout autour de l'argent ; [il était] tout en or.
Les Turcs l'enveloppent pendant douze ans
Et pendant quatorze autres les Sarrasins ;
Et une chienne de Juive, l'enfant d'une magicienne,
Rôde auprès de la tour, pleure et se lamente :
« Ouvrez, pour que j'entre, moi la malheureuse,
Car je suis enceinte et près d'accoucher. »
Le temps de bien ouvrir, mille hommes entrèrent ;
Le temps de bien fermer, le château fut plein.
Et la jeune fille qui gardait la forteresse se précipita dehors.
Elle ne donna ni sur une pierre, ni sur un marbre,
Mais alla tomber dans les bras d'un jeune homme.

Ce n'est là manifestement qu'une légende altérée, dont les transformations sont du reste faciles à suivre, grâce aux différentes versions qu'on en a publiées. Dans l'une d'elles (1), les Turcs assiègent vainement le château, depuis douze ans, quand un jeune soldat déclare au roi qu'il s'en emparera, si on lui promet, comme récompense, la jeune fille qui en a la garde. Il s'habille en moine, fait ouvrir la porte, après quelques pourparlers, les ennemis prennent la forteresse et la jeune fille se précipite dans la mer. Telle fut sans doute, dans ses traits généraux, la légende primitive. Une autre variante fait expirer la jeune fille dans les bras du jeune homme (2). Une troisième nous montre le soldat se déguisant en femme et simulant une grossesse (3). Ce détail frappe, on l'amplifie. C'est une femme maintenant, qui prendra par ruse la forteresse, et ce sera une Juive. Le château, qui jusqu'ici était le Château de la Belle, τῆς ὡριᾶς τὸ κάστρο, deviendra, avec un léger changement, le Château de la Juive, τῆς Ἑβριᾶς τὸ κάστρο ; seuls, les trois vers de la fin resteront, comme l'écho lointain de la tradition première.

(1) Passow, *Pop. carm. Graec. recent.*, n° 485.
(2) Passow, *Pop. carm. Graec. recent.*, n° 485 a.
(3) Sathas, *Hestia*, 18 mai 1880, p. 311.



Le village de Kèramos.



Les toits de Kèrâmos.

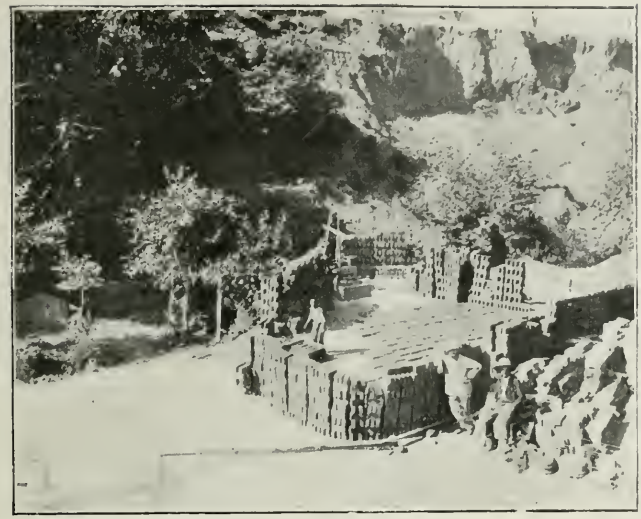
Cette légende a pu prendre naissance hors de Chio ; les Chiotes l'auront accueillie, modifiée un peu, puis adaptée à l'une des ruines qu'ils voyaient autour d'eux. Ne conte-t-on pas l'anecdote suivante, à propos de toutes les vieilles tours de l'île ? Un trésor y était caché. Des Anglais sont venus, avec des mulets chargés de pastèques. Un paysan des environs leur servait de guide, ils l'ont envoyé à l'eau; quand il est revenu, bêtes et gens avaient disparu : les pastèques étaient creuses et avaient servi à emporter le trésor. Pour peu que vous vous montriez sceptique, on vous fait voir le trou qu'ont creusé les Anglais et on vous cite le nom du paysan.

Ayàzmata, où nous arrivâmes au coucher du soleil, compte en tout deux coquettes maisons aux toits rouges, au fond d'une petite baie. Elles étaient habitées l'une par M. Kaloutas, propriétaire des mines de Kèramos, l'autre par M. Baron, directeur de ces mêmes mines.

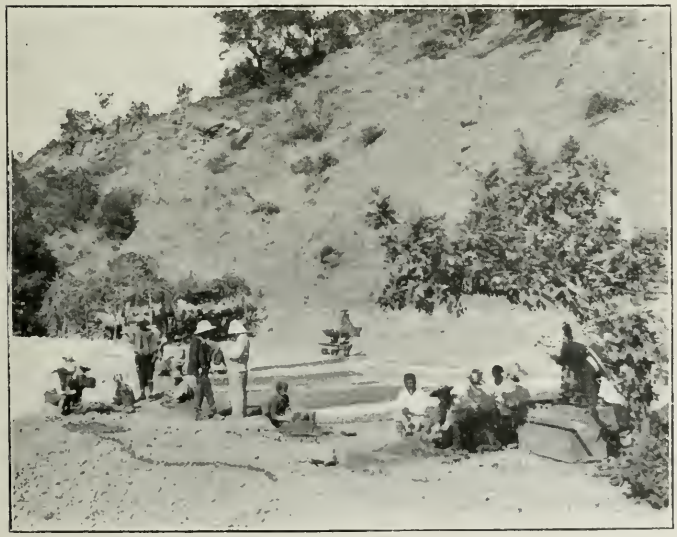
— M. Baron est-il là ? demandai-je à la première personne que nous trouvâmes.

— Oui, me dit-elle, mais il prend son bain et on ne le dérange pas.

Je devinai, au ton de la réponse, que mon compagnon et moi marquions mal. Le coup d'œil que je jetai sur la redingote de Kanellàkis et l'attraction qu'exerçait sur moi, depuis un moment, l'azur de la Méditerranée, me confirmèrent dans cette opinion. Des dames nageaient près d'une jetée, à quelques mètres du bord. Quand elles furent sorties de l'eau, je courus au rivage, où je me dévêtis. Les puces de Màrmaro, d'Amàdes, de Viki, de Kambya, puces de paysans et puces de mulets, surprises de sentir une fraîcheur insolite, sautaient autour de moi, sur les cailloux blancs. On ne saurait se figurer la taille qu'ont ces animaux, dans le nord de l'île de Chio !



Kèramos. — Fabrication des briques.



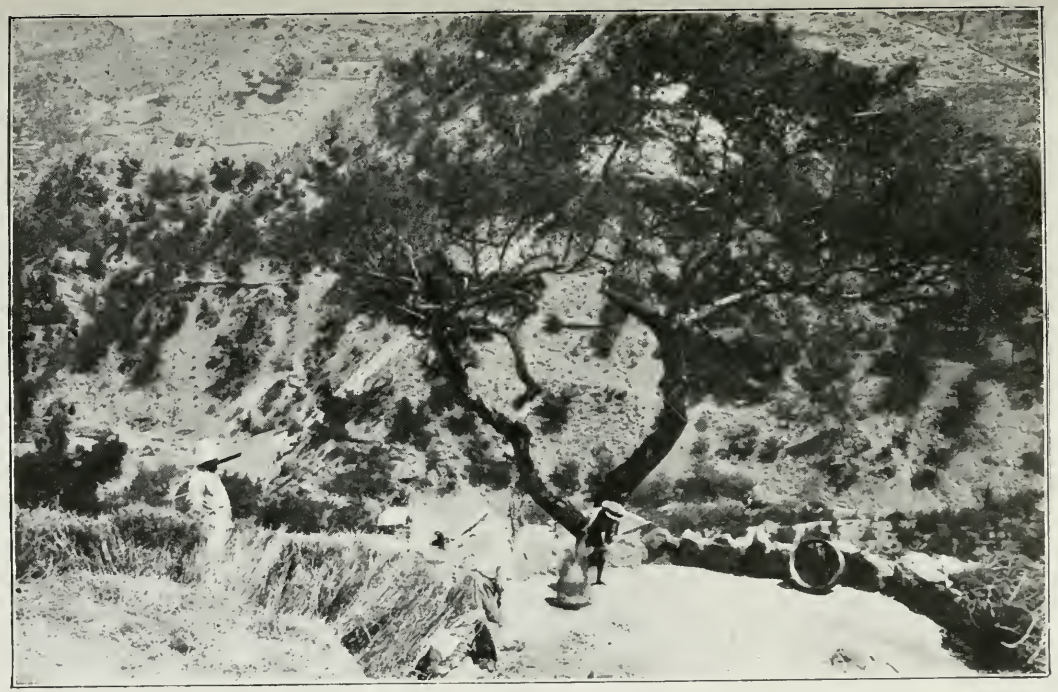
Kèramos. — Près de la mine.

Je fis la connaissance de M. Baron, entre deux plongeons. Il demeurait là, pendant la belle saison, à quelques kilomètres seulement de Kèramos, avec sa mère et sa femme, deux Françaises qui nous firent un charmant accueil. Mais l'état de nature rend l'homme égoïste : je ne sais ce que j'appréciai le plus, de leur cordiale hospitalité ou du confort que je trouvais si inopinément, dans la partie la plus sauvage de Chio, à neuf heures de la ville. Le lendemain, nous montâmes au village. Une chambre noire, installée par les soins de M. Dannin, comptable de la mine, me permit de développer mes clichés. Ils étaient presque tous manqués. Les vitroses que j'avais apportées de France avaient souffert de la chaleur. Depuis, je suis revenu aux plaques et je m'en suis bien trouvé ; l'inconvénient du poids est largement compensé par la netteté des épreuves.

IX

Volisso. — Les routes de Chio. — Incurie du gouvernement.

Le caractère sauvage des habitants de ces régions nous empêcha de visiter des villages comme Kourounya, Mélanyos, Parparya, Spartoùnda, Phyta, moins importants encore que les précédents, et nous gagnâmes Volisso, en contournant le Saint-Élie. Ce bourg compte aujourd'hui parmi les plus considérables de l'île. Il est à une demi-heure de la mer. Du château fort ruiné qui le domine, on embrasse une immense plaine, couverte d'oliviers et traversée par un cours d'eau naturellement à sec en été. En 1856, le mûrier et l'élève des vers à soie formaient, au dire de Fustel de Coulanges, le principal revenu de ce village, et l'île entière exportait de



Kèramos — Vannage du blé.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

dix-huit à vingt-deux mille kilogrammes de cocons. Cette industrie est aujourd'hui disparue de Chio. Les Volissiotes ont demandé à l'amandier, au figuier, aux céréales, au coton, à l'olivier et à la vigne l'aisance que les vers à soie ne leur donnaient plus. Ils l'ont facilement retrouvée. La terre, en ces contrées, n'est jamais lasse de produire.

Les gens de la ville visitent rarement Volisso. L'eau qu'on y boit contient du cuivre, disent-ils, et les cas de lèpre y sont fréquents. Ils se privent ainsi d'une excursion agréable : les environs de Volisso sont pittoresques ; de plus, à un esprit relativement fin, les habitants joignent une grande affabilité de manières, et pour peu qu'on y tienne, ils savent trouver d'excellente eau, à quelque distance du village.

Volisso est relié à la ville par une route, ou du moins par une chaussée qui est censée en tenir lieu. Voici du reste les principes qui m'ont paru régler, à Chio, la construction et l'entretien des voies de communication. Tout individu paie pour elles, de vingt à soixante ans, un impôt annuel de 16 piastres, soit 3 fr. 70. Le gouvernement est seul juge des travaux qu'il convient d'exécuter : aucune route ne mène actuellement au village de Kardàmyla, qui est peut-être le plus important de l'île ; en revanche, à quelques kilomètres de la ville, mon mulet prit un jour le galop, sur un chemin en parfait état qui aboutissait à la maison de campagne du vice-consul d'Italie.

Quand l'administration a décidé la création d'une route et qu'elle n'a pas de raisons spéciales d'en finir au plus vite, elle confie les travaux à un adjudicataire, qui les interrompt tous les cent mètres, pour présenter sa note. Un tel système, on le conçoit, n'est pas expéditif. J'ai parcouru toutes les routes de Chio. Dans la partie septentrionale, je n'ai rencontré que trois ouvriers. C'était près de Langàda et, par un

malheureux hasard, au moment de mon passage, tous trois dormaient. Dans le sud, j'en ai vu une dizaine. Ils célébraient, avec l'argent des passants, l'achèvement d'un tronçon important de la route de Kalamoti. Je ne jurerais pas que tous les dix avaient pris part à la besogne.

Le travail de ces ouvriers consiste généralement à entasser des moellons l'un sur l'autre, de façon à former une chaussée. On laisse aux mulets, aux paysans et au temps le soin de faire le reste. Les mulets posent tour à tour leurs sabots aux mêmes places, dans les interstices des pierres. Les paysans suivent les mulets, et en quelques mois, bêtes et gens, par de communs efforts, arrivent à se frayer un étroit sentier, au bord de la chaussée. Sur celle-ci les vents jettent des graines, qui germent entre les pierres. Avec le temps, ces graines deviennent des buissons. Le jour où ces buissons empiètent sur le sentier, les mulets modifient leur itinéraire et, avec eux, les agoyates. Qu'importent quelques détours ? C'est encore plus commode que de sauter de rocher en rocher, et on se rattrape en prenant à travers champs, quand le terrain s'y prête ; il y a ainsi, entre Volisso et la ville, des kilomètres de route où personne n'a jamais mis le pied. La question des ponts a été réservée ; lorsqu'on trouve le lit d'un torrent, on y descend et on remonte un peu plus loin, par une brèche pratiquée dans les flancs de la chaussée. C'est ce qu'on appelle, à Chio, une route carrossable.

X

Paresse des paysans. — Pityos. — Un maître d'école indigent. — Retour à la ville. — Le sous-préfet d'Adramitis.

— Qu'est-ce que tu fais, quand tu es en France ? me demandait un jour un paysan.

— De la linguistique.

— C'est-à-dire que tu étudies les langues?

Pityos. — Fileuse.

— Parfaitement.

— Et tu n'as pas d'autre commerce?

— Non.

— Eh! bien, il y a des années et des années que notre

village paie l'impôt des routes. Celle sur laquelle nous sommes passe à une heure de chez nous. Nous n'en aurons peut-être jamais d'autre. Dis-moi ce que tu ferais, à notre place.

— J'en construirais une moi-même.

— Tout en payant l'impôt! Avoue que cela ne serait pas naturel. Et notre ouvrage ?

— Vous avez tant de fêtes! Consacrez-en quelques-unes à la route ; en un an vous l'aurez achevée.

— Sans doute. Mais les sentiers aussi ont du bon, et nous sommes si habitués au nôtre !

— Dis donc plutôt que vous êtes trop paresseux. Vous criez sans cesse que vos montagnes ne produisent rien. Avez-vous jamais pris la peine de les cultiver ?

— Tu crois que c'est facile. Si nous avions, comme en Europe, des machines qui sèment un champ et le récoltent en un quart d'heure, tu verrais.

— Pour que les machines fonctionnent, il faut d'abord enlever les pierres ; commencez par là.

— Décidément, Monsieur le Maître, tu nous prends pour des paresseux. Ce sont les Turcs qui ne nous aident pas. Ah ! si nous avions un autre gouvernement !

L'homme qui me parlait ainsi était de Pityos. Nous passâmes là deux jours. C'est le seul village de l'île où personne ne nous offrit l'hospitalité. Fort heureusement pour nous, l'instituteur n'était pas en bons termes avec les gérontes et on ne lui envoyait plus d'enfants. La chambre qui servait d'école se trouvait donc libre ; nous nous y installâmes. C'était le domicile habituel du maître lui-même, un jeune homme de dix-sept ans, d'aspect misérable.

Il rêvait de faire fortune dans le commerce, loin des gérontes de Pityos. En attendant, il eût renié Platon pour un

morceau de pain. Faute de table, nous prîmes nos repas sur le tableau noir qu'avait décroché Kanellàkis. Le soir, je dressai mon lit de camp, Sior Kosti s'enroula dans ses couvertures, l'instituteur rapprocha deux des bancs sur lesquels s'asseyaient ses élèves, et s'y étendit ; c'était là sa couche

Hôtel Tsòla. — La grande salle.

habituelle ; il n'avait, pour tout meuble, qu'une cruche de terre ébréchée. Au-dessous de nous, au rez-de-chaussée, quelques buveurs attardés chantaient des airs plaintifs. Mais les voyages à mulet sont un excellent soporifique ; les punaises avaient à peine tenté leurs premiers assauts, que je dormais profondément.

J'eus plaisir à retrouver, le lendemain, les chambres de l'hôtel Tsòla. Comme je m'habillais, pour paraître décemment au dîner commun, Kanellàkis accourut, essoufflé,

— Mousou Pernot, venez voir une belle chose !

— Quoi donc?

— Un grand personnage ! Un bey ! Le sous-préfet d'Adramitis ! Il vient d'arriver à l'hôtel. Il est tout spécialement recommandé par le vali et par le gouverneur.

— Attendez alors que je mette un faux-col, Kosti.

— Mousou Pernot, si vous ne descendez pas maintenant, vous le regretterez. N'est-ce pas, Bati ?

Bati paraissait consterné.

— Oui, un grand personnage ! Si tu avais vu les honneurs qu'on lui a rendus ! Le gouverneur est venu lui-même. Descends, et tu mettras ça dans tes livres, pour qu'on l'apprenne en Europe.

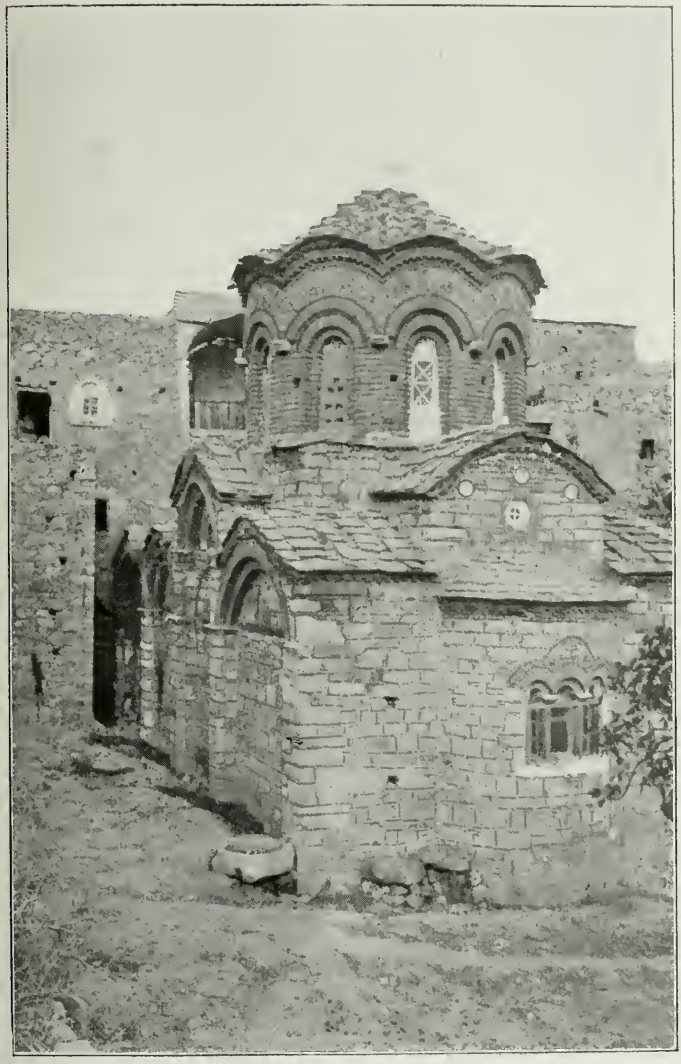
— Mais enfin, où est-il, votre sous-préfet ?

— Sur le balcon, mousou Pernot, sur le balcon !

— Dans la grande salle ?

— Dans la grande salle !

Je descendis. Le personnage en question prenait un raki. C'était un homme d'âge moyen, coiffé du fez, avec une barbe inculte. Il n'avait, pour vêtement, qu'une chemise de nuit d'où sortaient des mollets velus. Un officier, en grand uniforme, se tenait respectueusement à ses côtés. Et, pendant que, dans la rue, passaient les élégantes de Chio qui revenaient de Bella-Vista, leur promenade favorite, sur le balcon du restaurant Tsòla, devant la porte vitrée grande ouverte aux rayons du soleil couchant, également visible du dehors et de l'intérieur, pieds nus, la jambe droite sur la jambe gauche, M. le sous-préfet d'Adramitis mangeait, d'une main, un de ces petits carrés de pain couverts de fromage qu'on sert avec le raki et, de l'autre, se grattait le gros orteil.



Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Pyrghi. Église byzantine.

Avgònima. — Danse grecque.

CHAPITRE V

LE CENTRE ET LE SUD-EST

I

Le Monastère de Néamoni.

Vers l'an 1000, dit une légende qui paraît contenir une part de vérité, vivaient à Chio, sur le mont Provatyas, trois ermites : Nicétas, Jean et Joseph. Ils virent à plusieurs reprises, dans le bois voisin de leur retraite, un feu brillant qui disparaissait à leur approche. Convaincus que ce phénomène avait une origine surnaturelle, ils entreprirent d'incendier la forêt tout entière et d'isoler ainsi le feu divin de ce qui l'entourait. Les flammes détruisirent tout, à l'exception d'un buisson de myrte, aux branches duquel était suspendue une image de la Vierge. Ils la portèrent dans leur

retraite, mais constatèrent avec étonnement, le lendemain, qu'elle était revenue d'elle-même à sa première place.

En ce temps-là, Constantin Monomaque était en exil à Lesbos. Dieu suggéra aux pieux ascètes l'idée de se rendre vers lui, afin de lui prédire son avénement au trône. Ils le firent et lui demandèrent, pour toute récompense, d'édifier, le jour où se produirait cet heureux événement, une église magnifique, à l'endroit où avait été trouvée l'image. Constantin promit et donna comme gage un anneau. Or, le 11 juin de l'an 1042, l'impératrice Zoé était débarrassée de Michel V par une émeute et offrait le pouvoir à Constantin Monomaque. Les ermites vinrent présenter à l'empereur son anneau et celui-ci envoya à Chio des architectes, qui se mirent aussitôt à la besogne. Théodora acheva l'œuvre commencée par son prédécesseur. Le monastère ainsi fondé prit le nom de *Néamoni*. Voici ce qu'en dit Tournefort (1).

« L'Evêque Grec est fort riche, il a plus de 300 Eglises dans la ville, et tout le reste de l'isle est plein de Chapelles ; les Monastères Grecs y jouissent de gros revenus; celui de Saint Minas est de 50 Caloyers, et celui de Saint George d'environ vingt-cinq : le plus considérable est Néamoni, c'est à dire, *Nouvelle solitude*, situé à 5 milles de la ville : nous y allâmes le cinq Mars 1701. Ce couvent paye 500 écus de capitation ; il renferme 150 Caloyers, qui ne mangent en communauté que le Dimanche et les Fêtes, le reste de la semaine chacun fait sa cuisine comme il l'entend ; car la maison ne leur donne que du pain, du vin et du fromage ; ainsi ceux qui ont du bien font bonne chere, et même

(1) Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Paris, 1716, t. I, p. 368-370.

entretiennent des chevaux pour leur usage. Ce couvent est fort grand et ressemble plutôt à un village qu'à une maison religieuse; on pretend qu'il possede la huitiéme partie des

Avgònima. — Fabrication des tapis.

biens de l'isle, et qu'il a plus de cinquante mille écus de rente. Outre les acquisitions continuelles que la maison fait par les legs pieux, il n'est point de Caloyer qui ne contribue à l'enrichir; non seulement ils donnent 100 écus pour leur réception, mais en mourant ils ne sçauroient dis-

poser de leurs biens qu'en faveur du couvent ou de quelqu'un de leurs parens, qui ne peut heriter que du tiers à condition qu'il se fera religieux dans la même maison : ils ont trouvé par là le secret de ne rien perdre : le couvent est sur une colline très cultivée, dans une solitude desagreable au milieu de grandes montagnes toutes pelées.

« Quoique l'Eglise soit mal percée, elle passe pourtant pour une des plus belles qui soient dans le Levant ; tout y est gothique, excepté les cintres des voûtes ; les peintures en sont horriblement grossières, malgré les dorures qu'on n'y a pas épargnées ; le nom de chaque Saint est écrit au bas de sa figure, de peur qu'on ne le confonde avec son voisin. L'Empereur Constantin Monomaque qui a fait bâtir cette Eglise, comme l'assurent les moines, y est peint et nommé. Les colonnes et les chapiteaux sont de jaspe du pays, mais d'un mauvais profil ; ce jaspe est une espèce de bréche rouge-lavé, mêlé de quelques plaques cendrées assez mal unies, et il n'a rien d'éclatant : il n'est pas rare autour du monastere ; mais celui qu'on employe dans cette Eglise a été tiré des anciennes carrieres de l'isle, assez prés de la ville. »

A l'heure actuelle, le couvent de Néamoni possède encore des biens nombreux répartis sur toute l'étendue de l'île, mais les événements de 1822 lui ont enlevé sa splendeur première ; le feu a consumé une partie des bâtiments, les anciennes peintures sont presque totalement détruites, il n'y reste plus qu'une vingtaine de religieux (1).

(1) Pour la description complète de l'église, dans son état actuel, voir J. Strzygowsky, *Nea Moni auf Chios* (Byz. Zeitschr. V, 1896, 140-157). J'avais pris une vue d'ensemble du monastère, mais le cliché a disparu mystérieusement, la veille de mon départ de Chio, avec une cinquantaine d'autres.

II

Anàvatos et Avgònima. — Les arbres à mastic. — Pourquoi ces arbres n'existent pas au nord de l'île. — Le mastic ne donne plus aucun bénéfice, mais on le cultive quand même.

Quand on a franchi la montagne couverte de pins, au pied de laquelle se trouve le monastère de Néamoni, on arrive en une heure à Anàvatos. Le nom seul de ce village, l'Inaccessible, indique sa situation. Il est juché au sommet d'un roc abrupt, avec les parois duquel se confond presque son mur d'enceinte. Le voisinage de la mer et les précipices environnants devaient en faire jadis un lieu aussi propice pour l'attaque que pour la défense. Avgònima, qui est à une petite heure au sud d'Anàvatos, n'offre rien de particulier que le manque d'eau en été. Les habitants ont une heure de marche à faire, dans la direction de Saint-Georges, pour s'abreuver, eux et leurs bêtes. Ils en plaisantent dans un distique :

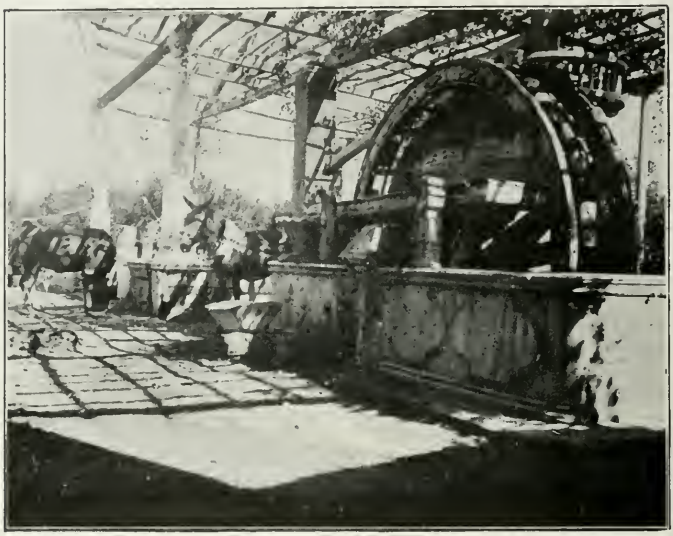
Avgònima est un bon village, mais il a un défaut,
La marmite est brûlée avant qu'on aille à l'eau.

C'est entre Avgònima et Saint-Georges qu'on trouve les premiers lentisques. Ce sont des arbres aux rameaux tordus et au feuillage plus foncé que celui de l'olivier (1).

Leur taille moyenne est de deux mètres. Dans le courant de juillet, on pratique, à six ou sept reprises, de légères

(1) Pour une description plus complète, voir Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, t. I. p. 376 et Heldreich, *Die Nutzpflanzen Griechenlands*, Athènes, 1862, p. 60 et suiv.

incisions, le long de leur tronc et de leurs principales branches. Il s'en échappe une gomme blanchâtre, appelée mastic, qui tombe en gouttelettes brillantes sur la terre spécialement préparée à cet effet. On recueille cette gomme à la main et on recommence à piquer le mois suivant. Il y a trois récol-



Puits grec.

tes par an, de juillet à septembre. Le mastic, débarrassé grain par grain de la terre qui s'y trouve attachée, est livré au commerce. Autrefois on l'exportait en Europe, où il était employé dans la confection de certains vernis. Aujourd'hui on ne l'utilise guère que dans le Levant : les femmes le mâchent pour se parfumer la bouche, on en fait des confitures et surtout on le mêle en petite quantité à l'eau-de-vie, ce qui produit la liqueur connue sous le nom de *raki* ou *mastic*.

« Tracez, dit Fustel de Coulanges (1), une ligne qui, partant de Lithi, aboutisse à Calimasia, au nord de cette ligne vous ne trouverez plus un seul grain de gomme. Il y a là comme une barrière naturelle et mystérieuse que le mastic ne franchit jamais. On a tout essayé, on a transporté des

Tholopotàmi. — Les premiers lentisques.

lentisques du Midi, et avec eux des cultivateurs, on a toujours échoué. A Rhodes, à Lesbos, on a fait les mêmes tentatives, avec aussi peu de fruit. Les Chiotes, ne sachant à qui ils doivent un bienfait si particulier, l'attribuent à la faveur d'un saint. Saint Isidore a souffert le martyre à Chio au IIIe siècle, et c'est, disent-ils, de son précieux sang qu'est

(1) *Mémoire sur l'île de Chio*, p. 7 du tirage à part (*Arch. des Miss.*, V, 1856, p. 487).

né l'arbre à mastic. Sans doute avant le christianisme ils l'avaient déjà fait naître du sang de quelque divinité. »

Quand furent faits ces essais de transplantation du lentisque, peut-être les Chiotes ne tenaient-ils pas à acclimater ailleurs un arbre qui faisait la richesse de leur pays. Il semble cependant que l'île de Chypre ait exporté du mastic pour son compte, au seizième et au dix-septième siècle (1). Des tentatives entreprises vers 1856, à Amorgos et à Antiparos notamment, donnèrent, paraît-il, d'excellents résultats ; les lentisques y produisirent une gomme qui pouvait rivaliser avec la meilleure de Chio (2). En tout cas, ce qui, pour cette île même, constitue la barrière naturelle et mystérieuse dont parle Fustel de Coulanges, c'est, je crois, le caractère des habitants. Les différences sautent aux yeux dès qu'on pénètre sur le territoire de Saint-Georges, où sont les premiers arbres à mastic. Là, le sol est pierreux, il est vrai ; on chercherait vainement aux alentours les fraîches vallées qu'on trouve quelquefois dans le nord de l'île ; mais partout on sent la main de l'homme : les montagnes ont été taillées en gradins ; si, par endroits, la terre est restée inculte, c'est qu'elle n'était pas susceptible de produire. Or, pour que le lentisque donne du mastic, il faut, après qu'on l'a choisi, provigné et fait pousser, établir autour de lui une sorte d'aire, le piquer fréquemment, ramasser une à une les gouttelettes tombées de son tronc et une à une les nettoyer. C'est un travail long, minutieux : double raison pour que les Chiotes du nord ne l'aient pas entrepris. A ces deux motifs peut-être faut-il aussi en ajouter un autre : il n'est pas invraisemblable que, du temps où le fisc surveillait de très près la récolte du mas-

(1) Heyd, *Hist. du commerce du Levant au moyen-âge*, 1885, II, 634, note 1.

(2) Heldreich, *Nutzpfl.*, p. 61.

tic, le gouvernement ait tenu à en circonscrire la production aux villages du sud de l'île.

Le mastic était autrefois une source de revenus considé-

Ramasseuse de mastic.

rables pour Chio. Pendant le seizième siècle, il procura à la mahone un revenu moyen de 30.000 ducats (1). Voici ce qu'écrivait à ce sujet de Thevenot, qui visita l'île en 1656 (2) :

(1) Heyd, *op. cit.*, II, 335 ; cf. I, 495 et suiv., II, 290.

(2) *Voyages de M. de Thevenot en Europe, Asie et Afrique*, 3e édit., Amsterdam, 1727, t. I, p. 299-301.

« Ayant la curiosité d'aller voir les arbres du Mastic, qui ne se recueille point en autre lieu que dans cette Ile, je pris un Janissaire du Doüannier, et m'en allai avec le Vice Consul à Calimacha (Kalimasia), qui est un des principaux villages de l'île... Ce village a proche de lui soixante arbres de mastic que j'allai voir... Ils sont vingt deux villages qui ont des arbres de mastic, et entr'eux tous ils ont cent mille arbres de mastic dont ils doivent donner au Grand Seigneur (1) tous les ans trois cent caisses, qui font vingt-sept mille oques (2), à quatre-vingt-dix oques la caisse. Chaque oque est de quatre cents dragmes. Pour amasser tout ce mastic, chacun des villages qui en ont, est taxé à tant d'oques, selon qu'ils ont plus ou moins d'arbres, car on sait à peu près combien un arbre en rapporte ; et comme toutes les années ne sont pas également bonnes ou mauvaises pour tous les quartiers où il y a de ces arbres, ceux qui en recueillent plus qu'ils n'en doivent donner, en vendent à ceux qui en ont moins recueilli que ce à quoi il sont taxez, au prix de soixante âpres l'oque, car ils s'aident l'un l'autre autant qu'ils peuvent, autrement ils seroient obligés d'en acheter du Douannier à deux piastres l'oque. Après cela ils vendent ce qui leur en reste au Douannier au prix de soixante âpres l'oque, en quoi il fait bien ses affaires, car il ne leur est pas permis d'en vendre à un autre qu'au Douannier, qui le vend ensuite cent quatre-vingts âpres ou deux piastres l'oque, n'y aiant que lui qui en puisse vendre dans Chio, parce que cette marchandise appartient au Grand Seigneur, comme la terre sigillée ou *terra lemnia* ; et c'est pour cela même qu'ils tiennent sur toutes les avenues des lieux où il y a de ces arbres, des gardes qui demeurent

(1) Le sultan.
(2) 34.560 kilogrammes.

dans de petites maisonnettes bâties exprès, ces gardes visitent tous ceux qui passent, pour voir s'ils n'emportent point de mastic... Ceux qui sont surpris emportant ainsi du mastic, sont envoiez en galere sans remission. »

Elỳmbi. — Le labourage.

En 1882, le mastic se vendait encore, m'ont dit les paysans, 50 piastres l'oke, environ 9 francs. En 1899, son prix variait entre 12 et 15 piastres. Je ne possède pas de données sur l'exploitation du mastic, cette année-là, mais, à la suite de la récolte de 1897, on en a exporté exactement 221.867 kilogrammes, représentant pour les villageois une valeur d'environ 475.000 francs, au prix de 1899.

Comme soixante grands arbres ne donnent guère, dans les trois récoltes, que douze okes de gomme, le rapport

annuel d'un lentisque est actuellement d'environ cinquante centimes. C'est une somme très minime, eu égard au travail qu'elle suppose : une personne ne ramasse guère en un jour qu'une oke (1) ou une oke et demie de mastic. Aussi tous les habitants se plaignent de cet état de choses, et le mal est d'autant plus grave que le lentisque accapare pour lui seul le terrain sur lequel il se trouve. Aucun autre arbre ne peut croître à ses côtés. Dans un pays où l'on irait plus au fond des choses, on arracherait peu à peu les lentisques et on les remplacerait par des arbres plus productifs.

Mais l'idée de ne rien tirer d'un champ, durant quelques années, effraie les Chiotes.

« Toute l'agriculture grecque en est là, disait déjà About, en 1852, il faut faire à tout prix de l'argent comptant.

L'an dernier, un jardinier français vint à Smyrne. Il remarqua que les Grecs n'avaient pour ainsi dire point de légumes dans leurs jardins, et que tous les efforts de l'horticulture se bornaient à faire pousser des tomates. Il offrit à plusieurs propriétaires aisés de leur semer des asperges, assurant qu'ils en tireraient sans travail et sans frais un revenu considérable.

— Dans combien de temps ? dirent les Grecs.

— Dans quatre ans au plus tard.

— Etes-vous fou ? Et croyez-vous que nous allons dépenser notre argent pour gagner quelque chose dans quatre ans ? Nous aurions le temps de faire banqueroute vingt fois dans l'intervalle (2). »

(1) 1.280 grammes.

(2) *La Grèce contemporaine*, 11e édit., p. 104-105.

III

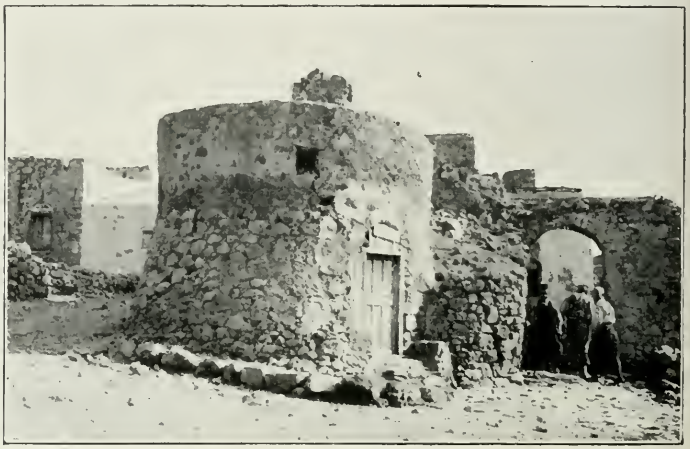
Saint-Georges. — Lithi. — Sens du mot *évergète*. — André Tsingros. — Elàta et Vèssa. — L'élevage des perdrix. — La chasse à Chio.

Pour qui compte visiter à loisir le sud de l'île, le village de Saint-Georges offre peu d'intérêt. Seules quelques habitations misérables méritent d'y être vues. La porte est leur seule ouverture ; c'est par elle qu'entrent l'air et la lumière. Il faut que le climat de Chio soit exceptionnel, pour que des gens, dont la nourriture quotidienne se compose le plus souvent d'une tomate et de quelques olives, puissent vivre dans ces conditions. J'examinai un de ces intérieurs, en causant avec une vieille assise sur le seuil de sa porte ; on ne peut rien imaginer de plus primitif : à gauche était un carré d'environ deux mètres de côté, couvert de fumier, la place de l'âne ou du mulet ; dans le fond on distinguait un four ; la vieille occupait l'espace resté libre.

En revanche Lithi, qui se trouve à l'ouest de Chio, tout près de la mer et à deux heures environ de Saint-Georges, est une localité célèbre en Grèce. Ce n'est pas qu'elle soit plus caractéristique que la précédente. L'ancien bourg de Lithi, avec sa forteresse et son enceinte quadrangulaire, a été peu à peu entouré de constructions nouvelles et ne forme plus qu'un petit noyau assez difficile à distinguer au milieu du village tel qu'il est aujourd'hui. La forteresse a été abattue et remplacée par une église. Dans l'un des angles de celle-ci, on a encastré une pierre, sur laquelle on lit, en lettres régulières :

ΕΚΑΤΑΙΗ

C'était peut-être un monument funéraire, qui recouvrait jadis le corps de quelque Ionienne. La fantaisie d'un maçon nous a conservé son nom ; c'est là tout ce que nous saurons d'elle. Mais ce qui fait la célébrité de Lithi, ce n'est ni son ancienne configuration, ni ce vestige archéologique : Lithi a vu naître un *évergète*.



Lithi. — L'ancienne enceinte.

— Εὐεργέτης, *bienfaiteur*, disent les dictionnaires. Pour posséder ce titre, il faut avoir légué à la nation une grosse somme ou quelque monument imposant. Avèrof, qui a fait reconstruire le Stade de ses deniers, est un évergète ; Kanàris, dont les brûlots ont si puissamment contribué au succès de la Révolution hellénique, n'en est pas un : bienfaiteur, en Grèce, signifie donc donateur. Il y a des évergètes tout court ; il y a aussi de grands évergètes. C'est une question de prix.

André Tsingros fut grand évergète. De son vivant, il

s'était occupé d'œuvres de bienfaisance générale. Il avait fait construire notamment, entre Athènes et Phalère, les prisons qui portent son nom. Rien n'y manquait, sauf des verrous aux guérites qui surmontent le mur d'enceinte. Un jour, les

Lithi. — Pêcheurs.

prisonniers tentèrent d'escalader le mur, et les sentinelles s'enfuirent dans la campagne. Le gouvernement fit les frais des verrous; on enferme maintenant les sentinelles dans leurs guérites. A sa mort, qui survint en février 1899, Tsingros légua sa fortune, évaluée à une trentaine de millions, aux hôpitaux, à divers établissements d'instruction et au gouvernement grec, pour la construction d'écoles primaires, de tribunaux et pour l'amélioration des prisons. Il

songea aussi à son île natale : la communauté chrétienne de Chio reçut 25.000 livres sterling et le village de Lithi 5.000. Pour perpétuer le souvenir de cette donation, les Lithonomousains ont peint sur leur maison d'école, non loin de la cabane où vécut jadis le père de Tsingros, l'inscription suivante, en lettres immenses : « Tant qu'il y aura de la reconnaissance sur la terre, la commune de Lithi n'oubliera pas le nom du grand évergète André Tsingros. »

Les gens de Lithi sont âpres au gain et totalement dénués d'amour-propre. Nous n'eûmes pas à nous louer de l'accueil qu'ils nous firent et j'en fus d'autant plus chagrin que leur dialecte n'est pas le moins intéressant de l'île. Le seul bon souvenir que j'emportai de chez eux fut celui d'une excellente langouste qu'on venait de prendre parmi les rochers du rivage. C'est à Lithi que sont les meilleurs pêcheurs de Chio.

Les deux villages d'Elàta et de Vèssa, situés au sud de Lithi, n'offrent rien de particulier. Thevenot rapporte que, de son temps, les habitants d'Elàta s'occupaient tous de l'élevage des perdrix (1) : « C'est une chose curieuse, dit-il, de voir comme on nourrit ces oiseaux à Chio ; car il y a des Païsans, comme pastres publics, ausquels tous ceux qui ont des perdrix, donnent quelque chose pour les nourrir, ces gens les aiant le matin toutes assemblées autour d'eux d'un coup de sifflet, les menent aux champs comme des coqs d'Inde, et d'abord qu'elles sont arrivées sur un coteau où ils les mènent, elles s'en vont chercher leur vie, chacune de son côté, et le soir celui qui en a soin revient sur le même coteau, et se met à sifler fort haut ; alors toutes ses per-

(1) *Voyages de M. de Thevenot en Europe, Asie et Afrique*, 3e édit., Amsterdam, 1727, t. I, p. 312 et 316-317.

drix reviennent, et s'assemblent auprès de lui, après quoi elles retournent chacune chez son maître, sans qu'il en manque jamais aucune, et elles entendent si bien le sifflet de celui qui a coutume de les mener paître, que si un autre siffle, elles n'iront pas à lui. »

Nènita. — Effets du tremblement de terre.

Il n'y a plus à Chio de perdrix apprivoisées, en revanche les perdrix sauvages n'y sont pas rares. Si on envoie dans la montagne un paysan bon chasseur, il en rapporte généralement une ou deux, à la fin de la journée. L'île possède aussi quelques lièvres, mais le peu de chair qu'ils ont manque de saveur. Lorsque les villageois vont dans les champs, ils sont, pour la plupart, armés de fusils à un coup, rouillés, fêlés, ressoudés en dix endroits. Ils les chargent de mauvaise

poudre, de chiffons, de morceaux de plomb, et mitraillent sans pitié tous les volatiles qui passent à leur portée. Quant aux citadins, ils ne chassent guère qu'en septembre, au moment des passages de cailles et de tourterelles. Ils installent alors des tentes, à Dòtia, non loin de Pyrghi, mangent sur place une partie de leurs victimes et envoient le reste à la ville.

IV

Nènita. — Le petropòlemos.

Je n'entreprendrai pas de faire parcourir au lecteur toutes les autres localités du centre et du sud-est de Chio. Entre elles et la ville, les communications sont faciles et les mœurs des habitants s'en ressentent. Si l'on veut avoir des impressions nouvelles, il faut aller jusqu'à Nènita. C'est un village propret, aux larges rues, aux maisons espacées et coquettes. La mer en est toute proche. A certains jours, elle se couvre de petites voiles blanches, immobiles. Ce sont des barques de Chio; ceux qui les montent pêchent le poisson ou les éponges. Vers le soir, quand les derniers rayons du soleil irisent encore les collines d'alentour et que déjà la côte d'Asie s'assombrit, on les voit s'éloigner une à une, pareilles à des mouettes qui regagnent leur gîte. Mais hélas! ici encore le bonheur et le calme ne sont qu'apparents. Nènita a été terriblement éprouvé par le tremblement de terre de 1882. Si ses maisons sont coquettes, c'est qu'on les a construites récemment ; si la mer est si proche, c'est qu'on a dû abandonner l'ancien village qui n'était plus que ruines : 260 personnes avaient péri sous les décombres.

Femme de Nènita.

Une rue de Kalamoti.

Nènita est le village natal de Kanellàkis. Nous fîmes en sorte d'y arriver un samedi soir, pour assister au *petropolemos*. C'est un combat à coups de pierre, que livrent les habitants de Nènita à ceux des trois bourgades voisines, Vouno, Flàtsa et Kini. Il a lieu le dimanche, après le coucher du soleil, et seulement une année sur deux. Si le soleil n'était pas couché, les Nénitousains l'auraient devant eux, ce qui les mettrait en état d'infériorité. D'autre part, tous les deux ans, la plaine qui sert de champ de bataille est couverte de plantations de coton. Or, si les paysans tiennent au petropòlemos, ils tiennent encore plus à leur récolte.

Le lendemain de notre arrivée, vers cinq heures, nous descendîmes dans la plaine. Ma curiosité était vivement excitée : on m'avait dit que, le dimanche précédent, un habitant de Nènita avait eu la mâchoire fracassée d'un coup de pierre, et le médecin venait de m'affirmer qu'il avait enlevé des parcelles d'os à la jambe d'un jeune homme de Kini ; le caillou, lancé par une fronde, ayant pénétré jusqu'à la moelle. La lutte venait de s'engager entre des enfants de douze à quinze ans. La plupart d'entre eux se servaient de frondes, qu'ils maniaient avec habileté. Elles produisaient un bruit sec, pareil au claquement d'un fouet ; la pierre s'échappait en ronflant et soulevait dans sa chute un petit nuage de poussière, qui permettait de juger les coups. Généralement l'enfant visé la voyait venir et l'évitait. Quand elle atteignait son but, c'étaient des cris de joie dans l'un des deux camps :

— Bravo ! bravo ! Nicolo.

Les combattants s'injuriaient, tout comme des guerriers homériques :

— Viens donc ici, enfant du diable !

— Vous allez voir le fils du pope, où il va se sauver!

— Μέσα, βρέ! Dedans! Dedans!

La victoire, en effet, est acquise à ceux qui font rentrer

Hommes de Kalamoti.

leurs adversaires au village; on la célèbre par des feux de joie, que souvent aussi on allume d'avance, par manière de raillerie. De tous les hauts faits, le plus éclatant consiste à prendre des tuiles sur les toits des ennemis.

Pendant que les adolescents se livraient à ces escarmouches, les habitants de Nènita, hommes et femmes, étaient descendus peu à peu en curieux, et ils causaient paisiblement par groupes, à quelques centaines de mètres des combattants.

— Tu vois, me disait l'un, ceux de Vouno sont peu nombreux aujourd'hui; nous n'aurions qu'à avancer et nous entrerions dans le village. C'est ce qu'ils feraient,

Femmes de Kalamoti.

s'ils étaient à notre place, mais le cœur ne nous en dit pas.

Des gars d'une vingtaine d'années s'étaient cependant mêlés à leurs cadets, de part et d'autre. Un moment vint où les Nénitousains plièrent.

— Ah! mais ils nous ennuient, à la fin, cria un homme de trente ans. Nous allons bien voir!

Ce fut alors à ceux de Vouno de perdre du terrain. Ils revinrent bientôt, avec du renfort. Bref, la bataille se trouva engagée entre des hommes de trente à soixante ans, qui se lançaient des pierres de plusieurs kilogrammes et cherchaient très sérieusement à se casser la tête. Les gens de

Vouno possédaient un habile stratégiste, dans la personne de leur maître d'école : il avait gardé des troupes de réserve et les avait munies de frondes solides, dont le bruit s'enten-

Kalamoti. — Un palikare.

dait au loin. Les Nénitousains essayèrent de les pousser parmi les oliviers, où les frondes seraient devenues inutilisables, mais leurs efforts furent vains, ils se virent contraints de céder, et la nuit seule empêcha leur défaite de se

changer en déroute. Si la lutte avait commencé une heure plus tôt, dans les mêmes conditions, elle aurait été meurtrière. Ce jour-là, il n'y eut à Nènita que quelques éclopés.

Homme de Kalamoti.

Le fils du maître d'école, chez lequel je logeais, vint se faire panser par sa femme ; il avait reçu une pierre à l'épaule et sa chemise était encore ensanglantée à deux endroits, du dimanche précédent.

Les gens sensés réprouvent cette coutume barbare, tout en convenant qu'il est difficile d'y mettre un terme.

— J'ai été une fois chercher mon fils, me contait un

vieux à barbe blanche, et je n'ai pas pu y tenir : je me suis battu comme les autres.

Kalamoti. — Jeune fille.

On dit que le gouvernement voulut un jour intervenir et envoya des cavaliers, qui se postèrent au milieu de la plaine. L'endroit était mal choisi ; on commença la bataille et les cavaliers décampèrent, disent les paysans.

V

Kalamoti. — Les costumes. — Les femmes de Kalamoti sont les plus belles de Chio. — Ce qu'on entend à Chio par une femme belle. — Jugement de Thevenot.

La route de Nènita à Kalamoti passe par Vouno, Flàtsa et Patrika, trois villages voisins l'un de l'autre et d'ailleurs peu curieux. Kalamoti en revanche vaut qu'on s'y arrête. C'est une des localités importantes de l'île ; elle possède un muddir, tout comme Kardàmyla et Volisso. L'évêque grec m'avait engagé à demander au muddir de Kalamoti des détails sur les astres et l'invention de l'écriture ; malheureusement, le jour où je visitai sa résidence, il était absent : le lecteur y perd peut-être l'exposé d'une théorie intéressante.

Les hommes de Kalamoti portent des braies, d'étoffe assez fine, ordinairement noire, une large ceinture de même couleur à plusieurs replis, un gilet à manches assez ouvert croisé par devant et, sur la tête, un grand linge blanc dont la forme rappelle les coiffures des anciens Égyptiens. Ils en font une sorte de mince turban et en ramènent les extrémités sur le haut de leur poitrine, où ils les nouent de façon à s'encadrer le visage. C'est un couvre-chef léger et commode, qui ne les empêche pas d'être noirs de figure, mais préserve parfaitement leur tête et leur nuque des rayons du soleil. Quelques-uns d'entre eux, le jugeant peu élégant, l'ont remplacé par le fez. Tout ce costume d'ailleurs est récent. Autrefois les hommes de Kalamoti étaient à peu près vêtus comme ceux de Pyrghi ; en 1899, les deux plus vieux du village s'habillaient seuls encore à l'ancienne manière.

On trouve fréquemment à la ville des femmes de Kalamoti, mais elles se sont parées, c'est-à-dire alourdies pour

Kalamoti. — Jeune fille.

la circonstance, et le cadre ne leur convient pas. Elles gagnent beaucoup à être vues chez elles. Nous avions franchi l'entrée du village, sans rencontrer personne, et nos mulets allaient s'engager dans une ruelle faite de voûtes succes-

sives, lorsque apparut en face de nous, à la fenêtre d'une des maisons qui surmontaient ces voûtes, la première femme de Kalamoti. Un large voile de toile blanche avan-

Kalamoti. — Jeune fille.

çait sur sa tête et retombait sur sa poitrine, en lui découvrant la gorge. Son visage pâle et fin se détachait sur un fond de cheveux noirs, les uns coupés ras un peu au-dessus des sourcils, les autres pendant en deux longues mèches à

l'intérieur du voile. On eût dit une recluse, qui regardait un instant le monde extérieur. Une seconde femme nous

Kalamoti. — Un ménage.

croisa presque aussitôt après. Elle portait la même coiffure. Son costume, entièrement blanc, se composait d'une camisole à peine serrée à la taille par une étroite ceinture, et

d'une jupe, qui lui descendait à mi-jambe. Elle avait les pieds nus et marchait avec grâce. D'autres, assises sur le pas des portes, autour d'un plateau de métal, façonnaient du bout des doigts de petits morceaux de pâte, sorte de vermicelle un peu grossier qu'on sèche au soleil et qu'on met ensuite dans la soupe. Je fus frappé de la ressemblance qui existait entre elles : presque toutes étaient grandes; elles joignaient à une finesse de traits assez rare chez les paysannes de Chio une pâleur de teint plus rare encore. On peut, rien qu'à son visage, reconnaître une Kalamotousaine; c'est assurément à Kalamoti que sont les plus belles femmes de l'île.

Ceci dit, je prie instamment le lecteur de ne pas se les représenter comme des beautés antiques. En Grèce, tous les Périclès ne sont pas de grands hommes, ni toutes les belles femmes des Vénus de Milo. Si même une paysanne de Kalamoti était jamais transportée sur un de nos boulevards, elle n'y aurait, j'en suis sûr, qu'un succès de curiosité et les Parisiennes seraient unanimes à critiquer la lourdeur de son corps. A Chio, les points de vue sont différents : une fine taille, une taille comme un anneau, μέση δαχτυλίδι, n'est prisée que chez les hommes; les femmes mettent volontiers un double vêtement pour augmenter leur ampleur. Et cependant, quand les palikares vantent, dans leur langage poétique, les charmes d'une jeune fille, c'est du mot λυγερή, flexible, qu'ils se servent le plus souvent. La contradiction d'ailleurs n'est qu'apparente : malgré l'épaisseur des vêtements, on arrive, avec un peu d'habitude, à distinguer la souplesse du corps, dans le balancement de la marche. Une Parisienne eut un jour à Kalamoti la fantaisie de se vêtir en villageoise. On la complimenta, mais personne ne l'appela λυγερή. Pour un homme de Chio, cette Parisienne manquait d'élégance.

La régularité des traits ne paraît jouer aucun rôle dans les préoccupations esthétiques des villageois. Pour eux, les

Kalamoti. — Femmes mettant leur voile.

signes caractéristiques d'un beau visage sont : des lèvres rouges, une bouche de sucre, des yeux noirs ou de saphir,

des sourcils pareils à une ganse, et par dessus tout un teint pâle.

> Tu es blanche comme le marbre de la fenêtre
> Et belle comme la Vierge qui est au monastère,

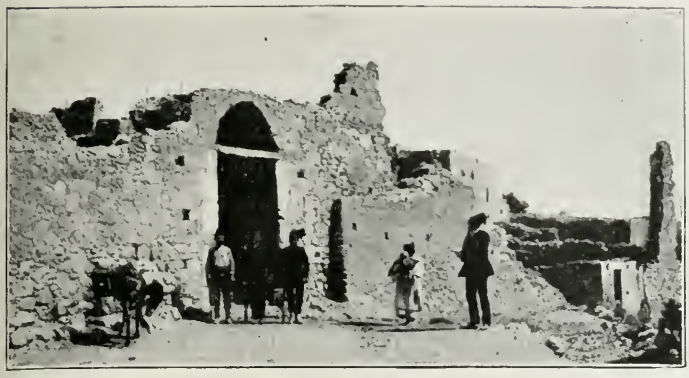
dit un de leurs distiques. Mes premières photographies furent peu goûtées des paysannes; elles les trouvaient trop noires; je supprimai les ombres, je tirai à peine les épreuves et elles se déclarèrent satisfaites. C'est, je crois, grâce à leur sarik que les femmes de Kalamoti l'emportent sur les autres par la blancheur du visage. Ce linge a sept piques ou $4^{m},55$ de long. Pour l'enrouler avec élégance, il faut le secours d'une voisine. Quand les villageoises travaillent aux champs, elles s'en couvrent presque complètement la face.

N'était leur caractère peu communicatif, c'est aux Kalomotousaines, et à elles seules, que s'appliquerait le jugement suivant de M. de Thevenot sur les femmes de Chio : « Elles sont très belles, et de taille avantageuse, elles ont le visage blanc comme le plus beau jasmin, qu'elles portent ordinairement à leur tête, et je n'ai vû aucun païs dont les femmes aient au visage tant de beauté et tant d'agrémens, je dis au visage, car elles ont le sein tout brûlé du soleil, et tout noir, ce qui m'a souvent étonné, veu qu'elles ne prennent pas plus de soin à se conserver le visage que le sein. Pour moi je ne me pouvois tenir de les quereller quelquefois, de ce qu'elles ne se le couvroient point avec quelque mouchoir ou autre linge, car après cela il ne se pourroit rien voir de plus beau. Leur habit sert encore beaucoup à les faire paroître si agréables, car elles sont toujours fort proprement vêtuës, et coiffées d'un linge fort blanc, fait en forme d'un petit capuchon rabattu par le

bout; outre tous ces agrémens, un autre plus solide est qu'elles ont toutes de l'esprit, mais un esprit enjoüé et gaillard, qui les rend les plus agréables personnes de la terre; si elles sont jolies, elles sont fort remplies de vanité, qui est un vice qui accompagne toujours ce sexe (1) ».

Malheureusement les femmes de Kalamoti sont aussi antipathiques que belles. Pour trouver l'esprit gaillard et enjoué dont parle Thevenot, c'est à Pyrghi qu'il faut aller.

(1) Voyages de M. de Thevenot, 3e édit., t. I, p. 318-319.



L'entrée de Pyrghi.

CHAPITRE VI

LE SUD DE CHIO

I

Les jardins de Chio. — Du kàmbos à Armòlya. — Pyrghi. Ses aspects

Pour se rendre de la ville à Pyrghi, on traverse le kàmbos dans toute son étendue. Durant plus d'une heure, ce n'est que jardins et maisons de campagne. Ces jardins font la gloire et la richesse de Chio. Tout en eux a son utilité, et cependant tout y semble disposé pour le plaisir des yeux. Leurs arbres sont alignés au cordeau. La terre en est soigneusement entretenue, des chevaux y tournent lentement, au chant des cigales, sous des berceaux de glycine ou de clématite, d'énormes roues garnies de pots de grès, qui

vont puiser l'eau dans les profondeurs du sol et la déversent en tous sens. Quand le soleil a mûri la récolte, on la transporte en Turquie, en Roumanie, en Autriche, en Russie, et l'étranger s'étonne d'apprendre que ces jardins d'agrément peuvent produire dans les bonnes années 17 millions de mandarines, 20 millions d'oranges et 2 millions de citrons.

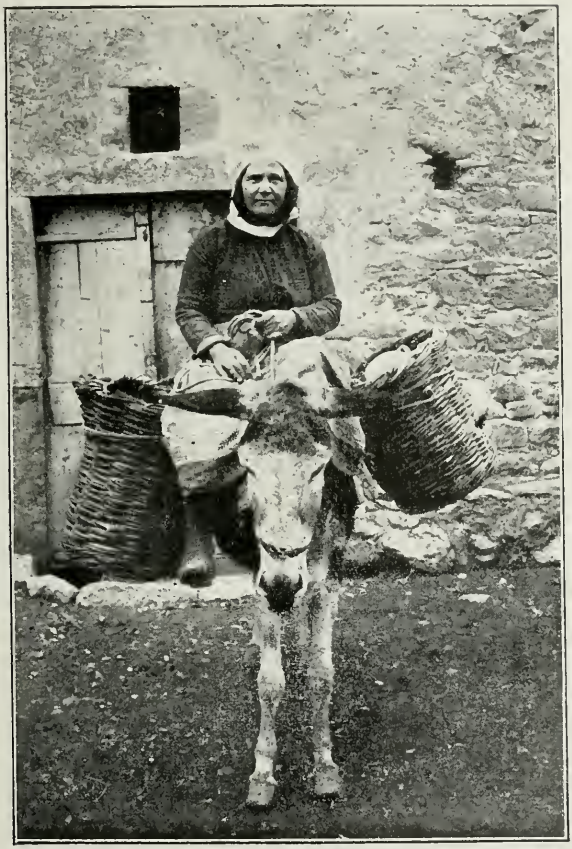
Au sortir du kàmbos, on gravit une montagne assez élevée, en laissant à gauche, dans la vallée, les villages de Vasìli, Zifias, Ververàto, Chalkios, Dafnònas et les ruines de Sklavya. C'est au sommet de cette montagne, tout près de Tholopotàmi, que commence la zone du mastic. Mais bientôt oliviers et lentisques deviennent rares, on chevauche dans la solitude, les hauteurs succèdent aux hauteurs. Enfin, voici Pyrghi! Vision trompeuse, pour qui ne tient pas compte de la pureté de l'atmosphère! On n'est encore qu'à mi-chemin, et Pyrghi ne s'est montré que pour disparaître aussitôt. Près d'un roc escarpé, où sont les restes d'une citadelle génoise, un petit village s'étend, irrégulier, sur une éminence ceinte de verdure. C'est Armòlya, où se fabriquent la plupart des poteries de l'île. Une heure après, on découvre subitement Pyrghi, à cinq cents mètres devant soi.

Qu'on se figure, au fond d'une large plaine parsemée de rares arbustes et entourée de collines peu élevées, un entassement de murailles sombres de forme polygonale, surmonté d'une tour carrée à demi ruinée. Le mystère et la désolation planent sur ces pierres, qu'on domine à peine de la route. Est-ce bien un village qu'on a devant soi? Ne dirait-on pas quelque immense forteresse d'un autre âge, rasée en punition d'on ne sait quels méfaits? Tout en elle a gardé un air hostile : la tour avec ses créneaux, les cons-

Sklavya et le kâmbos.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

tructions extérieures soudées l'une à l'autre de manière à former un mur d'enceinte impénétrable, la porte d'entrée,



Femme d'Armòlya.

aujourd'hui béante, jadis sans doute fermée, bardée de fer, et jusqu'aux ruelles tortueuses, pleines de recoins obscurs.

Où donc est le Pyrghi, dont les voyageurs ont vanté les attraits (1) ?

C'est que Pyrghi a mille aspects. Attendez que le soleil soit couché, qu'il ait *régné*, comme on dit là-bas. Les paysans alors reviennent des champs, en poussant des vaches devant eux, la plaine s'emplit d'échos, les rues s'animent, Pyrghi se métamorphose. Des jeunes filles apparaissent sur les seuils, jettent d'un mouvement gracieux une cruche sur leurs épaules, puis se dirigent vers la fontaine située hors du village. Suivez-les. Leur cruche une fois pleine, elles la présenteront d'elles-mêmes à vos lèvres, babilleront avec vous, le bras gauche relevé, la main droite campée sur la hanche, et vous aurez plaisir à les regarder s'éloigner rapidement, le long du mur d'enceinte. Le jour de notre arrivée, comme nous étions à la fontaine, nous vîmes aussi descendre du coteau voisin, par un sentier en lacets, une théorie de villageois vêtus de blanc et précédés d'une cornemuse. Ils avaient terminé quelque travail champêtre et s'en réjouissaient à leur façon. Ils s'arrêtèrent devant la porte du village et commencèrent une danse au rythme lent, à laquelle prirent part quelques femmes.

Après le dîner, je m'assis sur une terrasse. La lune était dans son plein ; on eût pu compter les arbustes des collines environnantes. Pyrghi avait repris son air mystérieux, avec quelque chose d'infiniment doux, cette fois. Au pied de la vieille tour, une fenêtre, garnie de pots de basilic, était encore éclairée et, tout près d'elle, une voix chanta, dans le silence du soir :

(1) Jean Psichari, Τὸ Ταξίδι μου, Athènes, 1888, p. 123-137 ; Gaston Deschamps, *Sur les routes d'Asie*, Paris, Colin, 1894, p. 97-104.

— Il était nuit, ô ma mignonne,
Quand j'ai baisé tes deux grands yeux.
Qui nous a vus, dis-moi? Personne,
Hormis la lune, dans les cieux.

— La lune l'a dit à l'étoile,
Qui l'a dit à l'aube du jour,
Et l'aube l'a dit à la voile,
Ainsi vont les secrets d'amour.

La voile l'a dit à la rame,
La rame au joyeux matelot,
Qui l'a chanté devant sa femme :
Le monde le saura bientôt (1).

II

Maison de bourgeois et maisons de paysans.— Nous mangeons des hiboux.

La maison où nous logeâmes, lors de mon premier séjour à Pyrghi, était la plus belle du village. Elle venait d'être construite par un vieux paysan qui avait fait fortune à Malte dans les tabacs. Il habitait la ville et nous l'avait cédée pour la modique somme de vingt-trois francs par mois. Elle présentait un curieux mélange d'architecture européenne et villageoise. On la distinguait des autres à ses deux étages, à son toit de tuile et au marteau de la porte d'entrée :

— Ἀρχοντικὸ σπίτι, disait-on. — Une maison de bourgeois.

On y pénétrait par l'écurie, une vaste écurie, où deux

(1) La traduction de la première et de la troisième strophes de cette chanson, bien connue en Grèce, est empruntée presque entièrement à M. Edm. Gondinet (*Libres*, drame en cinq actes et huit tableaux, Paris, Michel Lévy, 1875, in-18, p. 106).

bœufs erraient en liberté. C'étaient d'ailleurs d'innocents animaux, qui d'ordinaire nous livraient passage,

Pyrghi. — Revenant de la fontaine.

sans trop se faire bâtonner. Pendant nos trois mois de cohabitation je ne leur découvris qu'un défaut : le manque d'herbe les avait rendus omnivores. Ils nous mâchonnèrent, un jour, une couverture de voyage et, le lendemain, j'arri-

vai juste à temps, pour sauver d'un désastre mon appareil photographique, dont la courroie était déjà totalement dé-

Pyrghi. — Les filles de notre cuisinière.

vorée. Un escalier en pierre prenait dans un coin de cette étable et réunissait le rez-de-chaussée, séjour des bêtes, au premier étage, demeure des hommes. Il y avait, tant là qu'au second, sept ou huit chambres pavées et blanchies à la chaux.

Toutes les maisons de Pyrghi n'offrent pas un tel confort. Abstraction faite du rez-de-chaussée, partout le même, elles ne se composent généralement que d'une salle et d'une cuisine. Au milieu de celle-ci, trois pierres plates sont fixées dans le sol. On place sur elles un poêle ou un pot de terre, sous lesquels on allume un feu de brindilles ou de bois. La fumée se répand dans toute la pièce, couvrant les murs de suie, et s'échappe soit par la porte, soit par un trou ménagé dans le toit à cet effet. Les yeux des ménagères en souffrent et les mets ainsi préparés prennent un goût particulier; mais on s'y habitue vite et, lorsqu'on revient à la ville, les potages de Bati semblent fades.

Nous eûmes d'abord, comme cuisinière, une vieille qui prétendait avoir servi jadis dans la famille du patriarche d'Alexandrie. J'appris plus tard que c'était en qualité de nourrice. Elle s'adjoignit un chasseur. Celui-ci, persuadé que des Européens, mangeurs de grenouilles, devaient avoir des goûts bizarres, abattit indistinctement perdrix, moineaux, éperviers et hiboux.

— Nous avons du gibier, aujourd'hui, disait la vieille joyeusement, de petits oisillons tendres et doux!

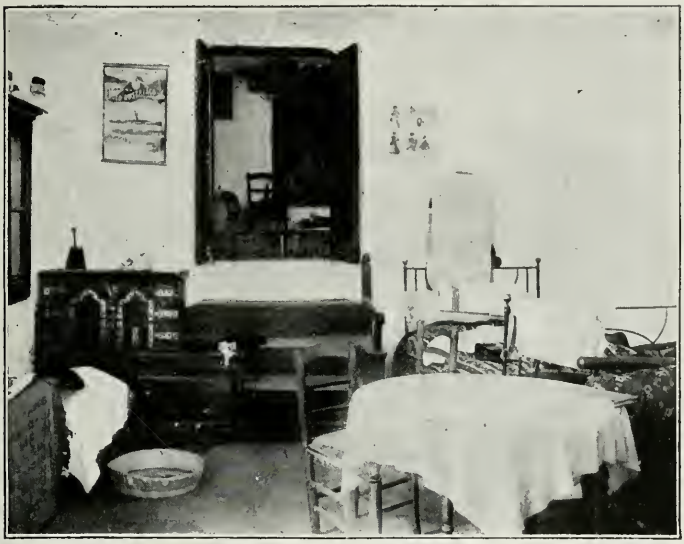
Comme elle avait soin d'enlever les têtes et les pattes, nous fûmes assez longs à comprendre que la saveur spéciale de ces volatiles tenait autant à leur nature qu'à l'inexpérience de notre cuisinière.

III

La famille Yannìri : Irène, Marou, Angélique, Kali.

L'année suivante je m'installai chez les Yannìri, où la mort récente du vieux père m'avait seule empêché de loger,

la première fois. C'est dans cette maison que sont reçus, depuis de longues années, tous les étrangers qui visitent Pyrghi, et la plupart d'entre eux paraissent y avoir laissé une parcelle de leur cœur.



Pyrghi. — Chez les Yanniri.

— Ah ! vous allez à Pyrghi ! me disait un soir, sur le boulevard, un grave professeur de l'Université de Paris, ancien élève de l'École d'Athènes. Quel charmant village ! J'y ai séjourné autrefois et j'y suis devenu amoureux fou. Une splendide jeune fille ! Elle s'appelait Irène. Ce doit être une vieille femme maintenant.

Je la retrouvai sans peine ; c'était Irène Yanniri, elle était mère de six enfants. Je prononçai devant elle le nom de ce professeur.

— Te le rappelles-tu ? lui dis-je, d'un ton indifférent.

Elle répondit de même :

— Oui, je me le rappelle.

J'eus plusieurs fois l'occasion de la photographier, mais bien que son visage fût encore assez beau, je n'eus pas la cruauté de communiquer les épreuves à son ancien admirateur.

Deschamps (1) parle avec enthousiasme de Marou, la sœur d'Irène. « Je n'oublierai pas Marou Yanniri, dit-il, la plus grande et la plus belle de toutes... Le vieux était assis à terre les jambes croisées, fatigué et ensommeillé. La vieille était près de lui, toute cassée et ridée. Marou était assise sur un banc de pierre et son sourire laissait briller dans l'ombre ses dents blanches. Près d'elle, sa sœur aînée (Irène), dont le mari était absent, tenait sur ses genoux un bel enfant aux boucles blondes et aux yeux câlins. » Quand il quitta Pyrghi, Marou était parmi les travailleuses matinales qu'il trouva le long de la route. « De loin, à travers le chemin où flottait un arôme subtil de lavande sèche, elle me lança de sa voix claire, dans son langage enfantin, des paroles d'adieu. »

Marou est morte, après quelques mois de mariage, et j'ai assisté aux secondes noces de son mari. Mais le bel enfant aux boucles blondes et aux yeux câlins, qu'Irène tenait sur ses genoux, est aujourd'hui une jolie jeune fille. Ses yeux ont ému un Parisien, qui a passé trois semaines à Pyrghi, avec moi. Elle a nom Angélique. Un jour, le Parisien lui a dit, en grec, le distique connu :

> Ma petite Angélique de sucre, ma petite Angélique de miel,
> Ma petite Angélique, eau fraîche que boivent les anges !

et ses joues se sont colorées de pourpre.

(1) Deschamps, *Sur les routes d'Asie*, p. 99 et suiv.

Moi-même j'ai beaucoup admiré Kali, la femme de Kosti Yannìri, qui nous donna l'hospitalité. Elle avait la voix douce, un visage allongé, des traits d'une régularité parfaite, des cheveux noirs et des yeux gris-bleu, pleins de

Chez les Yannìri. — Kanellàkis.

mélancolie. C'était une excellente ménagère, parlant peu et sachant distinguer du premier coup le côté saillant des choses; chacun de ses mots était un tableau. Elle aimait Pyrghi; l'Europe si vantée ne lui disait rien qui vaille. Heureuses gens, dont l'ambition ne dépasse pas les collines qui entourent leur village!

IV

Vie des Pyrgousains. — Les impôts sont excessifs. — La chasse aux contribuables. — Les résignés. — Un pacha rapace.

La vie d'un Pyrgousain est simple. Enfant, il fréquente l'école, où il n'apprend rien, ou bien aide ses parents, dans les travaux des champs. Jeune homme, il s'expatrie quelquefois, pour satisfaire ce besoin de voyager que tous les Grecs, depuis Ulysse, ont dans le sang. Il en revient plus mûr, sinon plus riche, et reprend les occupations de ses pères, c'est-à-dire sème du blé, cultive sa vigne, soigne ses lentisques et élève des enfants qui feront comme lui. Il est rare que les femmes quittent Pyrghi. Quelques-unes s'engagent comme bonnes à la ville et même vont jusqu'à Constantinople ; mais elles aiment tant leur village qu'elles y rentrent bientôt et s'empressent de reprendre le costume qu'elles avaient abandonné. Toutes jeunes, elles gardent les marmots au berceau. Dès que les forces leur sont venues, elles travaillent elles aussi dans les champs, récoltent le mastic, arrosent les jardins, ramassent les olives, prennent soin des plantations de coton et tissent la toile de leurs vêtements. La maternité les abat vite. Elles sont vieilles à trente ans.

N'étaient les sommes relativement considérables qu'ils doivent verser comme impôts, les gens de Pyrghi trouveraient cette existence assez douce. Malheureusement le fruit de leurs sueurs n'est pas entièrement à eux ; une bonne partie va au gouvernement turc, qui ne leur donne rien en échange.

J'assistai un jour à la perception des impôts de Pyrghi.

Elle avait lieu le soir, au café. Les gérontes compulsaient leurs registres, entre deux soldats. Dans un coin de la salle,

La porte d'Elỳmbi.

cinq ou six paysans semblaient assoupis. Au dehors, des soldats dépenaillés pourchassaient les débiteurs récalcitrants, car les Pyrgousains ne délient pas volontiers les cordons de leur bourse au profit du fisc. Dès que l'ap-

proche des collecteurs est signalée, le village se vide comme par enchantement. C'est à qui se découvrira au loin quelque besogne imprévue. Notre voisin s'en était allé, avec son fusil, coucher à la belle étoile, sous prétexte de respirer l'air frais et de piquer les lentisques de grand matin; mais les uniformes n'étaient pas étrangers, je crois, à cet amour de la nature. A Elỳmbi, les Turcs trouvent un utile auxiliaire dans la disposition extérieure du village. Non seulement le mur d'enceinte y est intact, mais les deux portes peuvent se fermer. Les zaptiehs arrivent avant l'aube et les habitants sont pris comme dans une souricière.

Ce soir-là, Pyrghi comptait cependant des résignés. De temps à autre, l'un d'eux apparaissait sur le seuil. Nous distinguions la silhouette du soldat qui l'accompagnait et le quittait seulement après s'être assuré qu'il ne s'échapperait pas. La victime jetait dans la salle un regard méfiant et entrait en courbant l'échine.

— Moi, dit un vieux malin aux gérontes, j'ai versé l'autre fois 19 triària et un medjidié. Je ne sais pas quel est mon impôt, je sais simplement que j'ai donné ce qu'on m'a dit.

— Voyons, firent les gérontes, en feuilletant leurs registres. Tu n'aurais dû payer que 18 triària et un medjidié. Et tu as payé..... mais c'est exactement ce que tu as payé!

— C'est ça qui est écrit?

— Cela même.

— Alors je me suis trompé. Excusez-moi; je me fais vieux et ma mémoire s'en va.

Près de lui, un forgeron fumait son narghilé, la tête penchée, les yeux dans le vague. Quand vint son tour, il sortit un louis de son mouchoir.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Pyrghi. — Anciens costumes.

— Fais-moi d'abord un reçu, dit-il.

— Mais les livres font foi. A quoi bon un reçu?

— Comme souvenir.

On lui remit quelques mots sur du papier d'épicerie; il avança à regret sa main calleuse, déposa les vingt francs sur le bord de la table et reprit son air rêveur.

Pyrghi. — La place publique.

— Maintenant, fit-il, au bout d'un instant, mets ta signature au bas de ce que tu viens d'écrire.

— C'est inutile; nous la mettons à la fin du livre.

— Qu'est-ce que ça te coûte? Une signature, c'est si peu de chose. Allons, mets-la. Et transcris tout ça dans le gros livre.

On continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait recueilli la somme dont on a besoin.

— Nous lèverons encore l'impôt demain, dit un des collecteurs. Gare à ceux qui ne seront pas en mesure de payer!

— Mais nous n'avons pas encore vendu notre blé.

— Vendez-le ce soir. Nous avons amené deux marchands avec nous!

Les gérontes, en pareille occurrence, ne sont pas les moins à plaindre, car ils doivent faire en sorte de ne mécontenter ni leurs maîtres, ni leurs électeurs, et la rapacité de certains gouverneurs les place parfois dans des situations difficiles. Au mois de septembre dernier, un ami m'écrivait qu'il avait trouvé Pyrghi en émoi. Le successeur de Rechid pacha avait fait venir les gérontes et leur avait dit :

— Il nous faut de l'argent, cette année.

— Bien, mon pacha. Nous avons apporté avec nous une partie des impôts et nous tâcherons de payer le reste en octobre.

— Nous aurons des dépenses supplémentaires.

— La récolte s'annonce mal, mon pacha. Il a plu sur le mastic. Et le village est si misérable! Des masures, une vieille tour, des champs pleins de pierres.

— Ah! vous avec une tour?

— Oui. Elle date de l'ancien temps. On dit que chaque village avait la sienne. Les autres sont détruites et la nôtre menace ruine.

— Comment, la vôtre! Elle est au gouvernement, cette tour. Mais le gouvernement consent à vous la vendre. Nous allons régler l'affaire.

Les gérontes rapportèrent la nouvelle au village. On parla de démolition. Pyrghi est peut-être aujourd'hui privé de son plus bel ornement.

La tour et les terrasses de Pyrghi.

Obtenu avec jumelle Mackenstein

V

Le dimanche à Pyrghi. — Description des costumes : hommes, femmes, jeunes filles.— La place publique dans l'après-midi.

Les Grecs ont, dans leur calendrier, d'innombrables saints dont ils célèbrent d'autant plus scrupuleusement les fêtes, qu'ils sont par nature portés au repos. Le voyageur, même s'il ne reste que peu de jours à Pyrghi, a bien des chances de trouver les villageois en liesse. C'est à sept heures du matin, au sortir de la messe et sur la place publique, qu'il faut les voir. Cette place est carrée. Son côté sud est occupé par le principal café du village, une bicoque au balcon branlant, que domine le vieux donjon. A l'ouest est l'église, avec son mur orné de dessins à la chaux. Les deux autres côtés sont formés par de solides bâtisses de pierre terminées en terrasse. Des rues aboutissent aux quatre angles, les unes relativement larges, les autres étroites et traversées d'arceaux.

Après l'office, les paysans se forment par groupes, les hommes séparés des femmes, et s'entretiennent des évènements de la semaine. Leur costume est des plus pittoresques.

Les hommes portent un pantalon blanc, sur lequel tombe une grande chemise brodée aux manches, fendue sur les côtés, plissée dans le bas en accordéon et serrée à la taille par une large ceinture noire de six piques (1). Sur cette chemise, ils passent une camisole blanche, croisée et sans manches, par-dessus laquelle ils mettent, en hiver, une

(1) 3 mètres 80.

courte veste d'étoffe bleue. Leur coiffure varie. Les jeunes gens vont tête nue ou se contentent d'un chapeau de paille plat ; les hommes mariés ont une calotte de feutre rouge entourée d'un mouchoir sombre.

Les femmes, pour se vêtir, endossent d'abord une robe de dessous, sans manches, terminée par un ourlet brodé de huit à dix centimètres, puis un corsage court qu'elles entrent par la tête et dont les manches seules doivent apparaître. Dans les costumes de fête, ces manches, larges et longues, sont relevées sur l'avant-bras ; les épaules et le bas en sont ornés de broderies de couleurs vives, faites dans l'étoffe elle-même. Vient ensuite une blouse sans manches, ouverte en cœur par devant et échancrée en carré par derrière, de façon à découvrir la nuque. Le devant de cette blouse est plat ; le derrière, à partir du bras, est à plis gaufrés très rapprochés. Elle descend un peu au dessous du genou et laisse passer environ vingt centimètres du premier vêtement. L'ensemble est coupé à la taille par une ceinture étroite et lâche, dont les extrémités retombent en avant. Un mouchoir d'indienne, entré dans les entournures, couvre la gorge et la poitrine. Tout ce costume, moins seyant, il est vrai, que celui des Kalamotousaines, est fait d'une toile blanche très grossière. Seules, les femmes en deuil ont une blouse noire ou bleu foncé.

Comme coiffure, les toutes jeunes filles portent crânement, en arrière de la tête, une espèce de béret brodé à deux cornes, fixé en avant par une grosse épingle. Lorsqu'elles sont en âge d'être mariées, elles quittent ce béret pour un *sarik*, qui rappelle le chaperon du moyen-âge, un chaperon à bords plats, fait d'une écharpe brodée et frangée. L'un des bouts de cette écharpe est flottant ; le reste couvre d'abord la tête, puis passe sous le menton, se drape

derrière la nuque, s'enroule en turban, et finit en corne sur la tempe gauche, la frange formant gland. L'extrémité laissée libre est rejetée sur la tête. Quant aux cheveux, ils sont coupés droits sur le front et pendent, en touffe épaisse, de chaque côté du visage.

Pyrghi. — La place publique.

Dans l'après-midi, la place publique s'anime de nouveau. Les vieux fument leur narghilé, au balcon du café, les femmes s'accroupissent devant les portes et, le long des maisons, sur les bancs de pierre, les jeunes filles sont assises, parées de leurs plus beaux atours. Les palikares, la fleur sur l'oreille, débouchent des rues voisines, se prennent par les épaules et s'avancent lentement, en chantant des chansons d'amour. Ils enserrent les jeunes filles dans un demi-cercle. Celles-ci écoutent, immobiles, les yeux

baissés, appréciant en silence et la voix des chanteurs et les choses qu'ils leur disent.

VI

La poésie chez les paysans grecs. — *L'Occasion perdue.* — *La Mère oubliée.* — Distiques. — L'amour par procuration.

Celui qui n'a vu que les paysans de France peut difficilement s'imaginer quels trésors de poésie renferment les âmes grecques les plus simples. C'est sur les lèvres des villageois qu'éclosent, en Grèce, les fleurs qui manquent dans la campagne. Ils m'est arrivé plus d'une fois, à Chio notamment, d'aviser une jeune fille de treize à quatorze ans, et de lui demander des chansons. Elle refusait d'abord, disant qu'elle n'en connaissait pas. Peu à peu elle s'enhardissait ; j'écrivais et c'était moi qui me fatiguais le premier. Ces chants sont aussi variés que l'esprit grec lui-même. J'en sais, dont la saveur a quelque chose de gaulois ; tel le suivant, qu'on pourrait intituler *l'Occasion perdue :*

Une perdrix chantait, au levant, au couchant,
Que jamais un chasseur n'avait pu la chasser.
Quand le chasseur l'apprit, cela lui déplut fort ;
Il posa des collets, des gluaux dans la plaine,
Et des filets de soie à la fraîche fontaine,
La perdrix vint pour boire et se prit par le bec :
« Saisis-moi doucement, chasseur, car je rends l'âme. »
Il la prend doucement et la laisse échapper.
« Pauvre chasseur, qui prends doucement les perdrix
Et les laisses s'enfuir, pour le bonheur d'autrui ! »

D'autres sont de petits chefs-d'œuvre de finesse et de concision :

« Adieu, père ; adieu, mère ; adieu, frères et sœurs ;
Je vous quitte et je vais en pays étranger.
Je reviendrai, maman ; ne t'afflige pas trop.
Ton fils, de l'étranger, t'enverra des messages,
Par le givre d'hiver, la fraîcheur du printemps,
Par les astres du ciel et les roses de mai ;
Il t'enverra de l'or, t'enverra de l'argent,

Pyrghi. — Jeunes gens.

Toutes sortes d'objets dont tu n'as pas idée.
— Bonne route, mon fils. Que les saints t'accompagnent,
Que ma bénédiction te soit un talisman
Qui te garde des sorts. Pense à nous, mon enfant ;
Le pays étranger est plein de séductions.
— J'aimerais mieux, maman, j'aimerais mieux mourir,
Que de vous oublier sur la terre étrangère. »
Douze ans se sont passés, douze ans et quinze mois.
Nul bateau ne l'a vu ; tous les marins l'ignorent.
Un baiser, il soupire ; un autre, il est séduit ;
Un troisième baiser, sa mère est oubliée.

Mais c'est surtout dans les distiques ou chansons menues, *lyanotràgouda*, qu'excellent les paysans grecs, hommes et femmes. Les vers en sont ordinairement rimés ; ils se composent de deux hémistiches, l'un de huit, l'autre de sept syllabes, avec des temps forts sur certaines d'entre elles. Les pensées, dans ce moule, acquièrent facilement un aspect gracieux. S'il leur arrive parfois d'être banales, ce n'est pas que les chanteurs aient manqué d'inspiration ; c'est que, pour eux, les vers sont le langage de tous les jours et qu'ils trouvent naturel de mettre en distiques les choses les plus simples ; j'ai entendu des femmes s'injurier en distiques !

Il va de soi que l'amour est le thème habituel de ces compositions. Elles célèbrent le charme de la personne aimée, décrivent les tourments des cœurs épris, conseillent ou raillent à l'occasion :

Mon amoureuse gentiment faite, fleur champêtre, tes cheveux frisés étincellent comme le soleil.

Ton corps est un citronnier et tes cheveux en sont les branches : heureux le jeune homme qui y grimpera et cueillera les citrons.

Tes yeux sont des mers, tes sourcils sont un port ; aucune tempête ne les bat, aucun hiver ne les éprouve.

Parmi les étoiles du ciel, c'est la plus petite qui te ressemble, celle qui brille à minuit et éclipse toutes les autres.

Quand ta mère t'a mise au monde, le soleil est descendu ; il t'a donné la beauté, puis il a repris sa place.

N'est-ce pas dommage que j'aie si soif, que la fontaine soit devant moi et que je ne puisse pas y boire ? A-t-on jamais vu pareil tourment ?

Si tu étais venu chanter à ma porte, au mois de mai, lorsque le sommeil est si doux, alors je t'aurais aimé.

Mon seigneur élancé et mince, mon seigneur élancé et frais, nos amis connaissent notre amour ; marche avec précaution.

Mon petit oiseau, je t'en prie, ne t'appuie à aucun mur, ne respire le parfum d'aucun œillet, ne donne pas ailleurs ton amour.

Si jamais tu m'abandonnes, pour en aimer une autre, que la fièvre te tienne, été comme hiver.

L'arbre que je caressais, je lui ai pris sa fleur; qu'un autre prenne le tronc et qu'il en fasse du bois.

Pyrghi. — Jeunes filles.

Les distiques d'amour se chantent le soir, dans les ruelles du village, ou les jours de fête, comme accompagnement de

la danse. C'est, avec quelques serrements de main furtifs, le seul moyen qu'ait l'amoureux de faire sa cour. Mais comme, à Pyrghi, depuis le tremblement de terre, on ne danse plus sur la place publique, à moins qu'un étranger ne le demande expressément et n'efface d'avance le péché en donnant une livre turque pour la Panaya (1), les jeunes gens en sont réduits à former, le dimanche, devant les jeunes filles, le demi-cercle dont il a été question plus haut. A laquelle de celles-ci s'adresse plus particulièrement la chanson? Quelques initiés seuls le savent. Son visage ne la trahit pas; il existe un distique grec qui dit :

Il y a trois bonnes choses chez l'homme : la beauté, le bon sens et le fait de ne pas dévoiler ce qu'il a dans son cœur.

Du reste, pour mieux dépister les mauvaises langues, l'amoureux évite de venir chanter lui-même. Ce sont ses *compagnons* (2) qui le remplacent.

Tu es blanche comme un citronnier et rouge comme une grenade; mon compagnon m'a envoyé pour te le dire en chanson.

VII

Le mariage. — La demande. — Les fiançailles. — Le cortège nuptial. — Coutumes diverses.

Lorsqu'une jeune fille et un jeune homme se plaisent et croient pouvoir compter sur l'assentiment de leurs parents,

(1) La Vierge.

(2) Il est d'usage, à Pyrghi, que les jeunes gens et les jeunes filles se choisissent des *compagnons* ou des *compagnes* de leur âge, auxquels ils s'unissent par une libre fraternité et dont ils portent le deuil, en cas de mort.

celui-ci charge un de ses proches de demander la jeune fille en mariage. Les formalités alors se succèdent, suivant un ordre défini, et les paroles mêmes que prononcent les intéressés sont pour ainsi dire réglées par l'usage.

Pyrghi. — Une procession.

— Prends-le, ma fille, disent les parents. C'est un bon parti. Il a des maisons, des champs, des mulets.

— Jamais de la vie, répond la jeune fille en pleurant. J'aimerais mieux me marier à un Turc, entrer dans un monastère !

Qu'on n'attribue cette attitude ni à l'hypocrisie, ni à la pudeur. C'est le reste d'une superstition vieille comme le monde, et dont bien peu d'entre nous sont complètement détachés : il n'est pas bon de témoigner trop ouvertement sa joie ; qui rit vendredi, dimanche pleurera ; la fortune est

jalouse et les plus habiles sont ceux qui savent le mieux lui donner le change. Dans beaucoup de pays, les enlèvements simulés qui précèdent le mariage n'ont pas d'autre origine. A Pyrghi, la fiancée joue jusqu'au bout ce rôle de sacrifiée.

On réitère la demande plusieurs jours de suite. La jeune fille déclare enfin qu'elle ne sait quel parti prendre et qu'elle obéira à ses parents. Les amis et connaissances viennent alors féliciter la famille.

— Que l'heure soit propice à vos entreprises.

— Merci, répond-on.

Et s'il s'agit d'un célibataire, on ajoute :

— A bientôt votre tour.

La demande une fois accueillie, les fiancés ne doivent plus s'appeler par leurs noms; ils se servent uniquement, en s'adressant l'un à l'autre, des mots *vrè* et *mori*, qui sont ici de simples interjections. Le mariage a lieu, le plus souvent, dans la huitaine qui suit la demande. Auparavant, le pope vient à la maison, présente à la jeune fille une lettre destinée à l'évêque et lui demande :

— Est-ce avec ton assentiment ?

— Oui, dit-elle, en tendant la lettre à son fiancé, qui la rend ensuite au prêtre.

Le jour où la fiancée doit se rendre chez son futur époux, sa mère et ses compagnes l'assistent.

— Change de vêtements, mon enfant. Tu n'es pas la première à qui pareille aventure arrive.

Les jeunes filles viennent de toutes parts. On lui met son sarik. Elle en relève la mentonnière, en rabat la partie supérieure, de façon à se couvrir presque entièrement le visage, ce qui est un signe de deuil, appuie sa tête sur l'épaule d'une de ses compagnes, et on se met en marche pêle-mêle.

Quelques palikares précèdent le cortège, tenant en main une bouteille de raki dont ils régalent les passants. Tout le

Pyrghi. — Femme à la fontaine.

monde boit au même verre. On fait une courte halte devant les tavernes. Les jeunes gens chantent des *manè*, pendant que la fiancée fait son possible pour verser des larmes. Le futur époux est mêlé aux autres hommes.

Généralement, cette procession nuptiale a lieu de jour. Une fois pourtant, j'ai vu mener, le soir, la jeune fille chez son fiancé, peut-être parce que celui-ci était un veuf; ceux qui l'accompagnaient portaient des bougies allumées. Lorsqu'on arrive à la porte extérieure de la maison, un jeune homme, premier-né, prend un pic dont il appuie la tête sur le seuil et dont il tient le manche. La jeune fille hésite, fait le signe de la croix, dit : « Eh là! ma bonne Vierge, que l'heure me soit bonne! » et le franchit, en mettant le pied droit en avant. On monte au premier étage; on y prend du raki, des pois chiches grillés, des tranches de pastèque, et on donne des loukoums aux jeunes filles. La fiancée ne mange pas, parce qu'elle n'a pas d'appétit.

La cérémonie du mariage se fait dans la maison même, suivant les rites de la religion grecque. C'est le parrain et la marraine qui y jouent le principal rôle et échangent les couronnes que portent les deux jeunes mariés. C'est également le parrain qui, le soir, se tient avec quelques autres à la porte du thalamos, dont il a la clef dans sa poche. Lorsqu'on a acquis, par des questions, la certitude qu'aucun maléfice ne s'oppose au bonheur des deux époux, le parrain ouvre la porte et la jeune femme reçoit sur le lit nuptial. Il y a quelques années, un coup de pistolet annonçait au village l'heureux événement. On sert du foie à l'épousée ainsi qu'à son mari; la chambre s'emplit de visiteurs; dehors, commencent les sérénades.

Dans cette haute maison, que pas une pierre ne se fende et que le couple qu'on vient d'unir vive de nombreuses années.

Au matin, on fait des beignets et on boit du raki. Le dimanche suivant, le parrain et le garçon d'honneur apportent

aux époux, sur un plateau, des bonbons, des loukoums, des tranches de pastèque, et ainsi trois dimanches de suite.

VIII

La noblesse à Pyrghi. — L'enlèvement de Kali. — L'enlèvement d'Annou. — Hadzi. — Un moyen de calmer les émotions. — La poursuite. — Retour d'Annou. — Un homme parfait : Pandélàros. — Le phonographe consolateur. — Une scène d'opéra-comique. — Récit d'Annou. — Souvent femme varie : un exemple à Pyrghi.

Les gens de Pyrghi, comme d'ailleurs tous les habitants de l'île de Chio, aiment l'argent, et qui le croirait ? il existe chez eux des préjugés de caste. A égalité de fortune, telle famille est plus noble que telle autre, parce qu'elle a compté parmi ses chefs des personnages plus importants. Il arrive donc souvent que les parents voient d'un mauvais œil le mariage projeté. Si l'obstacle vient des parents du jeune homme, celui-ci passe outre, car il n'est pas tenu de leur demander leur consentement. Dans l'autre cas, c'est presque toujours par un enlèvement qu'on résout la difficulté. La douce Kali n'avait épousé Kosti Yannìri qu'en se prêtant à une entreprise de ce genre ! Elle voulut bien, un jour, m'en conter les péripéties au phonographe. Voici la traduction de son récit :

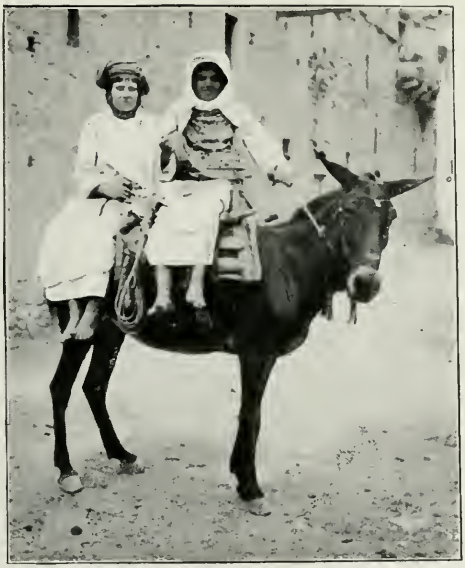
— Mon père voulait me donner un fiancé, mais moi, j'en aimais un autre. Un soir, nous nous sommes entendus, nous sommes allés dans une maison et nous avons décidé ce que nous devions faire, pour partir le lendemain matin. Il a été convenu que je laisserais échapper notre bœuf, qu'une femme me l'emmènerait, que j'irais à sa recherche et qu'on m'enlèverait. Mais ce n'est pas comme ça que nous

avons fait. Le matin, ils m'ont prise tout de suite et m'ont entraînée dans les fèves. Il y avait de la rosée, j'étais mouillée, trempée. On m'a mise sur un mulet; mon sarik s'est

Pyrghi. — Femme en deuil.

défait et pendait. On m'a fait courir sur les montagnes, dans les vallées. L'un des hommes avait si peur, qu'il se mordait les mains et les mangeait, pour se donner du courage et arriver au sommet de la montagne. On m'a conduite à Lithi. Nous y sommes restés un soir. Mais mon ancien

amoureux avait été, avec mon frère, chercher des zaptiehs. Tout le village de Lithi venait nous dire : « Ton frère parcourt la montagne avec les gendarmes. » Nous nous sommes sauvés, et en route on nous l'a répété. Nous avons eu peur et nous nous sommes arrêtés dans une vallée, en attendant



Pyrghi. — Retour des champs.

la tombée de la nuit. En revenant, nous nous sommes arrêtés encore. L'un de nous est rentré à Pyrghi et nous a fait dire de ne pas mettre le pied dans le village, tant que les gens seraient éveillés. Nous sommes restés là jusqu'à la nuit close. Il faisait froid; je ne pouvais pas parler, tant j'étais gelée. Mes mains étaient glacées, ma respiration prise. Nous avons fini par rentrer. Mon père était chez nous, et nous sommes allés dans une autre maison.

Personne ne s'en est douté. Le lendemain, on nous a mariés.

Il est des cas, où l'amoureux a contre lui non seulement les parents de celle qu'il aime, mais la jeune fille elle-même. J'ai eu la chance de pouvoir suivre d'assez près, pendant mon second séjour à Pyrghi, les péripéties d'un enlèvement accompli dans ces conditions.

En 1899, quand on demandait aux Pyrgousains quel était leur meilleur chanteur, ils répondaient unanimement :

— C'est Hadzi ! Pas un ne connaît les douze airs (1) comme lui.

Hadzi veut dire *pèlerin*. Les Grecs donnent ce titre à ceux qui ont fait le voyage de Jérusalem. Hadzi en avait hérité de son père, et je ne lui ai jamais connu d'autre nom. A la voix de Hadzi, tout le village se taisait; lorsque mon phonographe redisait après lui, sur l'air du *mayàtikos* :

Quand je te parle, parle-moi, ah! quand je te souris, souris-moi, mané ! quand je te souris souris-moi, et je ferai descendre mes ennemis un à un dans l'Hadès, un à un dans l'Hadès,

les jeunes filles s'arrêtaient captivées et, laissant là toute pudeur, s'efforçaient de pénétrer chez nous, par la porte ou par les terrasses. A vrai dire, je n'ai jamais beaucoup prisé le talent de Hadzi. Il chantait très fort, très haut, très faux, et si j'ai fait mine de l'admirer, c'était uniquement pour ne pas passer pour un barbare. Hadzi d'ailleurs était modeste ; le triomphe ne le grisait pas.

Une après-midi où Kanellàkis et moi errions dans les

(1) Les gens de Pyrghi ont, en principe, pour chanter leurs distiques, des airs qui diffèrent avec chacun des mois de l'année.

rues de Pyrghi, nous trouvâmes Hadzi oisif, sur la place, et je le priai de venir me chanter quelque chose. Il accepta,

Pyrghi. — Kali.

but plusieurs verres de raki, pour se donner de la voix, et nous imprimâmes un rouleau.

— Maintenant, me dit-il, avec ta permission, je m'en irai. J'ai un peu d'ouvrage. Je reviendrai un autre jour.

Une demi-heure après, Pyrghi était sens dessus dessous. Des femmes criaient dans les rues :

— On a enlevé Annou ! On a enlevé Annou !

Annou était la meilleure compagne de Kali, notre propriétaire. Nous courûmes vers la maison de l'infortunée. Tout le village l'assiégeait déjà, et on s'était barricadé contre les curieux. Je cognai à la porte.

— Qui est là ? cria une voix irritée.

— Les étrangers.

On vint ouvrir. La chambre où nous entrâmes était pleine de monde. La sœur aînée d'Annou, assise sur un coffre, les cheveux en désordre, tantôt poussait des vociférations, tantôt soupirait faiblement. Une voisine s'employait à la consoler et lui faisait boire, dans une écuelle, un mélange de farine et d'eau. Elle était enceinte ; ce breuvage calme, dit-on, les fortes émotions. Comme je tirais mon carnet, pour noter au passage un mot intéressant, elle se mit à rire. Sa douleur avait un air de convention qui me fit bien augurer des suites de l'enlèvement. Mais Kali ne partageait pas cette manière de voir. Je lui demandai des détails.

— C'est près de la fontaine, me dit-elle, qu'ils ont surpris Annou, au moment où elle ramassait du linge.

— Comment s'appelle l'amoureux ?

— Pandélàros. Il désire Annou depuis longtemps, mais celle-ci l'a toujours repoussé.

— Étaient-ils nombreux ?

— Six en tout : Pandélàros, sa sœur, Hadzi et trois autres. Tu ne te figurais guère, n'est-ce pas, pour quelle besogne Hadzi te quittait ?

Les parents d'Annou et Kosti lui-même, le mari de Kali, étaient partis avec leurs fusils, à la poursuite des fugitifs.

Pyrghi. — Femmes à la Fontaine.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Nous chargeâmes une petite fille de nous apporter les nouvelles. Elle nous apprit, le lendemain, qu'on avait emmené Annou du côté de Lithi; on l'avait entendue crier dans la montagne. Deuxième nouvelle : on était sur le point de les atteindre; Annou criait toujours; on lui avait demandé si ses ravisseurs avaient des fusils, elle avait répondu que non. Troisième nouvelle : Pandélàros s'était embarqué avec Annou, pour une destination inconnue; on avait prévenu la gendarmerie de Kalamoti.

Pyrghi. — Dans la rue.

Pyrghi. — Hadzi.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir, le soir même, Hadzi tranquillement assis près de l'église ! Je lui reprochai de m'avoir privé d'une jolie photographie, en me cachant ses projets d'enlèvement.

— C'est vrai, dit-il, je n'avais pas pensé à cela, et je t'en demande pardon.

Les nouvelles de la veille étaient fausses. La bande s'était d'abord dirigée du

côté d'Elỳmbi. C'était là que Hadzi l'avait laissée. Il relevait d'une fièvre typhoïde et ne se souciait pas de passer ses nuits à la belle étoile. Personne, dans le village, ne songeait à l'inquiéter; on trouvait tout naturel qu'il eût prêté main-forte à son compagnon.

Le surlendemain, le bruit courait que Pandélàros était à Anàvatos, où on comptait le cerner. Au matin du troisième jour, nous apprenions qu'on l'avait enfin rejoint; voleurs et volés déjeunaient ensemble à Vèssa. Nous sortîmes du village. Des groupes de femmes guettaient le retour d'Annou, hors du mur d'enceinte. Après plusieurs heures d'inutile attente, je remis un triàri au garde-champêtre, en le chargeant de venir nous appeler, dès qu'Annou paraîtrait. C'était un tort. Il s'empressa de gagner la taverne voisine et, ce jour-là encore, je n'eus pas la photographie que j'espérais.

— Annou est rentrée! vint nous crier quelqu'un.

Nous courûmes vers sa demeure, et nous en étions à une vingtaine de mètres, quand soudain quatre mulets, fendant la foule, s'engouffrèrent dans la ruelle. Sur l'un d'eux était Annou, le sarik pendant, les vêtements en désordre. Des hommes armés l'entouraient. Arrivée devant la maison paternelle, elle se jeta en arrière, avec des cris de désespoir. Un gars la saisit dans ses bras, presque au vol, et la porte se referma sur elle. Toute cette scène n'avait duré qu'un instant.

Comme j'essayais de pénétrer dans la maison, une vieille femme me saisit la main. Je crus qu'elle voulait entrer, elle aussi, et je l'écartai.

— Laisse, mon fils, me dit-elle. Je reste ici. Mais tâche d'arranger les choses. Fais que tout finisse bien.

— Tu es parente de Pandélàros?

— Je suis sa grand'mère. Interpose-toi, et puisses-tu jouir de ta vie et de tes yeux.

Annou était à la place qu'occupait sa sœur, quelques

Pyrghi. — Bébé dormant.

jours auparavant. C'était une assez jolie fille. Elle pleurait et répétait à tout moment :

— On m'a enlevée! On m'a enlevée!

Son père avait l'air plutôt gai. On me montra Pandélàros. Il était assis près de la porte. C'était un grand gaillard, au

teint basané, à l'aspect modeste. Sa position, dans la maison, ne laissait pas d'être délicate, car on se disait tout bas qu'Annou était décidée à ne pas l'épouser. Il jouait, d'un air indifférent, avec une branche de basilic, aidait à chasser les enfants qui devenaient importuns, et ne regardait pas Annou. Il accepta, sans se faire prier, mais aussi sans empressement, le verre de mastic qu'on lui offrit. En un mot, il fut parfait.

On causa, autour d'une pastèque et d'une bouteille de raki. Le grand-père me fit voir ses genoux, qu'il avait déchirés dans la montagne. Ces Turcs étaient d'une incurie! Jamais on n'aurait de routes convenables. Je me plaignis de la conduite du garde-champètre.

— Quelle brute! dit le père d'Annou, c'est vraiment dommage que tu ne nous aies pas photographiés, à l'entrée du village. Si nous avions su, nous t'aurions attendu.

Les jours suivants, les parents et amis de Pandélàros vinrent plaider sa cause auprès de Kosti et de Kali, car Annou était inébranlable dans sa résolution de ne pas l'épouser. Pour moi, j'espérais obtenir d'elle qu'elle me fît, au phonographe, le récit de son enlèvement. L'idée avait plu au père, mais Kali avait vainement essayé de la persuader.

— Elle est farouche comme un chamois, me disait-elle. On ne peut rien lui faire entendre. Une vraie guêpe!

Je portai le phonographe chez elle. *La Mascotte* et *les Cloches de Corneville* lui firent peu d'impression, mais aux chansons de Pyrghi, son visage s'épanouit.

— Avec des machines comme celle-là, tous les ennuis s'en vont, répétait-elle. Vous ne devez jamais avoir de chagrin, en Europe!

Il fut convenu qu'elle me conterait ses infortunes, le len-

demain soir, chez Kali, dont la demeure se prêtait moins à l'invasion des gens indiscrets. Mais on craignait un nouvel enlèvement. Je dus prendre la responsabilité de la conduite. A l'heure dite, nous étions chez Annou. Elle me saisit la main. Six ou sept hommes armés de fusils nous entourèrent,

Pyrghi. — Femmes attendant le retour d'Annou.

et nous descendîmes dans la rue. Un croissant de lune épandait sur Pyrghi une lumière pâle. Les lourdes maisons carrées, déjà silencieuses, le blanc costume d'Annou et l'accoutrement belliqueux de nos gardes du corps donnaient à ce tableau un air d'opéra-comique. Annou se serrait contre moi, toute tremblante, et me confiait à mi-voix ce qui l'avait décidée à venir : l'envie de raconter dans une machine, qui le répéterait en Europe, comment elle s'était jouée de Pandélàros et des autres.

Cependant, quand elle fut en présence du phonographe, l'émotion l'empêcha d'être aussi loquace qu'elle eût voulu. Je traduis fidèlement ses paroles.

— Tout au matin, nous sommes allées laver, mon amie et moi, et nous avons étendu notre linge. Le soir, nous avons été le prendre. A ce moment, Théodore Klòtsos est arrivé. Il me dépliait mon linge à mesure que je le pliais et il s'est mis à crier, comme signal : « Eh ! les bœufs ! Eh ! les bœufs ! » pour qu'on vienne m'enlever. Alors Pandélàros est accouru avec sa sœur et il m'a dit : « Maintenant je vais t'épouser. » Je lui ai répondu : « Fais-moi demander à mon père et tu m'épouseras après. » J'avais à peine dit ça, qu'il m'a chargée sur un mulet. Je gémissais, je criais. Il ne s'est pas trouvé un chrétien pour me sauver. Il y avait là des femmes, mais elles n'ont pas pu m'aider. Ils tiraient des coups de revolver et elles avaient peur d'approcher. Ils m'ont prise. Je criais, j'étais nu-tête, mon sarik était tombé. Alors ils m'ont menée à Phana, de Phana à Tou Kondou, de Tou Kondou au Port du Pacha. Nous avons passé de vallée en vallée et nous sommes arrivés à la chapelle Saint-Georges. Là, ils se sont arrêtés ; ils ont mangé, bu, joué aux cartes. Moi, je pleurais, je m'arrachais les cheveux et je disais : « N'y a-t-il pas un chrétien ici, pour me sauver ? »

De là, nous sommes allés à Avgònima, dans une maison, près de l'église. Je disais à Pandélàros : « Partons et je t'épouserai. Partons et je t'épouserai. » Je me moquais de lui, et j'ai fini par l'amener où je voulais. Comme nous rentrions, nous avons trouvé mon père. Il avait avec lui tous nos parents, tous nos cousins, mon frère et mon beau-frère, et ils ont échangé des coups de revolver et des coups de fusil. Après cela, nous avons été tous ensemble à Lithi, et je disais toujours à Pandélàros : « Je t'épouserai, je t'épou-

serai, je t'épouserai. » Beaucoup de gens nous suivaient ; tout Lithi était derrière nous. Sur la route, nous avons rencontré des gendarmes, au Mayàtikos, à Saint-Théologue et à l'entrée du village. Jusqu'à la porte de notre maison je

Pyrghi. — Annou songeuse.

lui ai répété : « Je t'épouserai. » Je me suis jouée de lui, et après, je l'ai envoyé au diable !

Ces derniers mots avaient été dits sur un tel ton et de si bon cœur, que je doutai plus que jamais du mariage d'Annou et de Pandélàros ; Kali partageait ma manière de voir.

Nous reconduisîmes Annou chez elle sans incident, malgré la foule qui s'était amassée sous nos fenêtres. Je ne devais plus rester qu'un jour à Pyrghi. Au matin, je pho-

tographiai Annou dans deux poses différentes, l'une triste et l'autre rieuse. Elle en changeait, suivant qu'elle se rappelait ses infortunes ou qu'elle songeait à la façon dont elle avait berné Pandélàros. J'aurais voulu savoir si elle n'aimait pas en secret quelque timide palikare. Kali prenait des airs mystérieux, lorsque j'amenais la conversation sur ce sujet. Quant à Annou, elle s'en défendait, affirmant seulement qu'elle détestait Pandélàros.

Le lendemain de notre retour à la ville, comme je me promenais le long du nouveau quai, en repassant dans mon esprit cette étrange aventure, je rencontrai un homme de Pyrghi, et je lui demandai :

— Comment va Annou ?

— Pas mal, répondit-il. Elle a épousé Pandélàros hier soir.

IX

Elỳmbi et Mesta. — Les femmes d'Elỳmbi. — Le temple de Phana. — Un mulet qui a du cœur. — Le vieux Làzi.

Après Pyrghi, les seuls villages qu'on trouve dans le sud de l'île sont Elỳmbi et Mesta. Ils ont tous deux la forme d'un quadrilatère, dont le derrière des maisons forme les côtés (1) ; à chacun des angles est une petite tour, naturel-

(1) Le périmètre de Mesta est de 997 pas : au nord, 223 pas ; à l'ouest, 374 pas ; au sud, 230 pas ; à l'est, 170 pas. Celui de Pyrghi est de 1,387 mètres, qui se répartissent de la façon suivante, en partant de la grande porte et en allant vers le nord : 209 + 249 + 144 + 269 + 91 (au 72e mètre on trouve la porte sud-ouest) + 73 + 136 + 206. Pyrghi a donc actuellement la forme d'un octogone irrégulier.

lement en ruines aujourd'hui. Lors de la révolution grecque, Mesta, et sans doute aussi Elỳmbi, ne possédait qu'une seule porte. Depuis, on en a percé d'autres, mais les mai-

Pyrghi. — Annou rieuse.

sons sont restées jointes et l'accès de ces villages est encore peu facile ; on doit souvent faire plusieurs centaines de mètres, avant de pouvoir y pénétrer. Quand on en a franchi la porte, on se trouve dans des rues surmontées d'arceaux et de voûtes. Certaines d'entre elles, à Mesta notamment, sont de véritables tunnels. C'est là que les habitants se réfugient,

au moment des tremblements de terre, comme dans l'endroit le plus sûr. De ces trois villages, Pyrghi est le seul qui ait conservé sa forteresse ; c'était d'ailleurs de beaucoup la plus importante. Celle d'Elỳmbi a été transformée en taverne, celle de Mesta a été complètement rasée et remplacée par une église.

Les femmes d'Elỳmbi portent un vêtement ordinairement bleu, qui tombe un peu au-dessous du genou, et un pantalon blanc, qui descend jusqu'à la cheville. Leur coiffure, comme celle des Mestousaines, paraît être une simplification du sarik de Pyrghi. Ses extrémités, au lieu d'être l'une fixe et l'autre flottante au sommet de la tête, pendent sur le dos, en deux longues bandes. Mais les femmes au-dessus de trente ans sont seules à se vêtir ainsi. Les autres s'habillent à l'européenne. Dans une cinquantaine d'années, on ne verra plus de costumes originaux qu'à Pyrghi et à Kalamoti.

C'est entre Pyrghi et Elỳmbi, à Kàto-Phana, c'est-à-dire au sud et tout près de la mer, que se trouvait le temple d'Apollon mentionné par Strabon (1). Son emplacement est facile à déterminer, car les fondements paraissent intacts, mais une partie de ses marbres a été employée par les gens d'Elỳmbi comme matériaux de construction, le reste a servi à paver la route et à border les champs d'alentour.

Mesta n'est qu'à une demi-heure d'Elỳmbi, si l'on va à pied : une toute petite montagne à gravir. Nous eûmes un jour, Milwitzky et moi, l'idée de passer, par là à mulet. C'était au temps où nous connaissions peu ces animaux. Un brave Pyrgousain, profitant de notre candeur, nous avait donné comme montures deux haridelles au dos pelé, en nous disant :

(1) Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*, p. 26 du tirage à part (*Arch. et Miss.* V, 1856, p. 516).

— Ce sont de bonnes bêtes. Le rouge est doux comme un mouton et Psari (1) a du cœur.

Elýmbi. — Femme au rouet.

Milwitzky avait enfourché Psari. Je veux dire qu'il avait pris, sur le bât, la position d'un homme à cheval. Ces bâts,

(1) Grison.

faits de bois et de paille, se terminent en une plate-forme si large que, lorsqu'on est placé de la sorte, on chercherait en vain à toucher du talon les flancs de son mulet. Pour

Groupe de gens d'Elỳmbi.

moi, je préférais m'asseoir en amazone, à la manière des paysans; on évite ainsi de se meurtrir les cuisses. Les jambes doivent pendre du côté droit de la bête; autrement c'est mauvais signe, et tous les villageois que vous trouvez en chemin vous invitent à changer de côté.

Nous étions arrivés à Elỳmbi sans encombre. Psari, pendant la route, avait montré son cœur, ou plutôt son amour-propre. L'idée de marcher le dernier lui était odieuse, et il n'y avait pas de ruse qu'il n'imaginât, pour passer devant. Quand le chemin était assez large pour deux, Psari prenait le trot. S'il se rétrécissait, Psari avait l'air de se résigner,

mais souffrait, dans son cœur de mulet ; au premier détour, il s'élançait et coupait au plus court, sans se soucier des accidents de terrain. Malheureusement Psari trottait sec et

Elýmbi. — Retour des champs.

il avait, lorsqu'il se mettait en branle et lorsqu'il reprenait son pas naturel, des mouvements de tangage et de roulis combinés, qui fauchaient les entrailles de Milwitzky. Une fois arrivé à ses fins, s'il entendait derrière lui le trot de

son compagnon, Psari partait comme une flèche. La vue d'une automobile l'aurait fait crever de dépit.

Cet amour-propre, chez un mulet, surprendra peut-être; mais Psari était un mulet grec.

Psari grimpa d'abord vaillamment la montagne qui sépare Elỳmbi de Mesta. Cependant, la pente devenant plus raide et les rochers à gravir plus hauts, il y eut un moment où le cœur de Psari ne fut plus à la hauteur de sa tâche. Alors Psari fit volte-face et, d'un vigoureux coup de reins, envoya dans les airs son bât et Milwitzky. Cet exploit accompli, il s'ébroua et attendit les événements. Cavalier et bât venaient de toucher le sol, par des voies différentes. Milwitzky se palpa, constata qu'il s'en tirait à bon compte et voulut replacer le bât sur l'échine de Psari. Mais celui-ci ne l'entendait pas ainsi. Il y mit de l'amour-propre. Milwitzky eut beau le prendre par la tête, par les flancs; à chaque tentative, Psari faisait demi-tour et ruait. Un paysan survint, qui tenta de nous venir en aide, puis s'enfuit, dès qu'il eut pénétré l'état d'âme de Psari. Il ne nous restait qu'un parti : nous chargeâmes le bât sur mon propre mulet. Psari, ainsi allégé, consentit à se remettre en route, et nous fîmes à Mesta une entrée déshonorante, en tirant nos bêtes par le licou.

Mesta me rappelle le vieux Làzi, le plus sympathique de tous les paysans de Chio. Notre premier séjour dans son village n'ayant duré que quelques heures, nous avions à peine eu le temps de faire sa connaissance. Il était venu lui-même nous chercher sur la place, pour nous mener prendre un raki chez lui. L'année suivante, quand j'arrivai avec Kanellàkis, le vieux Làzi et les siens travaillaient aux champs, mais la porte de sa maison fermait au loquet, il suffisait de tirer la chevillette. Après avoir déposé nos ba-

gages dans la cuisine et goûté aux raisins suspendus à la muraille, nous fîmes un tour dans le village. Lorsque nous revînmes, les propriétaires étaient là. On avait entré nos bagages, sans savoir à qui ils appartenaient, et on nous préparait à dîner.

Mesta. — La place publique.

Les plus anciennes maisons de Mesta ne remontent pas au delà du dix-huitième siècle; nulle part je n'ai vu sur les portes de millésime antérieur à 1700. Celle de notre hôte n'était pas des plus vieilles, et cependant tout en elle révélait le souci des traditions. A sa solidité et au bon entretien de ses pierres et de ses bois, on comprenait que ceux qui l'avaient construite auraient pu lui donner une apparence plus moderne, et on leur savait gré de ne pas l'avoir fait. La porte extérieure prenait sur une ruelle à arceaux, où

deux mulets chargés passaient à peine de front. A l'intérieur et à droite, était un espace sombre, qui servait d'écurie; à côté, un escalier de pierre, d'une douzaine de marches, aboutissait à un carré découvert, sur lequel s'ouvraient quatre portes correspondant aux diverses pièces de la maison. C'était d'abord, à gauche, une vaste chambre, où se tenait d'habitude la famille tout entière; sur un des côtés, un plancher prenait à mi-hauteur et avançait jusqu'au milieu, faisant ainsi une deuxième chambre, à l'intérieur de la première. Puis venaient, en face, les cabinets, luxe assez rare, dans les villages de Chio. A droite, le salon. Entre lui et les cabinets, un recoin taillé en ogive, où l'on déposait des cruches d'eau. Enfin, sur le quatrième côté, tout près de l'escalier, la cuisine, pareille à celles de Pyrghi.

Le salon surtout avait un curieux aspect. C'était une pièce rectangulaire, voûtée, aux murs épais. Dans le fond, perpendiculairement à la porte, se trouvait un banc de bois à dossier, recouvert de coussins durs. L'unique fenêtre de ce salon n'avait pas de carreaux. Elle se composait de quatre panneaux d'inégale grandeur, ceux d'en haut plus petits que ceux d'en bas, et cette disposition n'était pas l'effet du hasard : quand ces panneaux étaient ouverts, les bois du milieu formaient une croix, destinée à empêcher les mauvais esprits de pénétrer dans la chambre. Devant la fenêtre, sur toute la largeur de la pièce, s'élevait une estrade, haute d'environ un mètre, ornée d'une balustrade, et à laquelle on accédait par une marche qui pouvait servir de banc. Ce fut sur cette estrade qu'on prépara nos lits. De chaque côté de la fenêtre était une planche, qui se prolongeait sur les murs latéraux et qui supportait des icônes, des tasses, des assiettes. Une grosse veilleuse de verre, qu'on élevait et qu'on abaissait au moyen d'une petite poulie, pendait du

sommet de la voûte vers le milieu de la chambre. Aucune fleur en papier, aucune image venue d'Europe ne rompait

Mesta. — Le vieux Làzi.

l'harmonie de cet ensemble ; tout était simple et de bon goût.

Le vieux Làzi portait vaillamment ses quatre-vingt-treize ans. C'était presque un géant. Il buvait et mangeait comme quatre. Lorsqu'il criait, on l'entendait dans tout le village.

Il avait vu la révolution grecque et avait échappé aux massacres, dont du reste les gens de Mesta n'avaient pas eu à souffrir, disait-il; un Turc, leur obligé, les avait prévenus à temps; ils avaient gagné la mer, et le vieux Làzi, pour

Mesta. — Le vieux Làzi.

me montrer combien la fuite avait été facile, me racontait que ses parents avaient pris jusqu'à leur chèvre avec eux. Depuis longtemps, il vivait avec son neveu, sa nièce et ses petits-neveux. Le premier était un homme d'une cinquantaine d'années, qui jamais n'élevait la voix devant son oncle.

Quand nous entrâmes chez lui, le vieux Làzi vendait son

mastic à des marchands venus de la ville. Il pestait contre l'habitude qui s'était introduite de le peser en plusieurs fois, dans de petits paniers, pour compliquer les opérations. Les marchands firent mine de ne pas comprendre cette al-

Mesta. — La famille du vieux Làzi.

lusion à leur manque de probité et demandèrent quelques kilogrammes de mastic, par-dessus le marché. Mais le vieux Làzi s'emporta :

— Je n'aime pas ces manières-là. Est-ce que je vous demande de me payer quelque chose en plus, à moi? A chacun le sien. Et s'il me plaît de vous faire un cadeau, je n'ai pas besoin qu'on m'y invite.

Après la vente, il nous offrit un raki. On but dans le même verre, à la santé les uns des autres :

— Bonne réussite.

— Réjouissez-vous.

— Bon retour dans votre patrie.

— Et maintenant, mes enfants, ajouta le vieux, en s'adressant aux marchands, si tout à l'heure j'ai dit quelque chose de déplacé, pardonnez-le-moi.

Le soir de notre arrivée, au moment de nous mettre à table, la personne qui avait été chercher du vin dit à l'oreille de notre hôte qu'une jarre était brisée, dans la cave, et qu'une centaine de litres de vin vieux s'étaient perdus. Cent litres de vin vieux, c'était une petite fortune pour Mesta. Mais le brave homme n'en laissa rien paraître, et nous aurions ignoré cet accident, si l'ouïe délicate de Sior Kosti n'avait pas perçu la confidence.

Pendant tout notre séjour chez lui, le vieux Làzi n'épargna ni son temps, ni son bien. Au moment de notre départ, il s'excusa d'une façon touchante de nous avoir si mal reçus. Je me suis séparé de lui avec peine, et, quand je songe maintenant à l'île ensoleillée et aux deux étés que j'y ai passés, c'est vers lui que va le plus volontiers mon souvenir, un souvenir un peu triste, car le vieux Làzi était un des derniers représentants d'une génération de palikares, qui ne tardera pas à disparaître.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Pyrghi. — Fileuse.

APPENDICE I

MÉLODIES POPULAIRES DE CHIO

RECUEILLIES AU PHONOGRAPHE PAR L'AUTEUR ET NOTÉES

PAR PAUL LE FLEM

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Dans la transcription mise sous le texte musical, toutes les lettres se prononcent : *ton*, par exemple, doit être prononcé *tonne* et non comme le possessif *ton ;*

dh a la valeur du *th* anglais dans *that ;*

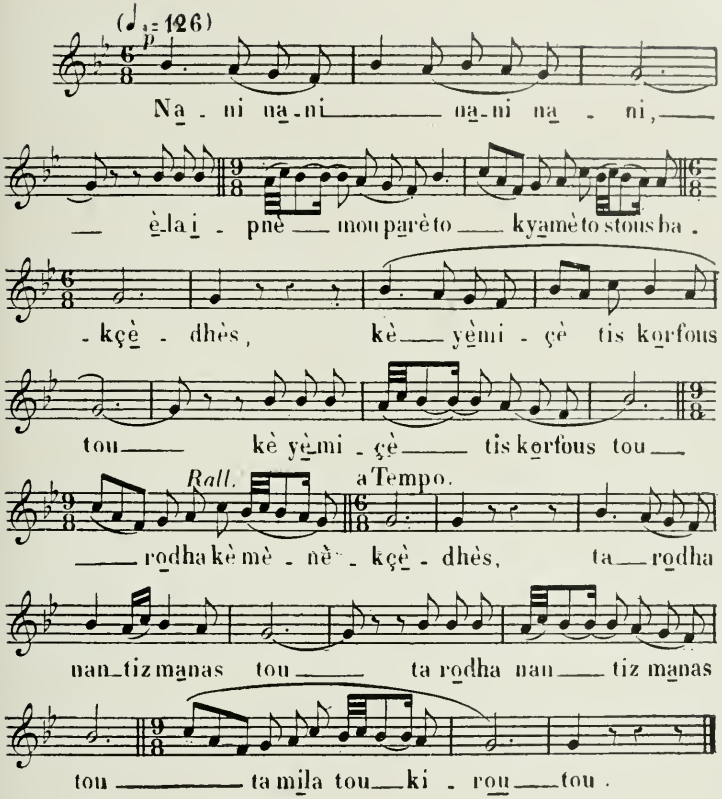
th a la valeur du *th* anglais dans *thing* ;

kh a la valeur du *ch* allemand dans *ach*;

ch a la valeur du *ch* allemand dans *ich* et jamais celle de notre *ch*.

Les autres lettres, y compris le *c*, ont la même valeur qu'en français. Les voyelles soulignées sont celles sur lesquelles porte l'accent tonique.

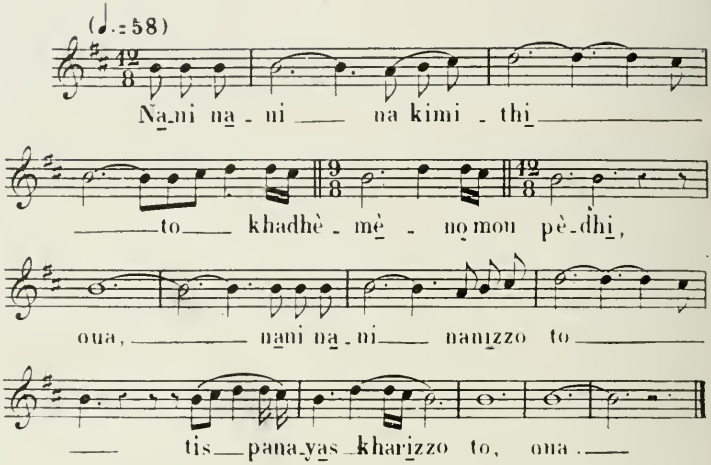
1. — **Berceuse** (Anàvatos).



Νάνι, νάνι, νάνι, νάνι·
ἔλα, ὕπνε μου, πάρε το, κι ἄμε το στοὺς μπαξέδες,
καὶ γέμισε τὶς κόρφους του ῥόδα καὶ μενεξέδες,
τὰ ῥόδα νᾶν' τῆς μάννας του, τὰ μῆλα τοῦ κυροῦ του,
καὶ τὰ χρυσὰ γαρούφαλα νᾶναι τοῦ παγιρῆ του.

Dodo, dodo, dodo, dodo; — viens, mon sommeil, prends-le et mène-le dans les jardins; — et remplis son sein de roses et de violettes; — que les roses soient de sa mère, les pommes de son père; — et que les œillets d'or soient de son parrain.

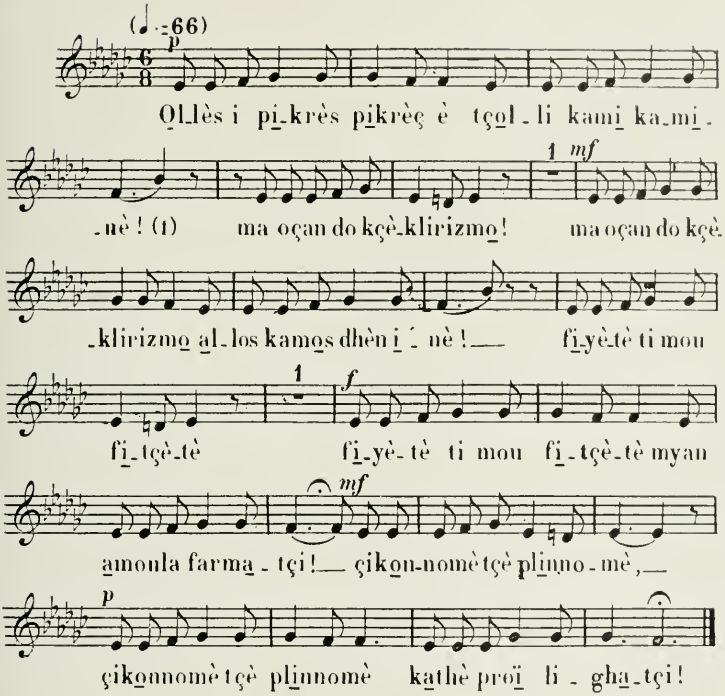
2. — Berceuse (Pyrghi).



Νάνι, νάνι, νὰ κοιμηθῇ
τὸ χαδεμένο μου παιδί, οὐά!
νάνι, νάνι, νανίζζω το,
τῆς Παναγιᾶς χαρίζζω το, οὐά!
τῆς Παναγιᾶς καὶ τοῦ Χριστοῦ,
τοῦ Ταξιάρχη τοῦ χρουζοῦ, οὐά!

Dodo, dodo, qu'il dorme, — mon enfant caressé, oua! — dodo, dodo, je le berce, — à la Vierge j'en fais don, oua! — à la Vierge et au Christ, — à [Saint Michel] l'archange d'or, oua!

3. — **Mirologue** (Kini).

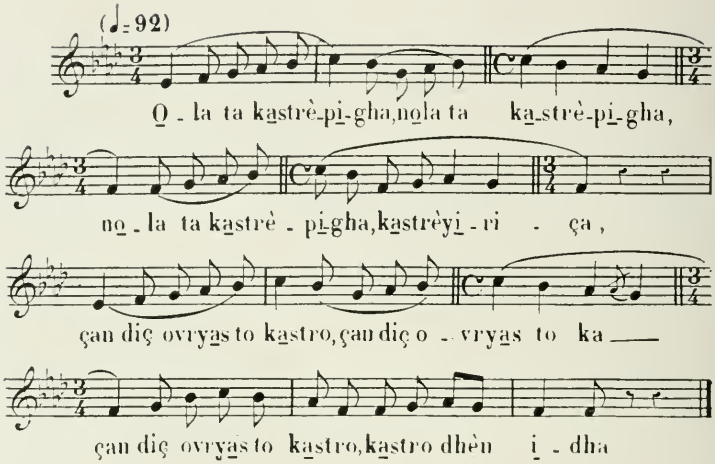


Ὅλλες οἱ πίκρες πίκρες ἔ, τσ' ὅλλοι καμοὶ καμοί 'ναι,
μὰ ὡσὰν τὸ ξεκληρισμὸ ἄλλος καμὸς δὲν εἶναι.
φύγετε, τί μοῦ φήτσετε; μιὰν ἄμουλα φαρμάτσι,
σηκώννομαι τσὰ πλύννομαι, κάθε πρωὶ λιγάτσι.

Tous les chagrins sont des chagrins et toutes les peines sont des peines, — mais comme l'extinction [d'une famille] il n'y a pas d'autre peine. — Vous êtes parti, que m'avez-vous laissé ? Une cruche de poison ; — je me lève et je m' [en] lave, chaque matin un peu.

Comparer page 98.

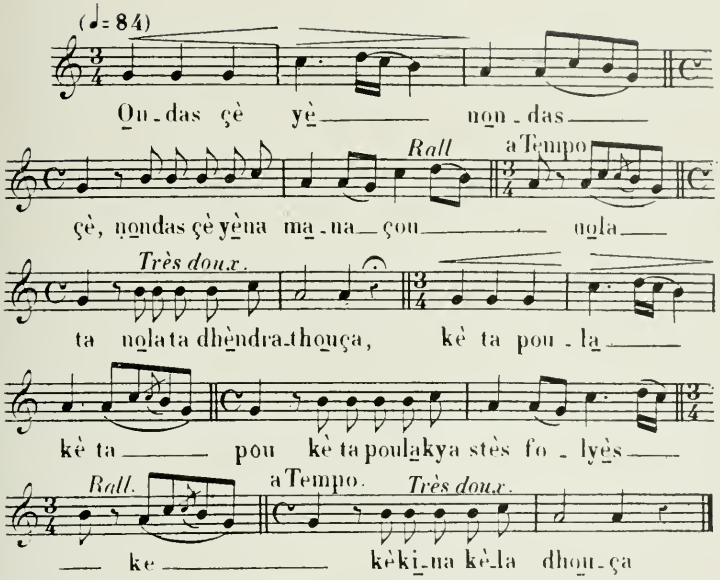
4. — **Le château de la Juive** (Kambya).



Ὅλα τὰ κάστρ' ἐπῆγα, κάστρ' ἐγύρισα,
σὸν τῆς Ἑβριᾶς τὸ κάστρο, κάστρο δὲν εἶδα.

J'ai été dans tous les châteaux, j'ai fait le tour de tous les châteaux; — comme le château de la Juive, je n'en ai pas vu d'autre.
Voir page 113.

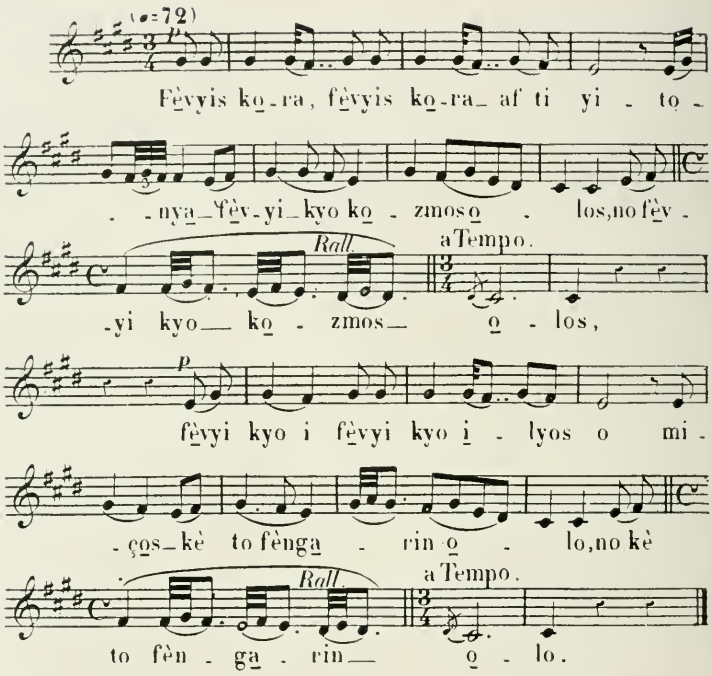
5. — **Air de mariage** (Avgònima).



Ὄντας σ' ἐγέννα μάννα σου, ὅλα τὰ δέντρ' ἀθθοῦσα.
καὶ τὰ πουλάκια στὲς φωλιὲς κ' ἐκεῖνα κελαδοῦσα.

Quand ta mère t'enfantait, tous les arbres fleurissaient — et les petits oiseaux chantaient dans leurs nids.

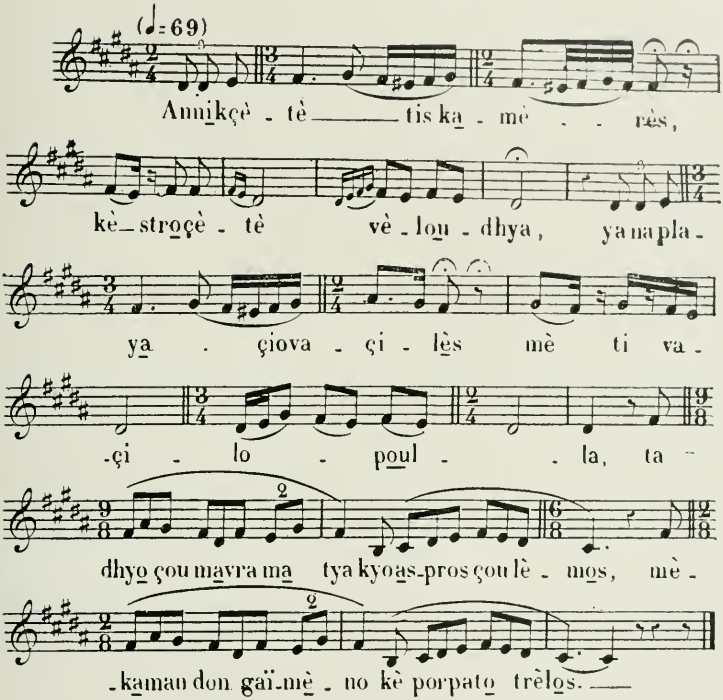
6. — **Au départ de la mariée** (Saint-Georges).



Φεύγεις κόρ' ἀφ' τὴ γειτονιά, φεύγει κι ὁ κόσμος ὅλος,
φεύγει κι ὁ ἥλιος ὁ μισὸς καὶ τὸ φεγγάρι ὅλο.

Tu t'en vas du quartier, jeune fille, [avec toi] s'en va le monde entier, — [avec toi] s'en va la moitié du soleil et la lune tout entière.

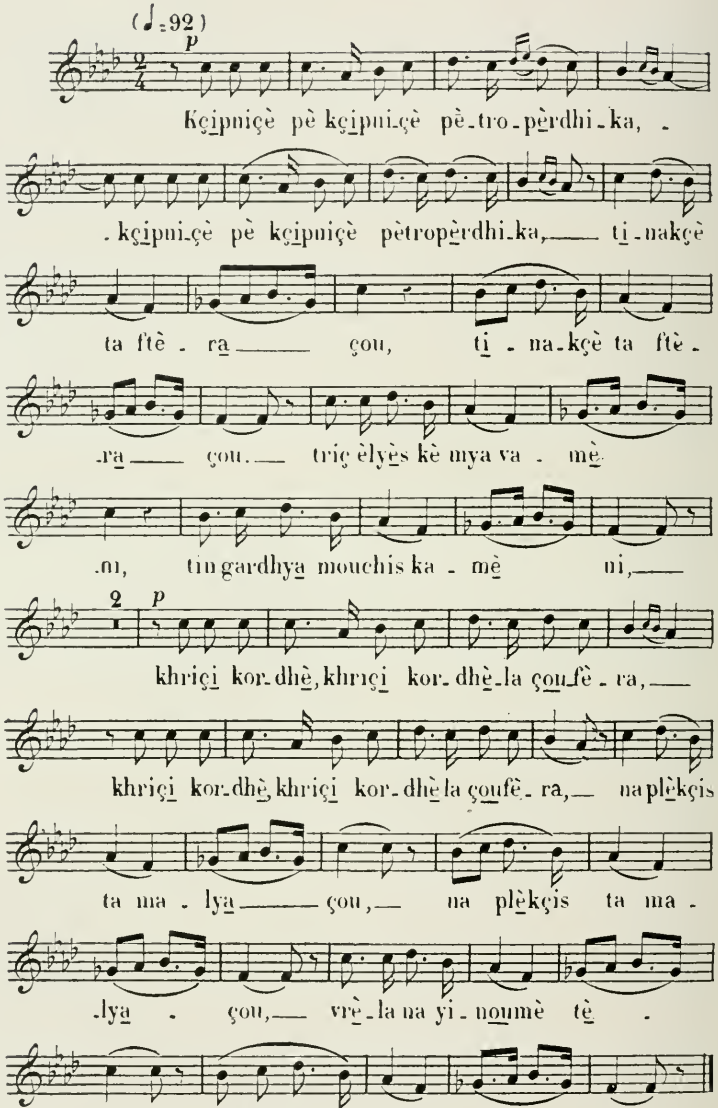
7. — A l'arrivée de la mariée (Kini).



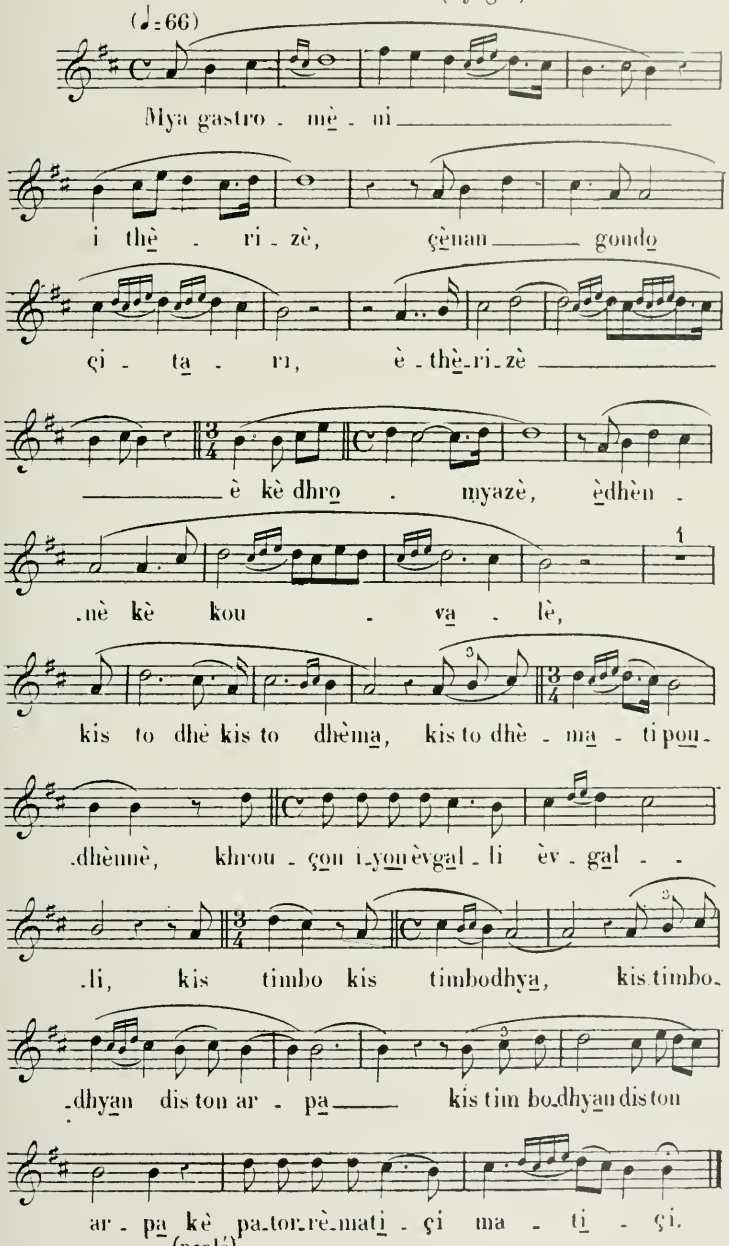
Ἀνοίξετε τὶς κάμερες καὶ στρώσετε βελούδια,
γιὰ νὰ πλαγιάσῃ ὁ βασιλὲς μὲ τὴ βασιλοπούλλα.
— Τὰ δυό σου μαῦρα μάτια κι ὁ ἄσπρος σου λαιμός
μ' ἐκάμαν τὸν καημένο καὶ πορπατῶ τρελλός.

Ouvrez les chambres et étendez les velours, — pour que le roi se couche avec la princesse. — (*Ritournelle :* Tes deux yeux noirs et ton cou blanc — me font, malheureux [que je suis], marcher comme un fou).

8. — **Au réveil de la mariée** (Avgònima).



9. — **Air de moisson** (Pyrghi).



8. — Au réveil de la mariée.

Ξύπνησε, πετροπέρδικα, τίναξε τὰ φτερά σου,
— τρεῖς ἐλιὲς καὶ μιὰ βαμμένη,
τὴν καρδιά μου 'χεις καμένη —
χρυσὴ κορδέλλα σοῦφερα, νὰ πλέξῃς τὰ μαλλιά σου,
— βρ' ἔλα νὰ γινοῦμε ταίρια
κ' οἱ γονιοί μας συμπεθέρια.

Éveille-toi, perdrix de roche, secoue tes ailes — (*Ritournelle :* trois grains de beauté, dont un peint — tu m'as brûlé le cœur); — je t'ai apporté un ruban d'or, pour que tu tresses tes cheveux — (*Ritournelle :* viens que nous nous unissions — et que nos parents deviennent alliés).

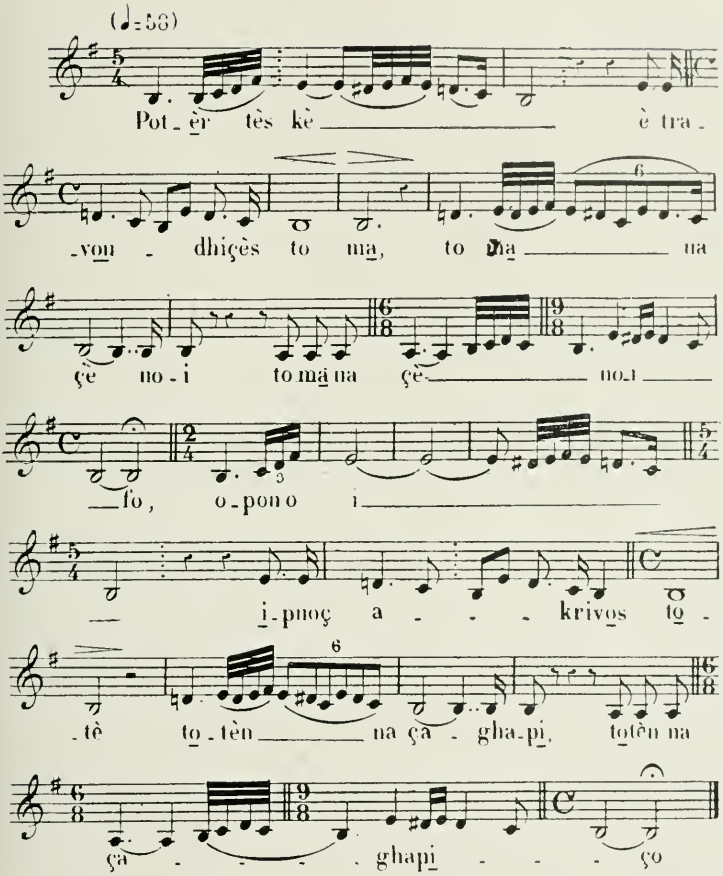
9. Air de moisson.

Μιὰ γγαστρωμένη θέριζε σ' ἕναυ κοντὸ σιτάρι,
ἐθέριζε κ' ἐδρόμιαζε, ἔδενε καὶ κουδάλε,
κ' εἰς τὸ δεμάτι ποῦδεννε χρουσὸν ὑγιὸν ἐβγάλλει,
κ' εἰς τὴν ποδιάν τη; τὸν ἁρπᾷ καὶ πὰ τὸρ ῥεματίσῃ.

Une femme enceinte moissonnait dans un blé court, — elle moissonnait, faisait des gerbes, liait et transportait — et en liant sa gerbe, elle met au monde un enfant d'or, — elle l'emporte dans son tablier et va le jeter dans une ravine.

Voir Kanellàkis, *Chiaca Analecta*, p. 48, Aravantinos, *Chansons épirotes*, p. 182, n° 281, et Jeannaràki, *Chansons crétoises*, p. 207, n° 269. La version publiée par Jeannaràki continue de la sorte : Sur son chemin, une perdrix mouchetée la rencontre. — « Où vas-tu, chienne? Où vas-tu, Juive? Où vas-tu, femme souillée? — Moi, j'ai douze enfants et je dis : Si j'en avais d'autres encore ! — Toi, tu n'en as qu'un seul et tu vas le tuer! » — La plainte la prend, elle revient à la maison, — elle le baptise et l'appelle Éleuthère. — Et elle le nourrissait de sucre, de gimblettes avec du miel. — « Mange et bois, mon petit oiseau, pour grandir vite; — et si tu deviens chasseur et si tu sors à la chasse, — tue toutes les bêtes, détruis ce que tu trouveras; — mais la perdrix mouchetée ne la détruis pas, — car c'est elle qui est ta mère; moi je ne suis que ta maràtre. »

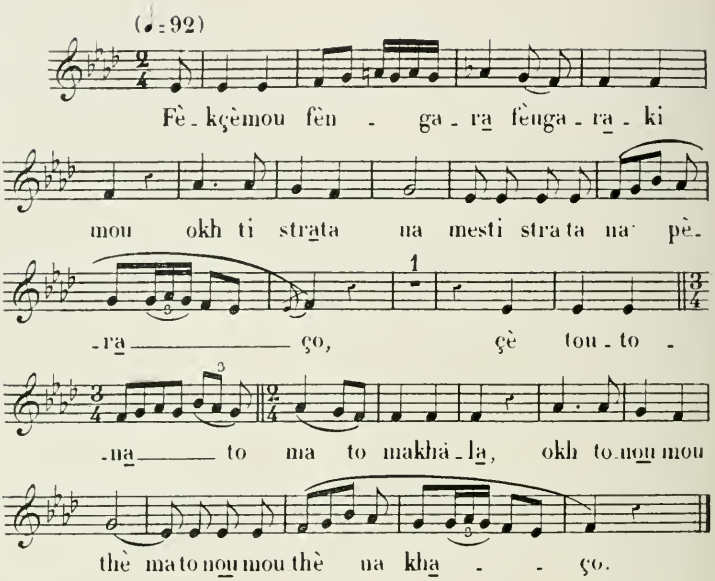
10. — **Air de sarclage** (Pyrghi).



Πότ' ἔρτες καὶ τραβούδησες τὸ μὰ νὰ σ' ἐννοήσω ;
ὁπόν' ὁ ὕπνος ἀκριβός, τότεν νὰ σ' ἀγαπήσω.

Quand es-tu venu chanter en mai et te faire entendre, lorsque le sommeil est précieux? C'est alors que je t'aurais aimé!

11.— **Air de moisson** (Volisso).



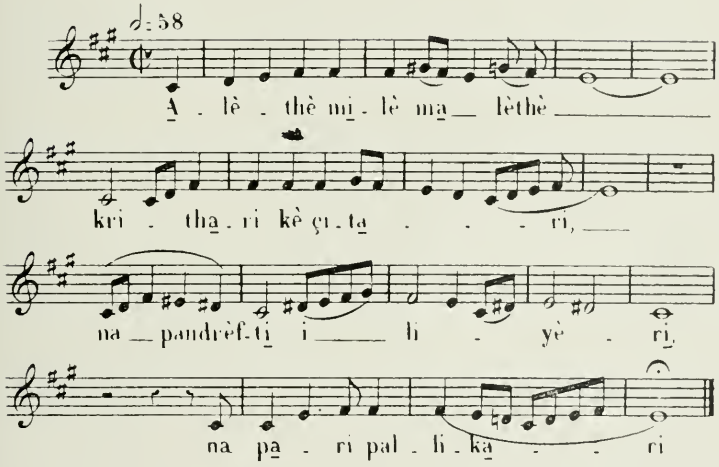
Φέξε μου, φεγγαράκι μου, τὴ στράτα νὰ περάσω,
σὲ τουτονὰ τὸ μαχαλᾶ τὸ νοῦ μου θὲ νὰ χάσω.

Éclaire-moi, ma petite lune, pour que je passe la rue ; — dans le quartier que voici, je vais perdre la tête.

Cet air se chante pendant la route.

12. — **Air de la meule à main** (Pityos).

Dans quelques villages du nord de Chio, on moud encore les céréales au moyen d'une petite meule d'environ 0m,50 de diamètre, qu'on fait tourner à la main, en chantant ce qui suit :



Ἄλεθε, μύλε μ', ἄλεθε κριθάρι καὶ σιτάρι,
νὰ παντρευτῇ ἡ λυγερή, νὰ πάρῃ πολλὴ κάρι.

Mouds, mon moulin, mouds de l'orge et du blé, — que la jouvencelle se marie, qu'elle prenne un beau jeune homme.

13. — Air de danse (Amàdes).

Cet air et le suivant sont des airs de σμιχτός.

♩ = 80

p

I - m - kçèn i kar - dhou - la mou kè -

mf

- yi - mm hè - ri - vo - - li. — ki - vyè va -

- çi, vra - man a - ma, — rou - dhi gha - rè - fa -

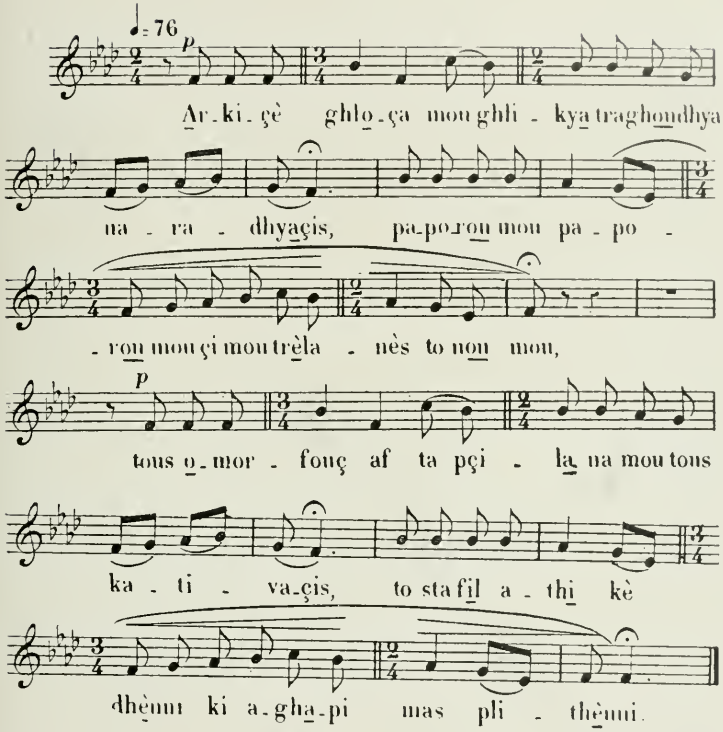
- lo tou — ma, ki - vyè va - çi - li - kos ha -

- kçès kè ti zou - lèv - ghoun o - - li. —

Ἤνοιξεν ἡ καρδοῦλα μου κ' ἐγίνην περιβόλι,
κ' ἤβγε βασι —
βρ' ἀμὰν ἀμά,
ῥούδι, γαρέφαλο τοῦ μᾶ —
κ' ἤβγε βασιλικὸς μπαξές, καὶ τὴζ ζουλεύγουν ὅλοι.

Mon petit cœur s'est ouvert et il est devenu un parterre — *Ritournelle* : aman, aman ! — grenade, œillet de mai ; — il est devenu un jardin de roi, et tout le monde le jalouse.

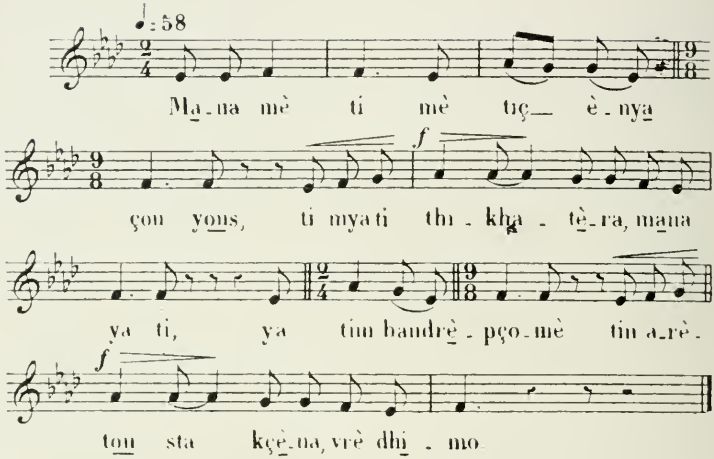
14. — **Air de danse** (Volisso).



Ἄρκισε, γλῶσσα μου γλυκειά, τραγούδια νἀραδιόσῃς,
— Παπορού μου, Παπορού μου,
σὺ μοῦ τρέλλανες τὸ νοῦ μου, —
τοὺς ὄμορφους ἀφ' τὰ ψηλὰ νὰ μοῦ τοὺς κατεβάσῃς,
— τὸ στεφύλ' ἀθθεῖ καὶ δέννει,
κ' ἡ ἀγάπη μας πληθαίννει.

Commence, ma douce langue, à aligner des chansons, — (*Ritournelle* : ma Paporou, ma Paporou — tu m'as affolé l'esprit) ; — les beaux jeunes gens, descends-les-moi des hauteurs ; — (*Ritournelle* : la vigne fleurit et s'enroule — et notre amour s'accroît).

15. — **Chanson d'Arétou** (Ἀνάβατος).

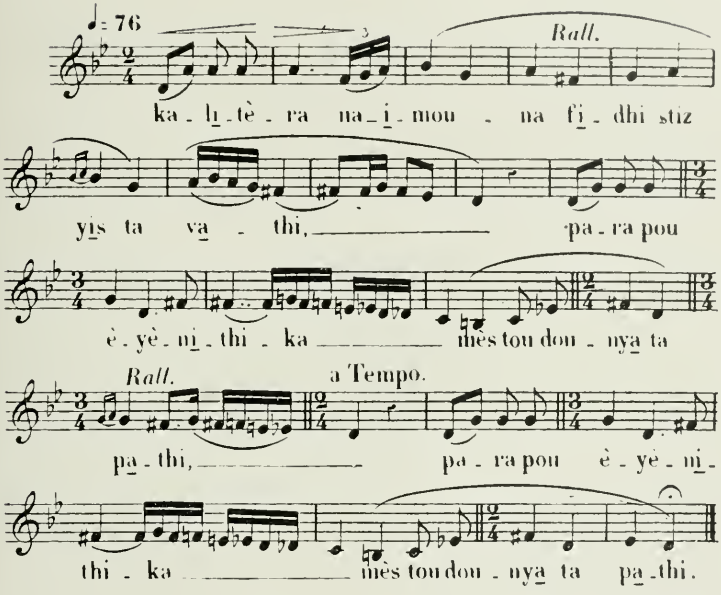


Μόννα, μὲ τὶς ἐννιά σου γιούς, τὴ μιὰ τὴ θυχατέρα,
μάννα, γιὰ τὴν παντρέψωμε τὴν Ἀρετοῦ στὰ ξένα,
βρὲ Δῆμο.

Mère avec tes neuf fils, ta fille unique, — mère, marions-la, Arétou, à l'étranger, — eh! Dimo.

Cet air me paraît être un air de danse. Les paroles sont celles de la célèbre ballade de Lénore (Passow, *Pop. Carm. Graec. recent.*, nº 517); cf. Jean Psichari, *La Ballade de Lénore en Grèce* (Rev. hist. d. rel., IX, 1884, 27-64) et Politis, Τὸ δημοτικὸν ᾆσμα περὶ τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ (Δελτίον, II, 1885, 193-261, 552-557).

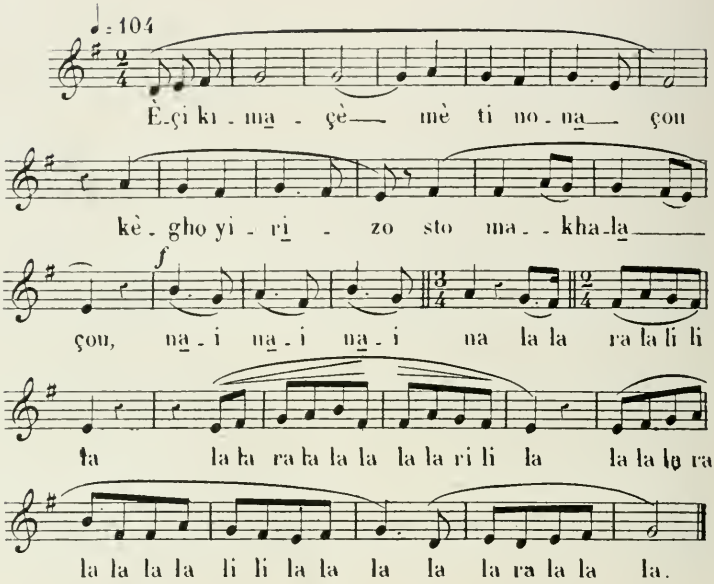
16. **Chanson** (Volisso).



Καλήτερα νὰ ἤμουνα φίδι στῆς γῆς τὰ βάθη,
παρὰ ποῦ ἐγεννήθηκα μέσ' στοῦ ντουνιᾶ τὰ πάθη.

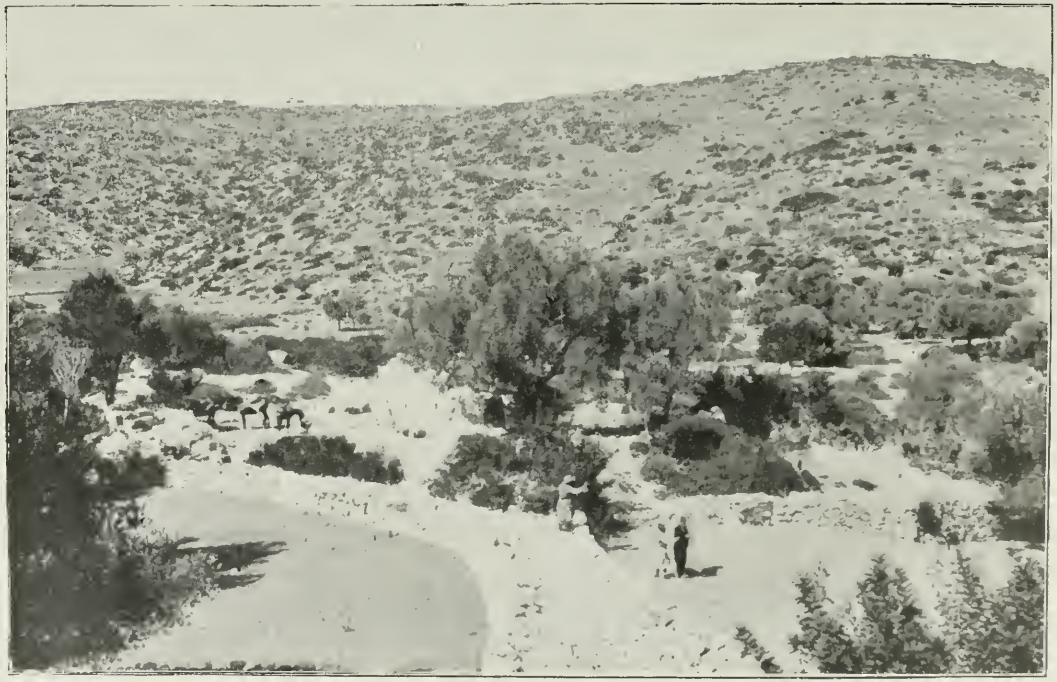
Mieux vaudrait que je fusse serpent dans les profondeurs de la terre, au lieu d'être né dans les souffrances du monde.

17. — **Sérénade** (Pyrghi).



Ἐσὺ κοιμᾶσαι μὲ τὴ νουνά σου,
κ' ἐγὼ γυρίζω στὸ μαχαλὰ σου.

Toi, tu dors avec ta marraine — et moi, je tourne dans ton quartier.



Les restes du temple de Kato-Phana.

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Vue de Pyrghi.

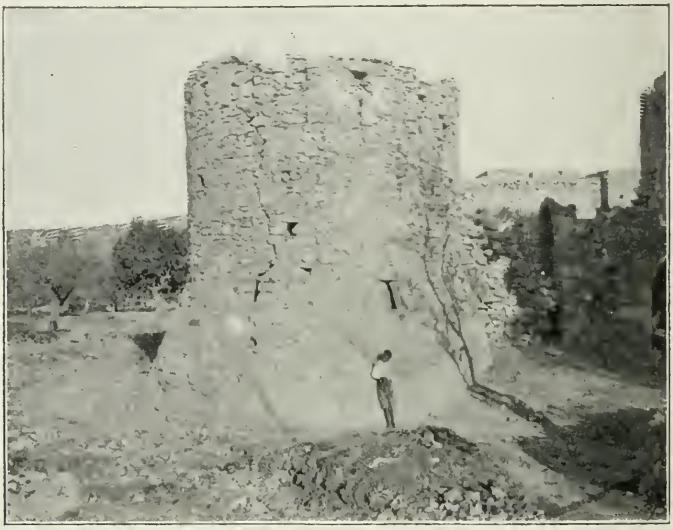
APPENDICE II

LES MINES DE KÈRAMOS

L'île de Chio est entièrement traversée par une chaîne de montagnes calcaires. Au sud, ces calcaires sont parfaitement stratifiés ; ils contiennent de nombreux fossiles ; on y trouve de légères couches de lignite, quelques minerais de fer et du manganèse en petite quantité. Ceux du nord sont des calcaires dolomitiques métamorphisés, avec, çà et là, des roches éruptives, serpentines, trachytes, etc., qui ont provoqué des dislocations importantes, d'où sont sortis les filons actuellement explorés.

Le firman d'exploitation des mines de Kèramos a été accordé, il y a une trentaine d'années, à MM. Lappos et Kaloutas, qui se sont livrés à l'extraction de la stibine ou

sulfure d'antimoine. Comme aucune usine n'existait alors dans ces parages, on exportait seulement, au début, le minerai riche, qui pouvait supporter les frais de transport, et on laissait le reste sur place. La proportion de minerai riche étant relativement faible par rapport à la quantité de minerai extrait, les dépenses étaient considérables. La con-



L'enceinte de Mesta.

cession fut alors louée, pendant une quinzaine d'années, à une compagnie anglaise, qui suivit la même méthode et n'obtint pas de meilleurs résultats. Un autre concessionnaire, M. Pelloux, tenta d'utiliser le minerai pauvre en l'enrichissant par des lavages, mais la défectuosité de l'ins-

(1) Renseignements fournis par M. Baron; cf. Teller, *Geolog. Beobacht. auf der Insel Chios* (Denkschr. Wien. Akad. Math. nat. Cl. XL (1890), p. 340-356, plus une carte).

tallation fit encore échouer l'entreprise. Il loua la mine à une société anonyme qui s'est proposé de griller le minerai pour le transformer en oxyde d'antimoine et a construit une usine à cet effet. Cette usine sert de plus à transformer en régule, c'est-à-dire en antimoine métallique, l'antimoniate provenant aussi du grillage des minerais. L'oxyde d'antimoine est envoyé à Anvers ; l'antimoine métallique, qu'on ne fabriquait pas encore régulièrement, lors de mon passage, était mis en stock.

La mine de Kèramos occupe environ trois cents ouvriers, dont cinquante sont employés à l'usine. Ce sont surtout des Monténégrins et des Italiens. Les paysans de Kèramos viennent faire des journées de temps à autre, quand les travaux des champs et leur indolence native le leur permettent.

Il existe aussi, paraît-il, des minerais de zinc et de plomb aux environs de Kambya. M. Pelloux a obtenu, m'a-t-on dit, une concession dans cette région et formé pour l'exploitation de ces minerais, une société qui a, avec la précédente, des intérêts communs. En 1899 on était encore dans une période de recherches (1).

(1) Depuis, j'ai appris que la société anonyme de Kèramos avait cessé son exploitation. J'ignore si d'autres la continuent.

Le village de Mesta.

APPENDICE III

OBSERVATIONS SUR LES IMPOTS A CHIO

C'est en 1875 que l'île de Chio a été cadastrée pour la dernière fois au point de vue des impôts directs. Ces impôts sont actuellement au nombre de six : 1° impôt foncier, κεφάλαιον (champs et maisons); 2° impôt scolaire, βοήθεια ou σχολιακόν; 3° taxe militaire, στρατεύσιμον; 4° impôt pour la construction des routes, ὁδοποιεία; 5° patente, ἐπιτήδευμα; 6° taxe proprement dite, τάσσα.

1° Les champs sont imposés à 0,40 pour cent de leur valeur; les maisons à 1 pour cent, si les propriétaires les habitent, et à 2 pour cent, s'il les louent. Toute maison non habitée par son propriétaire est considérée comme louée.

2° L'impôt scolaire est les cinq centièmes de l'impôt foncier. Le produit en est exclusivement affecté aux écoles turques, par conséquent chaque village doit de plus subvenir lui-même à l'entretien de son école.

3° Les raïas n'étant assujettis à aucun service militaire, paient une taxe annuelle qui est de 38 piastres en principe. La somme due de ce chef par chaque village est établie d'après le nombre des habitants mâles. Mais, comme les prêtres, les invalides, les hommes âgés de moins de 15 et de plus de 75 ans sont exonérés de cette taxe, elle se trouve augmentée pour les autres : en 1896 elle était à Pyrghi de 56 piastres et de 55 à Mesta.

4° L'impôt pour la construction des routes est de 16 piastres. Il est payé par les hommes seulement, de 20 à 60 ans.

5° L'impôt des patentes varie entre 10 et 25 piastres.

6° La taxe proprement dite est de 10 piastres par individu payant l'impôt. Le produit en reste acquis au village.

A ces diverses contributions il convient d'ajouter un droit d'un quart de medjidié, environ 5 piastres par tête de bétail (chèvres, brebis, porcs, etc.) et un autre de 20 paras pour l'état des impositions délivré à chaque contribuable.

Voici quels ont été les impôts directs payés aux Turcs, pour l'année 1896, par les deux villages de Pyrghi et de Mesta :

PYRGHI

	Piastres	Paras
Maisons à 2 pour cent.	8.025	
Maisons à 1 pour cent.	9.049	15
Champs	67.621	20
Impôt scolaire	4.241	30
Taxe militaire	31.667	02
Routes.	7.095	
Patentes	817	20
Bétail	?	
Etats d'impositions	289	20
Total. . .	128.806	27 (1)

(1) La taxe proprement dite a produit 5.226 piastres, dont 3.802 ont servi à payer les gardes-champêtres. Le reste a été employé à

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Vue du village d'Elymbi.

MESTA

		Piastres	Paras
Maisons		9.849	
Champs		41.479	30
Impôt scolaire		2.560	25
Taxe militaire		21.555	30
Routes	environ	4.200	
Patentes		877	20
Bétail		150	
États d'impositions		194	20
Total		76.667	05

On sait que la pièce de 20 francs est reçue par les percepteurs pour 86 piastres (1). Les sommes ainsi versées au trésor ont donc été, en francs, pour Mesta, 17.829 et pour Pyrghi, 29.954. En 1896, Mesta comptait 340 feux et Pyrghi 506. Il s'ensuit que chaque feu paie en moyenne entre 52 et 60 francs d'impôts directs. C'est là une somme considérable, car, à Mesta, le salaire d'un journalier ne dépasse pas 1 fr. 50, nourriture comprise, et, d'autre part, on cherche en vain ce que le gouvernement turc fait pour les villageois.

des dépenses diverses, parmi lesquelles je ne relève rien pour l'école.

L'impôt a été versé au trésor de la façon suivante : 13 avril, 9.728; 28 mai, 10.250; 1er juillet, 6.960; 8 juillet, 6.150; 3 août, 10.887; 19 août, 2.850; 3 septembre, 8.930; 24 septembre, 3.640; 27 septembre (pour les routes), 7.095; 2 octobre, 3.800; 22 octobre, 30.000; 2 janvier, 6.650; 21 janvier, 9.405; 31 mars, 2.000; février, 9.500. Total : 127.845.

(1) Une piastre vaut par conséquent, d'après cette numération, 0 fr. 2325.

APPENDICE IV

ÉTUDE
SUR
LE MOUVEMENT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DE L'ILE DE CHIO

Nos informations les plus récentes sur le commerce et l'industrie de l'île de Chio sont celles qu'a publiées Cuinet (*La Turquie d'Asie*, t. I, p. 406 et suiv.). Ceux qui ont voyagé en pays ottoman savent combien il est difficile de s'y procurer, sur ces sujets, des renseignements précis. Les sources officielles ne méritent qu'une confiance limitée et sont d'ailleurs inaccessibles la plupart du temps. Quant aux chiffres donnés par les consulats, il n'est pas non plus toujours prudent de leur accorder une entière créance. Pour ne citer qu'un exemple, un consul européen, dans un rapport commercial destiné à son gouvernement, évaluait l'exportation annuelle des mandarines de Chio à 300,000 mandarines, pour une année où elle avait été de presque 15 millions; en revanche, il estimait celle des figues, pour cette même année, à un million de kilogrammes, alors qu'elle ne s'était pas élevée à 25,000 kilogrammes! Les documents reproduits dans les tableaux qui vont suivre ont été puisés à la meilleure source et peuvent être considérés comme exacts, à très peu de chose près. Ils portent sur deux périodes, qui vont, l'une du 1er septembre 1897 au 1er septembre 1898, l'autre du 1er septembre 1899 au 1er septembre 1900.

N. B. — Le *nouveau kilo*, employé pour les céréales, est une mesure qui correspond à environ 46 okes, soit à peu près 60 litres.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1897-1898.

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Acier	Kilogr.	3,110	259	430
Ail	»	240	Néant	1,000
Alcool (1)	»	185,338	28,278	17,870
Allumettes	»	19,555	250	4,295
Alpistes	»	33	Néant	Néant
Amandes	»	1.879	181,412	82
Amandes pilées . . .	»	624	Néant	98
Amidon (2)	»	19,070	415	1,509
Ancres	»	1,111	562	2,213
Anes	Têtes	Néant	1	Néant
Anis	Kilogr.	7,710	76,575	23,125
Antimoine (3) . . .	»	Néant	?	?
Arbres	Pièces	30	721	Néant
Articles de bureau . .	Kilogr.	1,325	Néant	Néant
Articles de cordonnier .	»	2,555	Néant	Néant
Balais	»	22,339	800	1,430
Balances	»	200	Néant	Néant
Barils vides et pleins .	Pièces	1,237	3,232	525
Baryte	Mèt. cubes	1,884	Néant	Néant
Beurre (4)	Kilogr.	68,453	1,063	19,032
Bière. (*Voir* Boissons.)				
Biscuits	»	700	2,937	600
Blé	N. Kilos	68,476½	396½	1,236½
Bœufs	Pièces	1,024	125	13
Bois de charpente .	Mèt. cubes	2,190,637	189,261	272,343
Bois de menuiserie . .	Kilogr.	8,417	Néant	Néant
Bois de noyer . . .	»	2,500	30	Néant
Bois de teinture . .	»	986	Néant	Néant
Boissons en caisses . .	Caisses	286	7	775
Bougies	Kilogr.	489	13	Néant
Bouteilles vides . . .	»	Néant	3 00	2,060
Briques	Pièces	247,494	4,125	Néant
Brosses	Kilogr.	601	Néant	Néant
Cabas (ζεμπίλια). . .	»	809	145	Néant

(1) La plus grande partie de l'alcool importé provient de Russie. Voir au mot *Souma*.

(2) La moitié de l'amidon est en paquets venant d'Angleterre, d'Allemagne, etc.; l'autre moitié, en poudre, sert à la fabrication des loukoumis et provient de France presque entièrement.

(3) Voir pages 249 et suiv.

(4) Le beurre importé provient de Russie, d'Alexandrette, de la Cyrénaïque et de diverses contrées de l'Orient.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1899-1900.

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Acides	Kilogr.	5,866	Néant	Néant
Acier	»	3,637	8,024	2,149
Ail	»	Néant	9,076	Néant
Alcool	»	132,345	Néant	827
Allumettes . . .	»	19,107	320	7,960
Alpistes	»	Néant	Néant	Néant
Amandes fraiches . .	»	Néant	30,633	Néant
Amandes pilées . . .	»	Néant	7,073	439
Amandes sèches . .	»	Néant	154,786	Néant
Amidon	»	19,645	Néant	3,105
Ancres	»	Néant	1,175	729
Anes	Têtes	22	Néant	Néant
Anis	Kilogr.	Néant	76,099	8,192
Antimoine (1). . .	»	Néant	Néant	10,000
Arbres	Pièces	165	540	Néant
Articles de bureau . .	Kilogr.	Néant	Néant	Néant
Articles de cordonnier .	»	6,845	Néant	Néant
Balais	»	19,821	2,697	3,695
Balances	»	Néant	Néant	Néant
Barils vides et pleins .	Pièces	9,382	5,098	504
Baryte	Mèt. cubes	Néant	Néant	Néant
Beurre	Kilogr.	60,952	2,644	23,603
Bière (*Voir* Boissons)				
Biscuits	»	Néant	Néant	Néant
Blé (2)	N. Kilo.	53,506	59	582
Bœufs	Têtes	1,762	147	416
Bois de charpente . .	Mèt. cubes	2,542,623	29,980	251,060
Bois de menuiserie . .	Kilogr.	60,709	Néant	1,800
Bois de noyer . . .	»	Néant	Néant	Néant
Bois de teinture . . .	»	Néant	Néant	Néant
Boissons en caisses . .	Caisses	187	10	31
Bougies	Kilogr.	2,309	Néant	Néant
Boutargue.	»	637	Néant	Néant
Bouteilles vides . . .	»	18,085	Néant	1,943
Briques . . .	Pièces	430,080	Néant	Néant
Brosses . . .	Kilogr.	3,308	Néant	340
Cabas (ζεμπίλιο) . .	»	3,267	Néant	Néant

(1) Cet antimoine provenait sans doute de Kéramos. Pour des raisons spéciales, on l'aura fait passer par le port de Chio, au lieu de l'envoyer directement.

(2) Les blés proviennent de Turquie, de Roumanie, de Russie et de l'île de Chypre. Ils sont moulus par deux moulins à vapeur qui occupent une soixantaine d'ouvriers.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1897-1898.

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Café	Kilogr.	96,895	1,011	19,294
Caisses vides	Pièces	1,442	10	Néant
Canevas	Kilogr.	7,530	591	Néant
Cannes à sucre . . .	»	200	Néant	Néant
Câpres	»	Néant	10,834	817
Caroubes	»	32,545	62,405	112,066
Carreaux	Caisses	421	1	Néant
Caviar noir	Kilogr.	1,090	Néant	106
Caviar rouge (1). . .	»	82,098	272	13,281
Cédrats en vrac . . .	»	Néant	1,000	Néant
Cercles de barils . .	Bottes	6,580	48	8
Cercles de tamis . .	»	12	Néant	Néant
Céréales	N. Kilos	12,662 $\frac{3}{4}$	5,175	140
Chaises fines	Douzaines	22 $\frac{1}{2}$	Néant	Néant
Chaises ordinaires . .	»	94	6	Néant
Chapeaux.	Kilogr.	188	Néant	Néant
Charbon de terre (2) .	»	875,050	5,000	Néant
Chaussures (3) . .	»	100	100	Néant
Chaux	»	53,378	Néant	Néant
Chevaux	Têtes	3	1	Néant
Chèvres	»	1,291	120	136
Chiffons et os . . .	Kilogr.	Néant	5,623	8,078
Ciment	»	74,388	250	Néant
Cirage	»	440	Néant	Néant
Citrons en caisses (4) .	Caisses	455	824	2,782
Citrons en vrac . . .	Pièces	Néant	210,020	18,100
Clous	Kilogr.	9,460	145	1,531
Clous de Trieste. . .	»	7,134	150	100
Coffres-forts	»	400	Néant	Néant
Cognac (5)	»	11,052	Néant	239
Colle de cordonnier. .	»	382	Néant	Néant
Comestibles	»	27	Néant	Néant
Confitures.	»	3,351	609	Néant
Conserves.	»	Néant	36	Néant
Coquillages	»	2,700	Néant	Néant

(1) Le caviar rouge ou *tarama* est le mets de prédilection des habitants de Chio pendant leurs nombreux jours maigres.
(2) Le charbon de terre provient d'Héraclée et de la mer Noire.
(3) La ville de Chio possède d'excellents cordonniers; les paysans vont pieds nus ou portent des chaussures grossières fabriquées sur place.
(4) La récolte de 1897-1898 a été mauvaise.
(5) Depuis 1893, la Grèce importe plus de la moitié du cognac consommé à Chio.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1899-1900.

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Café (1)	Kilogr.	40,627	1,421	53,559
Caisses vides	Pièces	1,661	Néant	Néant
Canevas	Kilogr.	4,188	Néant	400
Cannes à sucre . . .	»	Néant	Néant	Néant
Câpres	»	Néant	6,519	Néant
Caroubes	»	Néant	141,939	137,141
Carreaux	Caisses	Néant	Néant	Néant
Caviar noir	Kilogr.	140	Néant	Néant
Caviar rouge	»	75,226	435	19,317
Cédrats en vrac. . .	»	Néant	333,440	Néant
Cédrats en caisse . .	Caisses	Néant	37	Néant
Cercles de barils. . .	Bottes	916	Néant	52
Cercles de tamis. . .	»	Néant	Néant	Néant
Céréales	N. Kilos	Néant	Néant	Néant
Chaînes	Kilogr.	780	1,070	5,127
Chaises fines	Douzaines	48	Néant	5
Chaises ordinaires . .	»	Néant	Néant	Néant
Chapeaux	Kilogr.	Néant	Néant	Néant
Charbon de terre . .	»	194,429	5,535	Néant
Chaussures	»	Néant	Néant	Néant
Chaux	»	212,460	Néant	Néant
Chevaux	Têtes	5	Néant	6
Chèvres	»	497	Néant	118
Chiffons et os . . .	Kilogr.	Néant	37,660	Néant
Ciment.	»	115,095	3,500	3,340
Cirage	»	8,710	350	450
Cire.	»	Néant	323	Néant
Citrons en caisses . .	Caisses	82	987	1,164
Citrons en vrac . . .	Pièces	Néant	1,664,695	Néant
Clous	Kilogr.	1,770	Néant	Néant
Clous de Trieste. . .	»	25,200	1,923	4,825
Coffres-forts	»	Néant	Néant	Néant
Cognac	»	11,157	Néant	280
Colle de cordonnier .	»	1,915	390	410
Colle forte	»	192	Néant	Néant
Comestibles . . .	»	Néant	Néant	Néant
Confitures.	»	Néant	Néant	Néant
Conserves de tomates .	»	1,201	Néant	Néant
Coquillages	»	34,752	Néant	3,743

(1) Le sixième environ du café importé vient de France; le reste provient de Trieste et un peu de Gênes.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1897-1898.

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Cordages	Kilogr.	103,554	1,382	17,237
Coton brut . . .	»	7.394	Néant	945
Coton filé (1). . . .	»	27,995	70	Néant
Couffes vides. . . .	Pièces	231	2,611	171
Couleurs	Kilogr.	13,483	2,390	629
Crin végétal	»	130	Néant	Néant
Cuirs ouvrés d'Europe.	»	2,580	119	Néant
Dames-jeannes . . .	Pièces	4,105	40	415
Douves	»	47,690	Néant	Néant
Droguerie.	Kilogr.	7,434	1,092	1,173
Eau de fleur d'oranger.	»	Néant	3,189	Néant
Eau de rose	»	Néant	32,008	Néant
Eaux minérales . . .	»	6,469	Néant	Néant
Ecorces aromatiques .	»	Néant	Néant	106
Ecorces et feuilles de pin	»	25,650	381,332(2)	3,800
Ecorces d'oranges . .	»	Néant	49	Néant
Encens.	»	1,327	Néant	1,515
Epices	»	1,667	1,625	230
Eponges	»	Néant	17	74
Escargots	»	23,200	147	3,038
Etoffes diverses. . .	»	93 226	3,227	1,170
Etoffes de coton. . .	»	54,806	1,488	680
Etoffes de laine . . .	»	13,807	1,105	480
Etoffes de laine mètrée .	»	200	Néant	Néant
Etoffes de soie . . .	»	270	Néant	Néant
Etoupes	»	2,678	Néant	382
Faïences	»	21,731	Néant	Néant
Farines	»	2,154,667	287,478	307,776
Fer blanc	Caisses	267	5	Néant
Fer brut	Kilogr.	43,047	1,450	1,714
Fer ouvré.	»	47,224	1,181	2,720
Ferraille	»	254,569	4,018	8,364
Fèves fraîches . . .	»	Néant	112,778	Néant
Fèves sèches. . . .	»	65,046	69,689	4,497
Ficelles	»	2,571	Néant	761

(1) On cultive le coton à Chio, surtout dans le sud de l'île; mais il est travaillé et utilisé sur place.
(2) Dont 149,450 kilogr. de feuilles. Ces écorces et ces feuilles sont en poudre et servent au tannage des cuirs.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1899-1900.

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Cordages	Kilogr.	Néant	4,463	12,416
Corniches	»	8,560	Néant	Néant
Coton brut	»	1,836	Néant	Néant
Coton filé	»	28,920	Néant	8,004
Couffes vides	Pièces	1,465	2,728	104
Couleurs	Kilogr.	40,408	829	3,369
Crin végétal . . .	»	Néant	Néant	Néant
Cuirs ouvrés d'Europe.	»	Néant (1)	Néant	Néant
Dames-jeannes . . .	Pièces	6,851	258	105
Douves.	»	64,200	Néant	Néant
Droguerie.	Kilogr.	3,584	Néant	Néant
Eau de fleur d'oranger.	»	Néant	17,461	Néant
Eau de rose . . .	»	Néant	19,676	Néant
Eaux minérales . . .	»	2,460	Néant	600
Ecorces aromatiques .	»	Néant	6,282	7,398
Ecorces et feuilles de pin	»	Néant	361,369	16,901 (2)
Ecorces d'oranges . .	»	Néant	1,043	Néant
Encens.	»	7,020	Néant	2,505
Encre	»	Néant	Néant	300
Epices	»	6,216	Néant	448
Eponges	»	Néant	Néant	948
Escargots	»	15,371	Néant	563
Etoffes de coton . . .	»	92,588	10,409	29,831
Etoffes de laine . . .	»	14,855	732	2,500
Etoffes de soie . . .	»	200	Néant	Néant
Etoupes	»	2,618	Néant	406
Faïences	»	30,276	Néant	Néant
Farine (3)	»	2,336,168	315,518	265,728
Fer blanc	Caisses	199	Néant	Néant
Fer brut	Kilogr.	81,646	20,234	15,064
Fer ouvré	»	Néant (4)	Néant	Néant
Ferraille	»	Néant	Néant	Néant
Fèves fraîches . . .	»	Néant	18,320	Néant
Fèves sèches	»	17,341	115,152	4,416
Ficelles	»	6,449	582	3,756

(1) Dans ce tableau, les cuirs ouvrés d'Europe ont sans doute été comptés sous la rubrique *Peaux ouvrées.*

(2) Dont 13,451 kilogr. d'écorces brutes.

(3) Un bon tiers des farines est importé d'Italie; le reste vient de Turquie, Roumanie, Russie. La farine exportée provient des blés moulus dans l'île; elle est dirigée sur Candie et sur les villes voisines de Chio.

(4) Le fer ouvré a sans doute été compté dans ce tableau avec le fer brut.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1897-1898

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Figues sèches	Kilogr.	Néant	24,232	102,636
Fil de fer	»	167	Néant	Néant
Foin sec	»	Néant	50	Néant
Fonte	»	Néant	Néant	Néant
Fromages	»	109,512	9,901	8,497
Fruits frais	»	79,665	60,291	46,896
Fruits secs	»	54,943	8,455	15,016
Glaces (miroirs)	»	1,992	Néant	Néant
Glu	»	4,176	50	Néant
Gomme d'amandier	»	Néant	27,745	820
Graines diverses (semence)	»	92,915	2,120	135
Graines de coton	»	268,119	Néant	Néant
Graisse	»	1,254	Néant	50
Habits confectionnés (1)	»	2,698	65	Néant
Haricots	»	221,451	1,014	25,419
Houille. (*Voir* Charbon de terre.)				
Huches	Pièces	23	Néant	Néant
Huiles diverses d'industrie	Kilogr.	33,472	Néant	372
Huile de lin	»	Néant	462	2,557
Huile d'olive	»	7,509	346,540	3,553
Indigo	»	318	Néant	Néant
Ivraie	N. Kilos	61	Néant	7
Jones	Bottes	2	Néant	Néant
Laine	Kilogr.	1,246	70	Néant
Légumes frais	»	7,075	22,886	3,072
Légumes secs	»	64,402	30,648	33,003
Lie de vin	»	2,096	5,797	2,092
Liège	»	1,000	13	355
Lin	»	Néant	Néant	331
Lingerie confectionnée	»	100	Néant	Néant
Livres (2)	»	525	110	Néant

(1) En 1890, Chio ne recevait guère du dehors que 1,500 habits confectionnés. Cette importation tend à augmenter; la presque totalité de ces confections vient d'Autriche. On fait sur place de 15,000 à 20,000 costumes ou pardessus. L'usage des vêtements européens se généralise de plus en plus; les costumes vraiment indigènes n'existent plus guère que dans le sud de l'île : dans cinquante ans, les villages de Pyrghi et de Kalamoti seront seuls à les conserver, ce dernier chez les femmes seulement.

(2) Ces 525 kilogrammes de livres sont entrés d'un bloc en septembre, c'est-à-dire à la rentrée des classes. Par suite des sévérités de la censure ottomane, le reste des livres entre en contrebande ou par l'intermédiaire de la poste autrichienne, qui a un bureau à Chio.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1899-1900

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Figues sèches (1) . .	Kilogr.	661	41,863	75.899
Fil de fer	»	Néant	Néant	Néant
Foin sec	»	3,820	Néant	Néant
Fonte (2)	»	Néant	Néant	Néant
Fromages (3). . . .	»	148,138	12,840	17,922
Fruits frais (4) . . .	»	21,885	25,025	1,993
Fruits secs.	»	75,616	10,006	13,173
Glaces (miroirs) . . .	»	Néant	Néant	Néant
Glands (*Voir* Vallonée)				
Glu	»	Néant	Néant	Néant
Gomme d'amandier. .	»	Néant	29,631	Néant
Graines diverses (semence)	»	5,823	Néant	800
Graines de coton. . .	»	257.449	Néant	Néant
Graisse.	»	1,859	Néant	Néant
Habits confectionnés .	»	Néant	Néant	Néant
Haricots (5)	»	245,040	2,981	59,893
Houille (*Voir* Charbon de terre.)				
Huches.	Pièces	89	Néant	Néant
Huiles diverses . . .	Kilogr.	46,117	Néant	11,706
Huile de lin	»	Néant	475	Néant
Huile d'olive	»	Néant	345,742	49,467
Indigo	»	155	Néant	Néant
Ivraie	N. Kilos	Néant	Néant	Néant
Joncs	Bottes	Néant	Néant	Néant
Laine	Kilogr.	1,258	Néant	Néant
Lait concentré . . .	»	430	Néant	Néant
Légumes frais . . .	»	6,832	35,834	7,947
Légumes secs. . . .	»	Néant	490	Néant
Lentilles	»	Néant	418	Néant
Lie de vin.	»	450	14,953	3,908
Liège	»	2,250	Néant	Néant
Lin	»	Néant	Néant	Néant
Lingerie confectionnée.	»	Néant	Néant	Néant
Litharge	»	1,410	Néant	Néant
Livres	»	670	500	Néant

(1) La récolte des figues a été mauvaise en 1898.
(2) Chio possède trois fonderies qui suffisent aux besoins du pays.
(3) La moitié du fromage consommé dans l'île est importée soit de Turquie, soit de Grèce; le fromage dit *kaséri* entre pour moitié dans cette importation.
(4) *Voir* Raisins frais.
(5) Presque tous les haricots proviennent des ports turcs de la mer Noire.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1897-1898

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Mandarines	Caisses	Néant	40.809	460
Mandarines en vrac. .	Pièces	Néant	2,696,645	Néant
Marbres (1)	Tonnes	3,320	Néant	Néant
Marbres en poudre . .	Kilogr.	3,080	Néant	Néant
Mastic (gomme). . .	»	170	221.867	239
Melons.	»	165,480	Néant	Néant
Mercerie	»	32,356	1,130	Neant
Métaux ouvrés . . .	»	1,227	125	Néant
Meubles	Colis	79	32½	2
Meules.	Pièces	4	Néant	Néant
Miel.	Kilogr.	3,707	Néant	Néant
Millet	N. Kilos	193	Néant	16
Montres (2)	Pièces	Néant	Néant	Néant
Morue	Kilogr.	4,641	55	365
Moutons	Têtes	555	133	Néant
Mulets	»	1	10	Néant
Mytònéro (3)	Kilogr.	Néant	7.249	Néant
Nattes ordinaires. . .	»	673	200	Néant
Noyale	»	Néant	52	500
Noyaux d'olives . . .	»	Néant	18,700	Néant
Oignons	»	189,564	3,132	12,583
Olives	»	700	265,163	1,434
Oranges	Caisses	14	23.041½	Néant
Oranges en vrac. . .	Pièces	Néant	5,648,220	Néant
Orge	N. Kilos	10,065½	82	399
Os	Kilogr.	1,000	3,618	Néant
Osiers	Pièces	579,400	Néant	Néant
Paille	Kilogr.	1,016,304	Néant	Néant
Paniers de Trieste . .	Douzaines	22½	Néant	Néant
Paniers vides. . . .	Pièces	Néant	308	155
Papiers divers. . . .	Kilogr.	55,033	846	Néant
Papier d'emballage . .	»	21,832	199	5,708

(1) Les marbres de Chio ont été vantés dans l'antiquité (Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*, Archives des missions, t. V, 1856, p. 482). Aujourd'hui, l'île n'en exporte plus; il existe aux environs de la ville un certain nombre de carrières qu'on cherche à mettre en exploitation actuellement.

(2) Les montres qui entrent à Chio, en contrebande par conséquent, proviennent surtout d'Allemagne.

(3) On désigne sous le nom de *mytonéro* une eau (νερό) semblable à l'eau de fleur d'oranger et qu'on retire des parties extrêmes (μύτη) du citronnier.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1899-1900

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Machines	Kilogr.	9,054	Néant	2,190
Mandarines (1) . . .	Caisses	Néant	38,063	719
Mandarines en vrac. .	Pièces	Néant	3,847,920	Néant
Marbres	Tonnes	3	Néant	Néant
Marbres en poudre . .	Kilogr.	Néant	Néant	Néant
Mastic (gomme) (2). .	»	Néant	223,217	Néant
Melons et pastèques. .	»	255,220	Néant	Néant
Mercerie	»	61,088	7,825	12,334
Métaux ouvrés . . .	»	25,084	4,684	14,320
Meubles	Colis	140	92	15
Meules	Pièces	5	Néant	Néant
Miel.	Kilogr.	18,944	986	1,341
Millet	N. Kilos	Néant	Néant	Néant
Minium	Kilogr.	1,552	Néant	Néant
Montres	Pièces	Néant	Néant	Néant
Morue	Kilogr.	Néant	Néant	Néant
Moutons	Têtes	668	308	202
Mulets	»	3	8	8
Mytonéro	Kilogr.	Néant	7,055	Néant
Nattes ordinaires. . .	»	15,790	1,863	1,450
Noyale (3)	»	Néant	Néant	Néant
Noyaux d'olives . . .	»	1,000	57,568	Néant
Oignons	»	92,445	8,807	2,043
Olives	»	1,350	206,236	787
Oranges (4)	Caisses	20	26,779	39
Oranges en vrac. . .	Pièces	Néant	15,247,750	Néant
Orge	N. Kilos	9,655	20	318
Os (*Voir* Chiffons.)				
Osiers	Bottes	1,050	Néant	Néant
Paille	Kilogr.	1,511,455	Néant	Néant
Paniers de Trieste . .	Douzaines	Néant	Néant	Néant
Paniers vides. . . .	Pièces	Néant	3,624	Néant
Papiers divers . . .	Kilogr.	Néant	Néant	Néant
Papier d'emballage . .	»	56,082	858	4,250

(1) La caisse est, en moyenne, de 300 mandarines. En 1898-1899, on a exporté 44,168 caisses et 3,837,615 mandarines en vrac. Les trois récoltes de mandarines de 1897 à 1900 peuvent être considérées comme très bonnes.

2) Voir pages 133 et suiv.

3) La noyale est une étoffe pour voiles.

4) La caisse est, en moyenne, de 200 oranges. En 1898-1899, on a exporté 25,912 caisses et 5,622,856 oranges en vrac. Les deux récoltes d'oranges de 1897-1899 et de 1898-1899 ont été mauvaises. En revanche celle de 1899-1900 a été très bonne.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1897-1898

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Papier fin	Kilogr.	Néant	Néant	3,691
Pastèques	»	69,332	Néant	Néant
Pâtes diverses	»	14,513	20,753	1,520
Peaux brutes (1)	»	1,601,412	10,983	25,056
Peaux ouvrées (1)	»	3,341	885,241	Néant
Peaux de chèvres ouvrées	»	5,547	700	642
Petmezi (Sapa)	»	4,440	Néant	Néant
Pétrole en barils	»	3,844	Néant	Néant
Pétrole	Caisses	11,927½	155	1,099
Pianos	Pièces	5	1	Néant
Pierres	Tonnes	104,679	35,055	Néant
Pistaches	Kilogr.	Néant	154	Néant
Plâtre	»	82 396	Néant	Néant
Plomb	»	118	100	Néant
Plomb (petit)	»	3,500	Néant	500
Pois	»	1,610	3,089	Néant
Poissons frais	»	1,443	Néant	Néant
Poissons salés	»	192 232	8,891	45,002
Poivre	»	600	Néant	Néant
Poix	»	19,559	3,013	2,050
Pommes de terre	»	244,912	1,022,056	132,549
Poterie (2)	»	55,475	6,262	400
Poudre (3)	»	Néant	Néant	Néant
Pouzzolane	»	290,200	21,900	Néant
Quincaillerie	»	8,724	170	Néant
Raisins secs	»	Néant	Néant	279,030
Rames	Paires	149	Néant	222
Résine	Kilogr.	2,435	582	Néant
Riz	»	727,323	3,877	154,511
Rognures de peaux	»	Néant	95,729	Néant
Sacs vides	»	20,180	630	1,014
Savon	»	155,247	6,458	15,120
Seigle	N. Kilos	129	Néant	Néant
Sel	Kilogr.	387,894	1,121	5,929

(1) Les peaux brutes sont importées d'Égypte et d'Amérique par le Havre, Anvers et Hambourg. La ville de Chio compte 20 tanneries occupant environ 400 ouvriers. Les exportations de peaux ouvrées se font par la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie et la Serbie.

(2) On ne fabrique plus guère de poterie qu'au village d'Armòlya, dans le sud de l'île.

(3) On remarquera que l'importation officielle du petit plomb a été de 3,500 kilogrammes. La poudre est importée en contrebande. Les paysans de Chio chassent avec d'autant plus d'ardeur que tous les efforts du gouvernement pour leur imposer l'obligation du permis de chasse ont été jusqu'ici inutiles.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1899-1900

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Papier fin	Kilogr.	25 263	860	4,750
Parfumerie	»	Néant	Néant	450
Pastèques (*Voir* Melon.)				
Pâtes diverses	»	10,163	13,518	650
Peaux brutes	»	1,115,826	13,950	29,116
Peaux ouvrées	»	5,795	1,045,630	4,233
Peaux de chèvres ouvrées.	»	11,491	1,586	2,360
Petmezi (Sapa)	»	20, 803	Néant	Néant
Pétrole en barils.	»	Néant	Néant	Néant
Pétrole.	Caisses	14,562	35	3,274
Pianos	Pièces	Néant	Néant	Néant
Pierraille	Tonnes	1,625 (?)	Néant	Néant
Pierres (1)	»	277	750	Néant
Pistaches	Kilogr.	Néant	Néant	Néant
Plâtre	»	5,010	Néant	Néant
Plomb	»	1,183	Néant	Néant
Plomb (petit).	»	27,150	155	5,870
Pois chiches	»	14,736	11,286	1,220
Poisson frais	»	26,923	659(?)	Néant
Poissons salés	»	142.868	2,260	30,201
Poivre	»	3,211	Néant	1,306
Poix	»	14,091	650	1,122
Pommes de terre	»	318,296	769,065(?)	217,064
Poterie.	»	107,321	21,256	1,200
Poudre.	»	Néant	Néant	Néant
Pouzzolane	»	172,103	Néant	Néant
Quincaillerie	»	16,047	Néant	1,954
Raisins frais (2).	»	20,803	Néant	Néant
Raisins secs	»	Néant	Néant	271,913
Rames	Paires	59	Néant	85
Résine	Kilogr.	130	Néant	Néant
Rhum	»	13,823	Néant	2,903
Riz	»	489,565	700	140,592
Rognures de peaux	»	Néant	76,543	1,460
Sacs vides.	»	8,671	Néant	3,140
Savon	»	146,342	2,000	26,655
Seigle	N. Kilos	1,134	44	Néant
Sel	Kilogr.	335,074	1,300	Néant

(1) La faiblesse de ce chiffre par rapport à celui de 1897-1898, s'explique par ce fait qu'en 1897-1898 on travaillait encore à la construction du port et des quais. De même pour le plâtre.

(2) *Voir* Fruits frais.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1897-1898

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Selles	Pièces	4	23	Néant
Semoule	Kilogr.	10,402	3,525	Néant
Sésame	»	6,814	320	1,742
Soieries (*Voir* Etoffes de soie.)				
Son.	»	1,241,527	54,084	158,383
Soude	»	2,085	Néant	2,000
Soufflets de forge . .	Pièces	1	Néant	Néant
Soufre	Kilogr.	112,368	1,584	60,934
Souma *ou* eau-de-vie brute	»	Néant	21,694	Néant
Stéarine	»	17,363	180	515
Substances aromatiques	»	1,255	8, 929	40
Sucre	»	538,845	9,418	105,150
Sucreries	»	7,459	8,400	4,645
Tabac	»	41,842	224	2,253
Tahin	»	105,868	194	529
Tapis	»	273	Néant	Néant
Terre	»	1,000	Néant	Néant
Toubéki	»	246	227	Néant
Tuiles	Pièces	Néant	20,328	35,449
Vallonée brute . . .	»	136,369	33,090	4,567
Vallonée en poudre. .	»	70,639	Néant	Néant
Verrerie ordinaire . .	Kilogr.	66,191	1,993	75
Verres à vitres (1) . .	Caisses.	328	2	Néant
Verres coloriés . . .	Kilogr.	1,235	Néant	Néant
Vin (2).	»	455,160	32,028	10,936
Vinaigre	»	6,192	Néant	Néant
Voitures	Pièces	1	Néant	Néant
Volailles	Cages	12	Néant	5
Zinc	Kilogr.	1,300	Néant	Néant

(1) Presque tous les verres à vitres proviennent d'Anvers.

(2) Les vins importés à Chio le sont par petits voiliers qui viennent de Tenedos, de Samos, de Paros, de Chypre, etc. L'île elle-même, notamment dans sa partie nord, produit une assez grande quantité de vin rouge, qu'on consomme sur place ou qu'on exporte un peu en Turquie.

TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION, DE L'EXPORTATION ET DU TRANSIT POUR L'ANNÉE 1899-1900

MARCHANDISES	UNITÉS	IMPORT.	EXPORT.	TRANSIT
Selles	Pièces	Néant	34	Néant
Semoule	Kilogr.	71,655	Néant	Néant
Sésame	»	10,214	Néant	1,710
Soieries (1). (*Voir* Étoffes de soie) . . .				
Son	»	1,281,891	14,345	86,647
Soude	»	1,800	Néant	Néant
Soufflets de forge . .	Pièces	Néant	Néant	Néant
Soufre	Kilogr.	137,582	3,125	94,735
Souma ou eau de vie brute	»	22,901	39,876	2,660
Stéarine	»	17,070	Néant	792
Substances aromatiques	»	Néant	Néant	Néant
Sucre (2)	»	627,631	Néant	114,500
Sucreries	»	13,157	20,939	721
Tabac	»	38,786	150	12,855
Tahin	»	28.645	Néant	1,205
Talc	»	7,558	Néant	Néant
Tapis	»	1,977	Néant	895
Terre	»	Néant	Néant	Néant
Thé.	»	130	Néant	Néant
Toubéki	»	15,763	Néant	9,788
Tuiles	Pièces	217,255	Néant	37,266
Vallonée brute . . .	Kilogr.	123,621	Néant	159,980
Vallonée en poudre . .	»	Néant	17,480	Néant
Vallonée (glands) . .	»	21,686	Néant	Néant
Verrerie ordinaire . .	»	35 255	5,725	23,650
Verres à vitres . . .	Caisses	196	Néant	Néant
Verroterie.	Kilogr.	9,045	Néant	Néant
Viandes salées . . .	»	6,140	Néant	Néant
Vin	»	457,720	15,125	22,799
Vinaigre	»	28,232	340	1,270
Volailles	Cages	Néant	Néant	Néant
Zinc	Kilogr.	1,555	Néant	Néant

(1) La sériciculture et la manufacture de la soie ont été jadis une des industries les plus prospères de Chio. Fustel de Coulanges (*Mémoire sur l'île de Chio*, Archives des missions, t. V, 1856, p. 484) dit que l'île exporte annuellement de 18,000 à 22,000 kilogrammes de cocons On voit que cette industrie a aujourd'hui disparu de l'île.

(2) Le sucre importé à Chio vient surtout d'Autriche et d'Allemagne par la voie de Trieste.

TABLEAU COMPARATIF DES ARRIVAGES DE NAVIRES
POUR L'ANNÉE 1895 (1)

PAVILLON	NOMBRE DE NAVIRES			TONNAGE DES NAVIRES		
	VAPEURS	VOILIERS	TOTAL	VAPEURS	VOILIERS	TOTAL
				tonnes	tonnes	tonnes
Anglais. . . .	242	»	242	28.724	»	28.724
Autrichien. . .	198	1	199	235.625	85	235.710
Grec.	341	304	645	145.886	36.701	182.587
Italien	28	11	39	44.668	538	45.206
Ottoman . . .	508	2.502	3.010	174 578	30 439	205.017
Russe	96	»	96	204.608	»	204.608
Samien. . . .	»	507	507	»	3.030	3.030
TOTAL. .	1.413	3.325	4.739	834.089	70.793	904.882

TABLEAU COMPARATIF DES ARRIVAGES DE NAVIRES
POUR L'ANNÉE 1896

PAVILLON	NOMBRE DE NAVIRES			TONNAGE DES NAVIRES		
	VAPEURS	VOILIERS	TOTAL	VAPEURS	VOILIERS	TOTAL
				tonnes	tonnes	tonnes
Anglais. . . .	135	»	135	21.138	»	21.138
Autrichien. . .	204	»	204	233.765	»	233.765
Grec	417	271	688	158.703	32.524	191.227
Italien . . .	26	5	31	39.263	123	39 386
Ottoman . . .	470	2.484	2.954	154.196	31.992	186,188
Russe	82	»	82	153.331	»	153.331
Samien. . . .	»	420	420	»	2.392	2 392
TOTAL. . .	1.334	3 180	4.514	760.396	67.031	827.427

(1) La ville de Chio possède maintenant un port, qui peut recevoir les navires de fort tonnage. Mais, par crainte des droits à payer, il n'y a guère que le quart des vapeurs et le tiers des voiliers qui entrent actuellement dans ce port. Les autres font leurs opérations en dehors.

APERÇU GÉNÉRAL

IMPORTATION

Blé, de 30.000 à 50.000 hectolitres ; farine, environ 2.250.000 kilogs; graines de coton, environ 260.000 kilogs; orge, environ 6.000 hectolitres ; paille, de 1.000.000 à 1.500.000 kilogs ; son, environ 1.250.000 kilogs.

Beurre, de 60.000 à 70.000 kilogs ; caviar rouge ou tarama, environ 80.000 kilogs; fromage, de 100.000 à 150.000 kilogs ; fruits frais, environ 300.000 kilogs, dont plus de la moitié en melons et pastèques; fruits secs, de 50.000 à 80.000 kilogs ; haricots, de 220.000 à 250.000 kilogs ; oignons, de 100.000 à 200.000 kilogs ; poissons salés, de 140.000 à 190.000 kilogs ; riz, de 500.000 à 700.000 kilogs ; sucre, de 500.000 à 600.000 kilogs ; tabac, environ 40.000 kilogs.

Alcool, de 130.000 à 180.000 litres ; cognac, environ 11.000 litres ; vin, environ 450.000 litres.

Bœufs, de 1.000 à 2.000 têtes ; chèvres, de 500 à 1.200 têtes; moutons, de 500 à 700 têtes.

Étoffes, plus de 100.000 kilogs, en grande partie étoffes de coton ; mercerie, de 30.000 à 60.000 kilogs.

Bois de charpente, de 2.000.000 à 2.500.000 mètres cubes.

Peaux brutes, de 1.000.000 à 1.500.000 kilogs ; vallonée, 125.000 à 200.000 kilogs.

EXPORTATION

Amandes, environ 180.000 kilogs; anis, environ 76.000

kilogs ; cédrats, environ 300.000 kilogs ; citrons, environ 1.800.000 pièces ; figues sèches, de 25.000 à 40.000 kilogs ; mandarines, environ 15.000.000 de pièces ; oranges, de 10.000.000 à 20.000.000 de pièces.

Eau de fleur d'oranger, de 3.000 à 17.000 litres ; eau de rose, de 20.000 à 30.000 litres ; mytònéro, environ 7.000 litres.

Caroubes, de 60.000 à 150.000 kilogs ; fèves, de 130.000 à 180.000 kilogs ; huile d'olives, environ 350.000 kilogs ; olives, de 200.000 à 250.000 kilogs ; mastic (gomme), environ 220.000 kilogs ; pommes de terre, de 700.000 à 1.000.000 de kilogs.

L'île exporte environ 300.000 kilogs de farine, ce qui est peu de chose en comparaison de la quantité importée.

Enfin les tanneries réexpédient, sous forme de peaux ouvrées, les peaux brutes, qui leur sont venues de l'étranger.

Sauf son huile, ses quelques pommes de terre et ses plantations de coton, l'île de Chio ne possède donc rien des choses indispensables à la vie de l'homme. Suivant l'expression de Fustel de Coulanges, elle regorge du superflu et a besoin du nécessaire.

TRANSIT

Le mouvement de transit du port de Chio est peu considérable. On n'y fait passer que des matières de première nécessité destinées aux localités environnantes : alcool (10.000 litres), beurre (20.000 kilogs), caroubes (120.000 kilogs), farine (275.000 kilogs), figues sèches (90.000 kilogs), son (120.000 kilogs), sucre (110.000 kilogs), vin (15,000 litres), etc.

Femmes de Mesta.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages.
L'avant du bateau	3
Les quais de Smyrne	7
Un faubourg de Smyrne	11
Smyrne. — Une épave	16
Une rue de Chio	19
Chio. — Bella Vista	21
L'ancien quai	24
Le nouveau quai	25
L'hôtel Tsòla. — Bati	27
Enfants à la fontaine	29
En route pour la ville	31
Près de la léproserie	33
L'higoumène de Saint-Minas	35
Un faubourg de Chio	37
Célébration de la fête du sultan	39
Les remparts de la forteresse	41
Visite de nos malles	43
Rechid pacha	45

Les défenses de Chio. 47
Une rue de Pyrghi 49
Les gérontes de Pyrghi 54
Les terrasses de Pyrghi 55
La route de Pyrghi 58
Panayòti 60
Paris à Pyrghi. 64
Mesta. — Un philosophe 65
Athènes. — L'Hymette 69
Au pied de l'Acropole 71
Une rue d'Athènes 74
La route de Langàda 77
Kanellàkis 78
La pierre du Maître. 79
La pierre du Maître. 81
La pierre du Maître. — Le banc 83
La pierre du Maître. — Le bloc. 85
Le port de Langàda. 87
Mesta. — Curiosité. 89
Kanellàkis. 89
L'école de Mesta. 91
L'école de Pyrghi. 93
Kalamoti. — Jeune mère 97
Mesta. — Scène d'enterrement 99
Mesta. — Scène d'enterrement 101
Mesta. — Après l'enterrement 105
La route de Pyrghi 107
Kàto-Phana. — Un olivier 109
Pope de Pyrghi 111
La forteresse de la Juive 113
Le village de Kèramos 115
Les toits de Kèramos. 115
Kèramos. — Fabrication des briques 117
Kèramos. — Près de la mine 117
Kèramos. — Vannage du blé. 119
Pityos. — Fileuse 123
Hôtel Tsòla. — La grande salle. 125
Pyrghi. — Église byzantine 127
Avgònima. — Danse grecque. 129
Avgònima. — Fabrication des tapis 131
Puits grec 134

Tholopotàmi. — Les premiers lentisques. 135
Ramasseuse de mastic 137
Elỳmbi. — Le labourage 139
Lithi. — L'ancienne enceinte. 142
Lithi. — Pêcheurs 143
Nènita. — Effets du tremblement de terre 145
Femme de Nènita 147
Une rue de Kalamoti 147
Hommes de Kalamoti 149
Femmes de Kalamoti 150
Kalamoti. — Un palikare. 151
Homme de Kalamoti. 152
Kalamoti. — Jeune fille. 153
Kalamoti. — Jeune fille 155
Kalamoti. — Jeune fille 156
Kalamoti. — Un ménage 157
Kalamoti. — Femmes mettant leur voile 159
L'entrée de Pyrghi 163
Sklavya et le kàmbos 165
Femme d'Armòlya. 167
Revenant de la fontaine. 170
Les filles de notre cuisinière. 171
Chez les Yannìri 173
Chez les Yannìri. — Kanellàkis 175
La porte d'Elỳmbi. 177
Pyrghi. — Anciens costumes. 179
Pyrghi. — La place publique. 181
La tour et les terrasses de Pyrghi 183
Pyrghi. — La place publique. 187
Pyrghi. — Jeunes gens. 189
Pyrghi. — Jeunes filles. 191
Pyrghi. — Une procession. 193
Pyrghi. — Femme à la fontaine. 195
Pyrghi. — Femme en deuil 198
Pyrghi. — Retour des champs. 199
Pyrghi. — Kali. 201
Pyrghi. — Femmes à la fontaine 203
Pyrghi. — Dans la rue 205
Pyrghi. — Hadzi. 205
Pyrghi. — Bébé dormant 207
Femmes attendant le retour d'Annou 209

Annou songeuse 211
Annou rieuse 213
Elỳmbi. — Femme au rouet 215
Gens d'Elỳmbi. 216
Elỳmbi. — Retour des champs 217
Mesta. — La place publique 219
Le vieux Làzi 221
Le vieux Làzi 222
La famille du vieux Làzi 223
Pyrghi. — Fileuse 225
Les restes du temple de Kàto-Phana. 247
Vue de Pyrghi 249
L'enceinte de Mesta. 250
Le village de Mesta 253
Vue du village d'Elỳmbi. 255
Femmes de Mesta 277
Pyrghi. — Dans la rue. 281

Pyrghi. — Dans la rue.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 1

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE DE SMYRNE

I. La baie de Smyrne. — But de mon voyage. — Nous débarquons. — Ce que craignent les douaniers turcs : explosifs, livres, téléphones. — Dynamite et dynamos. — Un inspecteur des douanes. — Premiers ennuis. 3

II. M. le Consul général de France. — Le consul d'Amérique. — Mon ami Lazare 7

III. Ma malle. — Les théories d'Ali. — Un Albanais au service de l'Amérique 12

IV. Un incident diplomatique. — Nous employons la force. — Nous négocions. — Les Turcs ont le dessus. 14

CHAPITRE II

LA VILLE DE CHIO

I. Un voyage sur un bateau grec. — Arrivée à Chio. . . . 21
II L'hôtel Tsòla. -- Le système monétaire de Chio 25
III Les tremblements de terre. — Les massacres. — Saint-Minas. — Rêve et réalité 30

CHAPITRE III

LES TURCS

I. Encore nos malles. — La censure à Chio. 41
II. Un gouverneur ottoman. — M. Spadàro, notre représentant. — Milwitzky foule aux pieds les protocoles. — Un texte de loi en Turquie. — Je passe pour un Arménien 44
III. Une sommation par estafette. — Corruption de fonctionnaire. — Correspondance officielle 50
IV. Rechid pacha entreprend de nous boycotter. — On arrête un paysan. — Les gérontes de Pyrghi. — La photo-jumelle, arme offensive. — Panayòti. — Je photographie Rechid pacha malgré lui. — Ibrahim. — Comment on se procure un domestique en Turquie. 52
V. Rechid pacha nous rend célèbres. — Histoire de deux mulets et d'un préfet de police 57
VI. Formalités d'embarquement et de débarquement . . . 61
VII. Les différents sens du mot *vré*. — Un coup de poing bienfaisant. — J'ai un procès sur les bras 63

APPENDICE AU CHAPITRE PRÉCÉDENT

LES GRECS

Contribution à l'étude des douanes grecques. — Le *dembirazisme*. — Pourquoi l'octroi du Pirée n'a pas de tarif. — M. Simòpoulos, ministre des finances. — About, grand évergète 69

CHAPITRE IV

LE NORD DE CHIO

I. Nord et Sud. — Un savant à Chio. — La symphonie grecque ; agoyates et mulets. — Une source célèbre qui n'a pas d'eau. 77

II. L'École d'Homère. 82
III. Le port de Langàda. — Màrmaro. — L'hospitalité en Grèce. - Étonnement et réflexion. — Une lettre au phonographe. 85
IV. Amàdes. — L'instruction que reçoivent les Grecs est basée sur un principe faux. — Conséquences 90
V. Le phonographe, instrument diabolique. — Berceuses et mirologues 95
VI. Un enterrement à Viki 98
VII. Superstitions 104
VIII. Kambya. — Le Saint-Élie. — La Forteresse de la Juive. — Les Anglais chercheurs de trésors. — Ayàzmata. Confort inattendu 112
IX. Volisso. — Les routes de Chio. — Incurie du gouvernement. 118
X. Paresse des paysans. — Pityos — Un maître d'école indigent. — Retour à la ville. — Le sous-préfet d'Adramìtis. . 122

CHAPITRE V

CENTRE ET SUD-EST

I. Le monastère de Néamoni 129
II. Anàvatos et Avgònima. — Les arbres à mastic. — Pourquoi ces arbres n'existent pas au nord de l'île. — Le mastic ne donne plus aucun bénéfice, mais on le cultive quand même. 133
III. Saint-Georges. — Lithi. — Sens du mot *évergète*. — André Tsingros. — Elàta et Vèssa. — L'élevage des perdrix. — La chasse à Chio 141
IV. Nènita. — Le petropòlemos 146
V. Kalamoti — Les costumes. — Les femmes de Kalamoti sont les plus belles de Chio. — Ce qu'on entend à Chio par une femme belle. Jugement de Thevenot 154

CHAPITRE VI

LE SUD DE CHIO

I. Les jardins de Chio. — Du kàmbos à Armòlya. — Pyrghi. — Ses aspects 163
II. Maison de bourgeois et maisons de paysans. Nous mangeons des hiboux 169
III La famille Yannìri : Irène, Marou, Angélique, Kali. . . 172
IV. Vie des Pyrgousains. — Les impôts sont excessifs. —

La chasse aux contribuables. — Les résignés. — Un pacha rapace 176
V. Le dimanche à Pyrghi. — Description des costumes : hommes, femmes, jeunes filles. — La place publique dans l'après-midi 185
VI. La poésie chez les paysans grecs. — L'*Occasion perdue*. — La *Mère oubliée*. — Distiques. — L'amour par procuration. 188
VII. Le mariage à Pyrghi. — La demande — Les fiançailles. — Le cortège nuptial. — Coutumes diverses. 192
VIII. La noblesse à Pyrghi. — L'enlèvement de Kali. — L'enlèvement d'Annou. — Hadzi. — Un moyen de calmer les émotions. — La poursuite. — Retour d'Annou. — Un homme parfait : Pandélàros. — Le phonographe consolateur. — Une scène d'opéra-comique. — Récit d'Annou. — Souvent femme varie : un exemple à Pyrghi 197
IX. Elỳmbi et Mesta. — Les femmes d'Elỳmbi. — Le temple de Phana. — Un mulet qui a du cœur. — Le vieux Làzi. . 212

APPENDICE I

I. Mélodies populaires de Chio recueillies au phonographe par l'auteur et notées par Paul le Flem. 227

APPENDICE II

Les mines de Kèramos 249

APPENDICE III

Observations sur les impôts à Chio 253

APPENDICE IV

Étude sur le mouvement industriel et commercial de l'île de Chio 259
Table des illustrations 277
Table des matières 281

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Return this material to the library
from which it was borrowed.

OCT 01 1990

A 000 467 078